

$$\begin{array}{r} 9 \\ 5 \overline{) 3} \\ 14 \end{array}$$



Œ U V R E S  
COMPLETES  
DE DÉMOSTHÈNE  
ET D'ESCHINE,  
TRADUITES EN FRANÇOIS,

Avec des Remarques sur les Harangues & Plaidoyers  
de ces deux Orateurs :

P R É C É D É E S

D'un Discours préliminaire sur l'Éloquence & autres objets inté-  
ressans; d'un Précis historique sur la constitution de la Grece;  
sur le gouvernement d'Athenes, & sur la vie de Philippe;  
d'un Traité de la juridiction & des loix d'Athenes; &c.

PAR M. l'abbé AUGER, Vicaire général du diocèse de Lescar;  
de l'Académie des inscriptions & Belles - Lettres de Paris,  
& de celle de Rouen.

---

Τί δέ, ἢ αὐτοῦ τοῦ ἡπείρου τ' αὐτὰ ἑρμηνεία βεβαιώσας ἀκκρόβιτε !

*Ita citat Plinius minor.*

Que seroit-ce donc, si vous l'aviez entendu lui-même !

---

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez CRAPART, Libraire, à l'entrée de la rue d'Enfer, N° 129.

---

M. DCC. LXXXVIII.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*



2017-2018

DEPARTMENT OF AGRICULTURE

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PA

3951

F B A

1733

v.1

---

## EXPLICATION

*Des attributs & des inscriptions grecques qui  
accompagnent le buste de Démosthène.*

**D'**UN côté on voit une lampe antique , pour exprimer le travail opiniâtre de cet orateur célèbre , suivant ce que ses rivaux disoient que ses ouvrages sentoient l'huile. Plus bas sont plusieurs rouleaux qui contiennent ses différens discours. Sur le premier il est écrit en grec , *Harangue sur la couronne* , regardée comme son chef-d'œuvre ; il porte un stilet , & la couronne objet de cette harangue. Du côté opposé est un rouleau , sur lequel est écrit en grec , *Politique , Dialectique , Jurisprudence*. Un foudre qui s'étend sur ces rouleaux à droite & à gauche , avec le caducée , attribut de l'éloquence , annonce que cet illustre Athénien animoit du feu de son génie & de la chaleur de son style , toutes ses productions , & toutes les connoissances

essentielles à un grand orateur & à un habile ministre.

L'inscription grecque qui est au bas signifie: *Que seroit-ce donc, si vous l'aviez entendu lui-même !* c'est le mot connu d'Eschine & le plus bel éloge de Démosthène dans la bouche de son rival.



---

# AVERTISSEMENT

## DU TRADUCTEUR

### SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION.

---

**J**E n'avois négligé aucun soin, j'avois pris toutes les peines convenables dans ma première traduction de Démosthène & d'Eschine, soit pour l'exactitude des sens, soit pour l'élégance du style; mais les observations d'amis sévères & mes propres réflexions m'y ont fait appercevoir des défauts que j'ai tâché de faire disparoître dans un second travail. Je ne me suis pas contenté de corriger quelques phrases défectueuses dans les discours, je les ai travaillées de nouveau en les revoyant sur le texte. C'est sur-tout Isocrate qui m'a fait connoître tout l'art des phrases de Démosthène, & qui m'a appris avec quel soin elles doivent être travaillées pour ne rien perdre de leur naturel & de leur élégance, de leur simplicité & de leur noblesse, de leur précision & de leur harmonie.

J'ai toujours été persuadé, & je le suis encore,

qu'on doit traduire exactement , sans se permettre de rien retrancher de son auteur ou d'y rien ajouter ; mais il ne faut pas porter trop loin cette exactitude , il ne faut pas que l'attention à observer la lettre aille jusqu'à ruiner l'esprit. La vraie fidélité du traducteur est de rendre beautés pour beautés , & c'est à quoi il ne parviendra jamais par une exactitude trop scrupuleuse. J'avouerai ici avec franchise que par un trop grand attachement à la lettre , le style de ma premiere traduction manquoit en général d'élégance & de grace , de cette aisance & de cette légèreté qui font lire les ouvrages avec plaisir , qui font que tout attache & rien n'arrête. Le lecteur jugera par lui-même si mes derniers efforts sont plus heureux que les premiers. La traduction de Démosthene est la partie de tout mon travail sur les orateurs d'Athenes que j'affectionne davantage , parceque ce grand homme a porté l'éloquence à un point de perfection qui doit le faire goûter dans tous les pays & dans tous les siècles.

Je dois reconnoître ici les nouvelles obligations que j'ai à M. l'abbé Arnaud & à M. Sélis qui tous deux m'ont été fort utiles par la délicatesse & la

févérité de leur goût. Jem'empresse de rendre un nouvel hommage d'estime, de respect & de reconnaissance au prélat distingué à qui j'ai l'honneur d'être attaché particulièrement. Il a revu avec tout l'intérêt qu'il prend à ma personne & à mes ouvrages les principaux discours que je redonne aujourd'hui au public. Je dois aussi avertir qu'il en a traduit un lui-même; c'est la seconde philippique, ou premiere olynthienne : j'ai adopté sa traduction qu'il m'a abandonnée, &, sans vouloir prévenir le goût des lecteurs instruits, j'ose assurer qu'ils en seront contents.

Le plus fort de mon travail dans ma nouvelle traduction a porté sur le style; mais il s'est trouvé aussi quelques sens que j'avois manqués, & que j'ai rétablis. Je me flatte donc que cette seconde traduction fera en même tems & plus exacte & plus élégante.

Comme les préliminaires généraux étoient assez multipliés & assez étendus, j'ai pris le parti de les réunir dans un seul volume, afin qu'ils n'embarassent pas les autres, & en même tems pour la plus grande commodité des personnes qui vou-



viiij    AVERTISSEMENT &c.

dront les consulter. Il n'est pas besoin que j'avertisse des changemens que cet ordre, qui m'a paru le meilleur, a occasionnés dans les premiers volumes. J'ai revu avec soin tous ces préliminaires, & j'y ai fait, soit pour le fond des choses, soit pour le style, plusieurs corrections qui m'ont paru nécessaires.

*Nota.* On commencera, dans le courant du mois de Novembre prochain, l'édition grecque & latine des œuvres complètes de Démosthène & d'Eschine, avec les nouveaux caractères grecs de M. Didot l'ainé. Le texte grec fera le plus épuré possible, d'après le grand nombre de manuscrits qu'on a eu occasion de consulter dans les bibliothèques du Roi & de Saint-Germain.

---

*Fautes à corriger dans ce volume.*

Page 289, note (1), ligne 1, *aputuries*, lisez *apaturies*,  
293, l. 20, & qu'on, lisez ou qu'on.



# DISCOURS

## PRÉLIMINAIRE.

---

ON a lu mille fois dans les livres , on a entendu répéter mille fois dans les conversations savantes , que les Grecs , & principalement les Athéniens , ont excellé dans l'éloquence. La vivacité de leur esprit , la perfection de leur langue , la nature de leur gouvernement , ont dû faire naître chez eux beaucoup d'orateurs. Il en a paru en effet un grand nombre , sur-tout à Athenes , qui seule en a produit plus que toute la Grece ensemble. Dans cette foule on en distingue deux qui sont fort connus dans le monde littéraire , & dont le nom a passé d'âge en âge jusqu'à nous , consacré par l'admiration des siècles : Eschine & Démosthene , furent toujours regardés comme des orateurs célèbres , & d'excellens modeles de la véritable éloquence. Mais est-il beaucoup de savans qui se soient convaincus par eux-mêmes de leur mérite , qui aient lu , qui aient étudié tout ce qui nous reste de leurs ouvrages ? Ce Démosthene , sur-tout , dont l'éloquence brûlante & rapide enflammoit & entraînoit tous les Grecs ;

ce Démosthène dont Cicéron fait un si magnifique éloge dans ses préceptes sur la rhétorique (1), qu'il avoit pris pour maître & pour modèle : que connoît-on de lui ? On répète avec complaisance que c'est le plus grand orateur qu'ait enfanté la Grèce : on cite ses philippiques, ses olynthiennes, sa harangue sur la couronne ; mais parmi soixante discours, à-peu-près, qui nous restent de lui, & qui nous montrent toutes les ressources de son génie orateur & logicien, nous n'en connoissons guère plus de dix. Que de belles harangues cependant, parmi toutes celles qui sont presque universellement ignorées ! que de bons modèles dans tous les genres !

Il faut convenir que, dans plusieurs de ses plaidoyers publics & particuliers, les altérations du texte, les allusions à des faits & à des usages inconnus, les rendent presque inaccessibles, & présentent des difficultés qui paroissent d'abord insurmontables. Mais lorsqu'on a eu la patience d'arracher ces épines, on est récompensé de sa peine par la satisfaction de lire des discours composés suivant toutes les règles de l'art oratoire, dont toutes les

---

(1) On verra à la fin de ce discours préliminaire, un extrait des éloges que Cicéron donne à Démosthène dans ses livres sur la rhétorique. Entre autres choses il dit de

parties sont conduites avec intelligence , & détaillées avec intérêt ; qui offrent par-tout une éloquence simple , noble , piquante , rapide , harmonieuse ; des discours qui , travaillés par un habile maître , & roulant sur les grands intérêts , sur le droit public & civil , d'un peuple puissant , poli & ingénieux , renferment une foule d'instructions intéressantes pour l'histoire , pour la politique , pour la morale , pour la législation publique & particulière.

Personne n'avoit encore entrepris de faire passer dans notre langue tout ce qui nous reste de cet illustre orateur : une telle entreprise paroïsoit téméraire ; elle étoit du moins hardie , & bien capable de rebuter par l'étendue & la difficulté du travail. Entraîné par le goût le plus vif pour la saine antiquité , animé par le desir d'être utile aux lettres , j'ai traduit avec courage , & je publie aujourd'hui toutes les productions de Démosthène , & de son digne rival , que le tems a épargnées.

Une traduction en général , & sur-tout la traduction des deux hommes les plus éloquens de la Grece , semble demander quelques réflexions pré-

---

ce grand orateur , qu'il atteint à cette éloquence dont il s'est formé l'idée , & dont il ne trouve d'exemple que chez lui.

liminaires : j'en hafarderai auffi quelques unes fur l'éloquence & fur la traduction. Ce discours fera divisé en deux parties. La premiere renfermera des obfervations fur l'éloquence , & en particulier fur l'éloquence chez les François , chez les Athéniens , & chez les Romains , fur celle d'Efchine , de Démoftene & de Cicéron , avec un précis de leur vie ; je ferai de ces deux derniers orateurs un parallele que j'étendrai fur toute leur perfonne : je citerai quelques uns de nos orateurs & écrivains qui approchent le plus de Cicéron , de Démoftene & d'Efchine fon rival ; je parlerai des moyens d'acquérir la véritable éloquence , & je terminerai cette premiere partie par des confeils adreffés à la jeunefſe qui voudra ſe former au grand art de la parole. Dans la ſeconde partie , je donnerai quelques idées fur la traduction , & ſpécialement fur la traduction des orateurs ; fur les différentes eſpeces de ſtyle , & principalement fur le ſtyle oratoire ; fur les langues grecque , latine & françoife : je finirai par dire un mot de mon travail dans la traduction de Démoftene & d'Efchine.

-Voilà une matiere immenſe ; mais ſans doute on n'attend pas de moi , ſur tous les objets que j'annonce , des traités approfondis : je me bornerai à préfenter ſur chacun , un petit nombre de réflexions ſimples que m'ont fournies l'étude & la

## P R É L I M I N A I R E.

pratique de l'art oratoire & de la traduction.

Sans entreprendre d'exposer les grands avantages de l'éloquence, qui sont connus de tout le monde, & que personne ne conteste, je vais examiner en peu de mots quelle est, suivant moi, sa nature, & tâcher de montrer en quoi elle consiste véritablement.

PREMIERE  
PARTIE.

Je définis l'éloquence, l'art de persuader par le discours, de déterminer sur-le-champ les volontés. Il faut distinguer le but qu'elle se propose d'avec les moyens qu'elle emploie pour y parvenir. Son but est de déterminer sur-le-champ les volontés; elle emploie, pour réussir, le raisonnement qui éclaire l'esprit, les tableaux qui frappent l'imagination, les sentimens qui touchent & remuent le cœur; trois moyens dont elle fait usage en les fondant souvent l'un dans l'autre, ou en les séparant quelquefois. Je ne parle pas des expressions simples ou figurées dont elle les accompagne. Le raisonnement est la partie solide & fondamentale; les sentimens & les images sont les parties saillantes & remarquables. Mais quelques moyens qu'elle mette en œuvre, son but ne change jamais, il est toujours le même; il est toujours vrai de dire que l'éloquence est l'art de persuader par le discours, de déterminer sur-le-champ les volontés. Pourquoi ajouté-je *sur-le-champ*? n'est-ce

Observations sur  
l'éloquence en gé-  
néral.

pas resserrer l'éloquence dans des bornes trop étroites ? c'est plutôt , à ce qu'il me semble , en donner une idée plus précise & moins vague , qui empêche qu'on ne la confonde avec ce qui n'est pas elle. Un philosophe qui disserte sur des matières importantes, soit qu'il emploie le raisonnement pur , soit qu'il y mêle les images & les sentimens , a pour but de déterminer ceux qui l'entendent ou qui le lisent ; mais ce n'est pas une détermination subite qu'il se propose pour l'ordinaire : c'est une détermination plus lente , mais plus durable , une détermination , pour ainsi dire , irrévocable ; & c'est en quoi il diffère de l'orateur (1).

D'après la définition que j'ai donnée de l'éloquence , je ne regarde comme éloquence proprement dite , comme éloquence oratoire , que celle qui est dans les genres qu'on appelle déli-

---

(1) Puisque la détermination que produit l'orateur est une détermination subite , un orateur habile est donc un homme dangereux , s'il n'a beaucoup de probité & de droiture. Plus il a de talent sans être essentiellement honnête homme , plus il peut faire illusion & déterminer ceux qui l'écoutent contre la vérité & la justice. Aussi Quintilien , ce rhéteur sensé , demande avant toute chose , que l'avocat soit honnête homme & reconnu pour tel.



bératif & judiciaire (1), parcequ'alors l'orateur entreprend de déterminer ses auditeurs dans un tems précis, à faire ou à ne pas faire une chose, à prononcer pour ou contre quelqu'un.

On peut écrire ou parler avec intérêt, & même avec chaleur, sur une ou plusieurs vérités physiques, morales, politiques, louer les talens & les vertus d'une façon noble & touchante, sans être pour cela orateur : on peut bien par-là en annoncer le génie ; mais ce n'est point là ce qui le caractérise.

Ainsi donc ces discours ou ces traités magnifiques, dans lesquels on raisonne sur les différentes manieres de gouverner les peuples, sur les effets admirables de la nature, sur les causes de ces effets,

---

(1) On fait que les rhéteurs distinguent trois genres d'éloquence, le genre démonstratif, le délibératif & le judiciaire. Le démonstratif comprend la louange & le blâme d'une chose ou d'une personne ; mais on le considère sur-tout comme renfermant la louange. On l'appelle démonstratif, & en grec *epideiktikon*, parcequ'on y fait montre de toutes les beautés de l'éloquence, qu'on y étale toute la pompe & toutes les richesses du style, ce qui nous la fait aussi nommer en françois *le genre d'appareil*. Dans le genre délibératif, il est question de déterminer une ou plusieurs personnes à prendre un parti ou à ne pas le prendre, comme utile ou comme nuisible. Dans le judiciaire, on accuse ou on défend, on soutient son droit ou on at-

sur les vertus de l'homme & sur ses vices , sur les qualités de son esprit & de son cœur , sur son état présent & sa destinée future , & sur d'autres matières importantes, ces discours, dis-je , & ces traités peuvent annoncer un écrivain habile qui fait user à propos des moyens les plus frappans de l'éloquence ; mais ils ne font pas l'orateur. Ils pourront déterminer les esprits ; mais comme on ne s'y propose pas de les déterminer sur-le-champ , ils n'ont point cette adresse qui gagne , ni cette rapidité qui entraîne ; adresse & rapidité qui sont les caracteres propres de l'orateur.

Ces oraisons funebres , où les morts sont loués pour instruire les vivans , où l'ame est élevée & transportée par la sublimité des pensées , par la noblesse des sentimens , par la grandeur des images , ne constituent pas encore l'orateur tel que je le conçois , quoiqu'on y emploie heureusement les grands moyens de l'éloquence , ceux par lesquels on frappe l'imagination & on enflamme le

---

taque le droit prétendu d'un autre. Je ne vois pas que Cicéron ait admis la division des trois genres dans ses ouvrages sur la rhétorique , excepté dans un seul qu'il avoit sans doute composé étant fort jeune , & où il explique les sentimens des rhéteurs qui l'avoient précédé plutôt qu'il n'expose le sien. Cet ouvrage d'ailleurs ( ce sont les livres à Hérennius ) est-il vraiment de lui ? des savans , dont

cœur. Le panégyriste se propose , il est vrai , dans ces éloges , & doit se proposer de déterminer les hommes à la vertu par les tableaux nobles & touchants qu'il expose à leurs yeux ; mais cette détermination n'étant point assez précise ni assez marquée , n'est point celle qui me paroît constituer la véritable éloquence.

Les sermons , chez nous , quoiqu'ils soient susceptibles des plus grandes figures , des idées les plus sublimes , des mouvemens les plus animés , par l'importance des objets qu'ils traitent , & des vérités qu'ils annoncent , n'appartiennent à l'éloquence , telle que je la définis , qu'autant que le prédicateur y a pour but quelquefois , non seulement d'instruire ceux qui l'écoutent , mais de changer *actuellement* la volonté du pécheur , de le déterminer au bien en le faisant renoncer au mal (1). La plupart de ces discours sont des espèces de dissertations morales : l'objet en est im-

---

l'autorité est d'un grand poids , l'attribuent à un autre. Dans ses autres livres sur la rhétorique , il ne parle point du genre démonstratif , ou bien il le rejette comme n'étant pas un genre de l'éloquence proprement dite , comme servant à former l'orateur plutôt qu'il ne le constitue.

(1) Alors on peut dire que le sermon est dans le genre délibératif. L'orateur entreprend de déterminer ses auditeurs dans l'affaire qui les intéresse davantage , dans l'af-

portant , sans doute , puisqu'elles traitent de l'affaire unique & seule nécessaire , du salut éternel ; mais le but de celui qui parle n'est pas toujours de déterminer ceux qui l'écoutent dans un tems aussi précis que je le demande : il ne s'agit pas toujours dans un sermon de faire prendre sur-le-champ à ses auditeurs la résolution qu'on desire ; mais , plus ordinairement , de les instruire des vérités utiles qui intéressent leur destinée future , de les porter , en les instruisant , à régler *habituellement* leur conduite sur les grands principes de la morale chrétienne.

Nos prédicateurs les plus célèbres n'avoient , à ce qu'on rapporte , presque point d'action extérieure : immobiles , en quelque sorte , presque sans geste , ils annonçoient tranquillement , mais avec force , mais avec onction , les grandes vérités dont ils étoient persuadés eux-mêmes , & qu'ils vouloient persuader aux autres. Les auditeurs se retiroient tous convaincus & touchés de la gran-

---

faire de leur salut éternel , à se porter à tel bien & à éviter tel mal. Plus l'objet du discours est grand & sérieux , plus le style en doit être grave & solide : & on ne peut trop blâmer le prédicateur qui déshonore , disons-le , & qui profane son ministère , en cherchant à flatter l'oreille par les sons agréables d'une diction fleurie , au lieu de frapper l'ame par l'exposé simple mais noble , des vérités les

deur de la religion , portés aux vertus qu'elle commande. Cependant ce défaut d'action n'eût point convenu dans les orateurs de Rome & d'Athènes. Pourquoi ? ce n'est pas qu'ils eussent de plus grands sujets à traiter , mais c'est qu'ayant à déterminer , ou des citoyens soit à prendre un parti comme utile , soit à le rejeter comme nuisible ; ou des juges à absoudre tel homme comme innocent , à condamner tel autre comme coupable , & cela dans un tems marqué ; il falloit une vivacité plus pressante , une action plus entraînante , dans le style , dans la voix , dans le geste , & par conséquent plus de ce que j'appelle éloquence. Mais je ne doute nullement que nos grands prédicateurs , suivant qu'ils se propoisoient d'opérer une détermination plus ou moins prompte , n'animassent plus ou moins leur discours & leur action.

Voici un exemple qui prouve invinciblement ; je crois , les principes que j'ai établis. Saint Augustin prêchoit à Hippone à la place de l'évêque

---

plus importantes. Un prédicateur qui cherche à plaire par les agrémens du langage , me paroît aussi ridicule qu'un homme que j'irois consulter sur une affaire où il s'agiroit de toute ma fortune , de mon honneur ou de ma vie , & qui me donneroit de belles phrases , au lieu de me donner des conseils utiles , simplement & clairement exprimés.

Valere : cet homme illustre dans l'église , aussi recommandable par la sincérité de sa pénitence & par la sainteté de sa vie , que par son talent pour la parole , annonçoit au peuple les grandes vérités de la religion d'une maniere solide , touchante , & presque toujours efficace. La fête de S. Léonce , évêque d'Hippone , étant proche , les habitans de cette ville , qui se livroient en ce jour à des excès d'intempérance , pensant honorer par la débauche les vertus d'un saint , murmuroient de ce qu'on vouloit les empêcher de célébrer cette fête avec les réjouissances ordinaires. On fait combien le peuple tient à ces joies profanes qu'il croit consacrées par la piété. S. Augustin entreprit de corriger cet abus , de faire renoncer le peuple d'Hippone à un ancien usage auquel il étoit fortement attaché. Il épuisa toutes les ressources de son éloquence ordinairement victorieuse. Il parla trois fois avec tout le feu & toute l'onction dont il étoit capable , & ne réussit que la troisième. Il ne fit d'abord qu'ébranler ses auditeurs ; dans un second discours il les toucha sans les changer. Il désespéroit de pouvoir réussir , il fit cependant un nouvel effort , & revenant pour la troisième fois à la charge , il employa avec tant d'art la douceur & la force , le sublime & le pathétique , qu'il obtint ou plutôt qu'il arracha leur consentement

avec leurs larmes : & ce succès est justement regardé comme le triomphe de son éloquence. Il n'avoit pas alors néanmoins de plus grandes vérités à annoncer , mais il avoit à déterminer , dans une circonstance précise , des volontés fortes & opiniâtres. Il falloit alors non pas simplement instruire des hommes disposés à se laisser instruire , mais amener où il vouloit des cœurs obstinés , attachés , par inclination & par habitude , à des divertissemens criminels qu'ils croyoient innocens.

L'éloquence proprement dite , l'éloquence oratoire , consiste donc à déterminer dans un moment précis les volontés des hommes , à les amener où l'on veut par la force de la parole ; & c'est-là le but principal de l'orateur dans les genres délibératif & judiciaire.

Les Grecs , & sur-tout les Athéniens , qui certainement connoissoient la nature & le vrai but de l'éloquence , étoient si convaincus de la vérité des principes que je viens d'établir , qu'ils n'appelloient orateurs que ceux qui , comme Eschine & Démosthène , entreprenoient de déterminer le peuple sur-le-champ dans des occasions importantes : les autres étoient appelés philosophes ou sophistes (1), quoiqu'ils composassent & débitassent

---

(1) Sophiste avoit été d'abord un titre honorable ; il



des discours sur toutes sortes de sujets physiques ,  
moraux & politiques.

On me comprendroit mal , sans doute , si l'on  
pensoit que par ma définition je restreins l'empire  
de l'éloquence. Je lui rends peut-être plus que je  
ne semble lui ôter : j'enferme dans son ressort  
toutes les circonstances publiques & particulières ,  
qui sont infinies , dans lesquelles il faut détermi-  
ner sur-le-champ , à quoi que soit , un homme  
seul , un certain nombre d'hommes , ou une grande  
multitude.

Quelques uns pourront dire que je renverse tou-  
tes les idées reçues , qu'on est dans l'usage d'appel-  
ler éloquens certains endroits d'un écrit ou d'un  
discours , qui frappent l'ame par des images fortes  
& nobles , qui remuent le cœur par des senti-  
mens pathétiques. J'appelle aussi ces endroits élo-  
quens : il seroit ridicule de vouloir changer les  
façons ordinaires de parler , comme il seroit dé-  
raisonnable de prétendre marquer avec exactitude  
la nature des choses d'après des façons de parler

---

vient de *sophos* qui signifie un homme sage, instruit, éclairé : on le donnoit à des savans qui pouvoient parler en beaux termes de toutes les sciences utiles. Mais il commença à s'avilir dès le tems de Philippe , & bientôt on ne regarda plus qu'avec mépris ces sortes de charlatans qui couroient de ville en ville pour faire parade d'érudition ,

qui ne sont pas toujours exactes. Mais ici on peut expliquer le mot d'*éloquens* donné à des discours ou à des écrits qui ne sont pas toujours dans le genre de l'éloquence oratoire. Quand on dit qu'ils sont *éloquens*, on veut dire, sans doute, qu'on y a employé avec art les plus beaux moyens de l'éloquence : en ce sens on peut, on doit même les appeller *éloquens*.

Dans les conversations ordinaires, on parle peut-être plus exactement de l'éloquence, on juge peut-être plus sûrement de sa nature précise, que dans les conversations savantes, ou même dans la plupart des livres qui en ont traité. Qui est-ce qu'on appelle ordinairement & dans la vie civile, une personne *éloquente* ? est-ce celle qui discourt en beaux termes sur des sujets relevés ? non, mais celle qui fait tourner sur-le-champ les volontés des autres, qui fait ou par la force ou par l'adresse d'une éloquence simple & naturelle, les amener où elle veut, les faire agir ou penser suivant ses desirs & ses intérêts.

---

pour trafiquer d'éloquence & de philosophie. Nous appelons chez nous sophistes ceux qui cherchent à faire illusion par de vaines subtilités & par des discours captieux. Cicéron dans son traité de l'*orateur*, nomme sophistes ceux qui parlent, uniquement pour plaire, sur des sujets quelconques.

On trouvera encore fort étrange que , tous les maîtres de rhétorique ayant toujours distingué trois genres d'éloquence , le délibératif , le judiciaire & le démonstratif , je n'admette que les deux premiers , je paroisse rejeter le troisieme. Je ne rejette pas le genre démonstratif , mais je crois qu'il est moins un genre de l'éloquence proprement dite , qu'un des moyens qu'elle emploie pour réussir. Il comprend la louange & le blâme ; l'orateur emploie souvent l'un & l'autre pour déterminer ses auditeurs. Par exemple , le discours *pour la loi Manilia* est presque tout entier à la louange de Pompée ; je ne crois pas qu'il cesse pour cela d'être dans le genre délibératif. Cicéron ne fait le plus grand éloge de Pompée que pour déterminer le peuple romain à le nommer général dans la guerre contre Mithridate (1).

---

(1) Ce n'est point par un esprit de singularité , mais par conviction , que j'ai adopté un système particulier sur l'éloquence. Je lisois Fléchier & Bossuet ; je trouvois , sur-tout dans Bossuet , une éloquence pompeuse & magnifique , une foule d'idées sublimes , de sentimens élevés , d'images fortes & nobles , j'y trouvois quelque chose de plus frappant que dans les plus belles harangues de Cicéron & de Démosthène , où je sentoie néanmoins qu'il y avoit plus de vraie éloquence , plus de cette adresse qui gagne & qui séduit , plus de ces mouvemens vifs & Enfin

Enfin on pourra m'objecter que par mes principes je réduis à bien peu de chose l'éloquence françoise, dont les chefs-d'œuvre ne sont pas dans les genres délibératif & judiciaire, mais dans l'oraison funebre & dans le discours moral.

---

rapides qui entraînent, qui forcent & qui subjuguent les volontés. J'ai donc examiné en quoi consistoit véritablement l'éloquence, quel étoit le vrai but de l'éloquence proprement dite; j'ai cru l'appercevoir, & je m'en suis expliqué tout simplement. J'ai été étonné, en lisant l'*orateur* de Cicéron, d'y voir que mes principes étoient les siens. Il faut remarquer que l'*orateur* est un des derniers ouvrages que Cicéron ait faits sur la rhétorique; que Brutus l'ayant prié de mettre par écrit ses véritables idées sur ce qui constituoit le parfait orateur, il lui avoit composé & adressé un livre intitulé *orator*, l'*orateur*; c'est donc dans ce livre qu'il faut chercher les vrais sentimens de Cicéron sur l'éloquence.

Or qu'on lise les chapitres sixieme, neuvieme & dixieme de cet excellent ouvrage, on y verra que cet illustre Romain, qui avoit fait une étude si approfondie de l'éloquence, qui étoit si consommé dans la pratique de cet art, qui avoit parlé si souvent & en tant d'occasions diverses; on verra ce qu'il pense du genre démonstratif, des poètes, des historiens, des philosophes & des sophistes qui passoient pour les plus éloquens; on verra quel est, selon lui, l'homme véritablement éloquent, le véritable orateur. « Il y a plusieurs genres d'écrire, dit-il, qui different entre eux, & dont chacun forme un caractere particu-

Eloquence  
chez les  
François.

Pour répondre à cette objection, il faut entrer dans quelques détails. Je vais faire voir que les François sont peut-être le peuple de l'Europe qui a le plus de talent pour l'éloquence; je montrerai ensuite pourquoi, malgré ce talent, ils sont cependant restés au-dessous des anciens orateurs.

L'idée que je me suis formée de la véritable éloquence, de l'éloquence oratoire, me fait dé-

---

« lier. Tel est le style de l'histoire, des éloges, des dé-  
 « clamations, de ces discours où l'on donne des avis & des  
 « conseils, comme en ont fait Isocrate & beaucoup d'au-  
 « tres sophistes, en un mot de toutes ces compositions  
 « qui, n'étant que pour l'apparat & pour le plaisir de  
 « l'oreille, sont absolument éloignées de ce style vif &  
 « rapide qu'on emploie au barreau & dans la place pu-  
 « blique. Je ne parlerai pas de tous ces différens genres  
 « d'écrire: ce n'est point qu'il en faille négliger l'étude;  
 « car ils doivent être considérés comme le lait & la pre-  
 « mière nourriture de l'orateur que nous voulons former,  
 « & dont nous voulons dire quelque chose de plus appro-  
 « fondi que ce qu'on enseigne d'ordinaire». *Sed quo-*  
*niam plura sunt orationum genera, eaque diversa, neque*  
*in unam formam cadunt omnia; laudationum, scriptionum,*  
*historiarum, & talium suasionum, qualem Isocrates fecit*  
*panegyricum, multique alii qui sunt nominati sophista, reli-*  
*quarumque rerum quæ absunt ab forensi contentione, ejus-*  
*que totius generis, quod græcè epideiktikon nominatur,*  
*quod quasi ad inspiciendum, delectationis causâ compara-*  
*tum est, formam non complectar hoc tempore: non quò negli-*

finir le discours, une conversation (1) dans laquelle un seul veut en persuader plusieurs, les déterminer sur-le-champ, dans une conjoncture plus ou moins importante, à agir ou à ne pas agir, à rendre un jugement contraire ou favorable.

Le discours est une conversation ; il doit être, comme celle-ci, familier, naturel, simple, agréa-

---

*genda sit ; est enim illa quasi nutrix ejus oratoris quem informare volumus , & de quo molimur aliquid exquisitius dicere.*

Dans le neuvieme chapitre que je serois tenté de copier, mais auquel je me contente de renvoyer le lecteur, pour ne pas trop alonger cette note qui n'est déjà que trop longue, après avoir prouvé que l'orateur ne doit être confondu ni avec les philosophes, ni avec les sophistes, ni avec les historiens, ni avec les poètes, il conclut en disant : « Voilà donc l'orateur distingué des philosophes, des sophistes, des historiens & des poètes, il faut maintenant le faire connoître, & montrer ce qu'il est véritablement ». « L'homme éloquent que nous cherchons, dit-il dans le chapitre dixieme, sera celui qui, dans les plaidoyers & dans les délibérations publiques, saura prouver, plaire, émouvoir, qui, dans les différentes circonstances où il parlera, saura prendre le ton & le style les plus propres à déterminer ses auditeurs ».

(1) Je me suis servi du terme de conversation, quoiqu'une conversation suppose au moins deux personnes qui parlent toutes deux & qui s'entretiennent, parceque je n'en ai pas trouvé d'autre dans notre langue pour rendre l'idée que je me suis faite d'un discours, d'après la

ble, facile, clair, raisonnable, vif & animé. Mais c'est une conversation d'un seul avec plusieurs, qui attendent d'un seul homme qu'ils viennent tous écouter en silence, quelque chose au-dessus du commun; il doit donc être en même tems noble, soutenu, harmonieux, grand quelquefois & sublime, mais s'éloignant toujours, le moins qu'il est possible, de la simplicité piquante d'une conversation ordinaire.

D'après ces idées, je dis que le François trouve dans son génie & dans sa langue, de quoi atteindre à la perfection de l'éloquence. Le François est naturellement vif, spirituel, capable de toutes les

---

maniere dont j'ai conçu la vraie éloquence. L'expression cependant n'est pas aussi impropre qu'elle pourroit le paroître. Dans un discours un seul homme parle, il est vrai, & tous les autres écoutent; mais si l'auditeur ne parle pas, l'orateur le fait souvent parler; il l'interroge, il le fait répondre, il répond aux interrogations qu'il lui met dans la bouche: l'orateur converse donc, en quelque sorte, avec l'auditeur; on peut donc absolument définir le discours, la conversation d'un seul avec plusieurs. Il suit de là que le discours, pour faire impression, doit s'adresser aux personnes auxquelles on parle. Pour s'en convaincre, qu'on examine le prédicateur. Quel est le discours par lequel il produit plus d'effet sur ceux qui l'écoutent? est-ce celui dans lequel il exprime avec force des vérités grandes & sublimes, mais vagues & générales? non, mais celui



sciences , il raisonne sur tous les objets avec autant d'agrément que de solidité. Son esprit en général n'est pas profond , mais il est pénétrant , fin , délicat ; juste & méthodique , quoique frivole en apparence ; attentif & réfléchi sans être lourd. La conversation des François enchante tous les étrangers : aussi préfèrent-ils notre commerce à celui des autres peuples ; ils nous attirent chez eux , s'ils ne peuvent venir chez nous ; ils se plaisent en France plus qu'en aucun autre pays du monde ; ils accourent à l'envi dans notre capitale : Paris est l'Athènes de l'Europe (1).

---

dans lequel il converse en quelque façon avec ses auditeurs. Soit qu'il parle à des hommes de la cour , à des habitans des villes ou des campagnes , ou même à des enfans , il faut qu'il s'adresse aux personnes , qu'il converse avec elles , qu'il les entretienne d'elles-mêmes. On dit quelquefois , Cet orateur a l'esprit trop relevé pour un tel auditoire ; on doit dire , Il n'est point assez éloquent. Un orateur vraiment éloquent doit savoir parler à tous les auditeurs , quels qu'ils soient , le langage qui leur convient.

(1) Qu'on n'aille pas croire cependant , d'après ce que nous venons de dire , que la ressemblance entre les Athéniens & les François soit parfaite. Il y avoit dans les Athéniens , quoique naturellement gais & spirituels , un fond de sérieux qu'on ne trouve pas ordinairement dans nos François , qui en général sont trop légers , & folâtres

La langue des François, conforme à leur génie, est simple, naturelle, amie sur-tout de la clarté & de la netteté, ennemie des équivoques & de tout embarras. Facile & dégagée dans sa construction, tout se développe sans peine dans ses périodes, tout y marche avec ordre : douce, forte, précise, harmonieuse, peu hardie, mais sage, vive & animée dans ses tours, elle est des plus propres

---

jusqu'à la bouffonnerie. Nous avons déjà beaucoup d'ouvrages excellens dans le genre gai & agréable avant que d'avoir rien de supportable dans le genre grave & noble ; & il me semble que nos François sont aussi inférieurs aux Grecs dans ce dernier genre qu'ils leur sont supérieurs dans l'autre. Les beaux esprits de la France me paroissent avoir quelque chose de plus léger & de moins pédantesque que les beaux esprits de la Grece. Je crois donc que les Grecs auroient pu gagner à notre commerce, comme nous gagnerions infiniment au commerce des écrivains Grecs. Voilà pourquoi je desirerois fort, pour le bien des lettres, que leur langue fût plus cultivée parmi nous. Au reste, je pense que Louis XIV est peut-être celui qui a fait le plus de bien aux lettres françoises, parceque, sans dénaturer le génie de la nation & en lui laissant sa gaîté naturelle, il lui a inspiré un ton de sérieux, de réserve, de décence & de noblesse, qui a répandu dans tous les écrits de son siècle des graces austères & une politesse pleine de dignité. Je suis persuadé au contraire (je le dirai avec cette franchise dont je me piquai toujours en écrivant) que Voltaire, esprit rare, aimable & superficiel, sans être dé-

pour l'éloquence. Les François ont donc tout ce qu'il faut pour réussir dans le grand art de la parole. Ils ont réussi en effet , ils ont excellé même dans tous les genres auxquels ils se sont appliqués : dissertations oratoires , éloges des personnages fameux , discours moraux , tragédie & comédie (1). Nous avons été fort loin dans tous ces genres , & peut-être plus loin que les anciens mêmes ; & si nous sommes restés au-dessous d'eux dans les gen-

---

pourvu de connoissances & de philosophie , a fait le plus grand tort à notre littérature. Au lieu de rectifier le génie frivole , badin & folâtre de la nation , il l'a renforcé ; il lui appris à se moquer & à rire de tout , de l'érudition & de la science , de la religion & de la vertu. Oui , je soutiens qu'il a fait un très grand tort aux mœurs & aux lettres , & un tort d'autant plus grand qu'il avoit des talens plus distingués , & qu'en reconnoissant ses vices & ses défauts , on doit convenir que c'est un des hommes les plus extraordinaires qui aient paru dans l'Europe.

(1) La tragédie & la comédie , considérées par rapport aux détails de l'action , me semblent appartenir à l'éloquence telle que je l'ai définie , l'une dans le plus haut style , & l'autre dans le style le plus familier. Ce sont dans l'une & dans l'autre , des hommes qui , affectés de passions plus ou moins fortes , plus ou moins sérieuses , cherchent à emporter sur-le-champ ce qu'ils desirerent , par une éloquence plus ou moins relevée , plus ou moins simple. = *Nous avons été fort loin. . .* Que de chefs-d'œuvre admirables ne nous ont pas donnés dans la tragédie , Cor-

res délibératif & judiciaire , qui , selon moi , sont les seuls champs de la véritable éloquence , c'est que les occasions nous ont manqué.

Il faut des occasions (1) à l'orateur pour déployer ses talens ; il ne fera pas des discours vagues , qui ne feroient après tout que de froides déclamations. La physique , la morale & la politique , fourniront toujours des matieres vastes au philosophe éloquent. Les annales anciennes ou modernes , sacrées ou profanes , donneront toujours de grandes vertus à louer , de grands talens à vanter. La religion offrira toujours des vérités importantes à annoncer. L'histoire , la fable , la vie commune & civile , seront toujours fécondes en sujets intéressans pour les poètes tragique & comique. Le génie du poète crée les occasions ; il faut qu'elles se présentent à l'orateur , & elles ne se présentent point chez nous pour les genres dont je parle. Je m'explique.

Sans avoir approfondi la nature des gouvernemens , le peu de réflexions que j'ai faites sur cet

---

neille , Racine & Voltaire ; dans la comédie , Moliere & plusieurs autres ; Fléchier & Bossuet dans l'oraison funebre ; Massillon & Bourdaloue dans le discours moral ; une infinité d'excellens écrivains dans toute espece de dissertations !

(1) J'appelle occasions pour l'orateur , non seulement

objet m'a convaincu que le gouvernement le plus heureux est une monarchie douce dans laquelle le peuple est soumis au prince, & le prince aux loix ; mais il faut avouer que la constitution monarchique est aussi peu favorable à l'éloquence qu'elle est propre pour le bonheur. L'orateur habile n'y peut signaler son talent, ni dans les délibérations communes pour le bien général, ni dans ces grandes causes qui tiennent à l'administration de l'état.

Dans la plupart des monarchies, le prince décide seul des affaires publiques. La guerre, la paix, les alliances, les loix & les finances, tout se traite dans son conseil. Là, un petit nombre de personnes qu'il a daigné choisir comme plus capables de l'aider de leurs avis, délibèrent tranquillement, sous ses yeux ou par ses ordres, sur ses intérêts & sur ceux du peuple : le peuple exécute ce que le prince a réglé sans lui. Dans ces délibérations secrètes & privées, il n'est pas besoin d'un Démofthène, dont l'éloquence forte & véhémence dé-

de grands sujets à traiter, comme pour le poète, mais encore ces circonstances heureuses où, en traitant des sujets qui intéressent le public, il travaille pour sa fortune & son élévation.

détermine au bien de la patrie les volontés de toute une multitude.

Par rapport aux grandes causes qui tiennent à l'administration de l'état , le prince , comme premier juge de son royaume , les rappelle ordinairement à lui. Il ne reste à l'avocat que des causes de particuliers ou d'affaires particulières , dont quelques unes peuvent occuper quelquefois & attacher le public , ou par la singularité des événemens & le fond de pathétique qu'elles renferment , ou par la qualité des personnes qu'elles regardent , mais qui sont presque toutes froides , & intéressantes seulement pour les intéressés à la décision. Cicéron accusoit ou défendoit sur des matières & dans des circonstances importantes , des hommes qui avoient été consuls ou préteurs , qui aspiraient au consulat ou à la préture , c'est-à-dire les principaux d'une ville la maîtresse du monde. La position de nos avocats est-elle la même ? qu'on nous donne les mêmes causes qu'avoient les Romains , les mêmes personnes à accuser ou à défendre sur les mêmes matières & dans les mêmes circonstances ; notre barreau produira des chefs-d'œuvre.

Eloquence  
chez les  
Athéniens.

Les occasions qui ont manqué aux orateurs françois , se sont offertes , & de la manière la plus fa-

vorable , aux orateurs Athéniens. Avec quel éclat , en effet , l'éloquence ne pouvoit-elle pas briller à Athenes , sur-tout dans le genre délibératif , que je regarde comme plus grave , plus noble & plus intéressant que le genre judiciaire (1) ; celui-ci même n'intéresse souvent , que parcequ'il participe de celui-là , puisque , pour l'ordinaire , une cause attache d'autant plus , qu'elle est plus liée avec les affaires de l'état & les intérêts de la patrie.

Le gouvernement d'Athenes étoit purement démocratique : le mérite , & sur-tout celui de l'éloquence , y faisoit la noblesse , y conduisoit aux premiers honneurs. Il suffisoit d'être citoyen & éloquent pour haranguer le peuple. On vouloit délibérer sur une affaire importante , on étoit assemblé dans la place publique ; un héraut s'avançoit au milieu des Athéniens , & demandoit à haute

---

(1) Il est vrai que les discours dans le genre délibératif intéressent beaucoup dans le moment ceux qui écoutent , qu'ils demandent plus de gravité & de noblesse que d'autres , plus de force , de précision & de rapidité ; mais il faut avouer aussi que les sujets ordinairement en sont assez bornés & assez uniformes , qu'ils ne présentent pas une grande variété d'objets. Dans les grandes causes , l'orateur a bien plus occasion de déployer toutes les richesses du style , d'employer toutes les beautés de l'art , de montrer toutes les ressources de son génie. Les catilinaires & les

voix , au nom de la patrie , qui des citoyens assemblés vouloit parler pour elle : alors , comme si la patrie elle-même l'eût appelé , un citoyen , quel qu'il fût , pourvu qu'il eût du zele & du talent pour la parole , se levoit & montoit à la tribune. Là , animé par les plus grands motifs , par le desir de sa gloire , par la considération de l'intérêt commun & du sien propre , il donnoit avec ardeur l'avis qui lui sembloit le plus utile. Dès qu'il avoit parlé une ou deux fois , & qu'il avoit plu , il étoit dès-lors regardé comme un des principaux de l'état. La république l'élevoit aux charges , l'employoit dans ses négociations , l'envoyoit en ambassade ; c'étoit un de ses ministres : orateur & ministre , étoient à Athenes deux mots synonymes.

Il étoit bien flatteur pour un citoyen souvent d'une condition obscure , de se voir tout-à-coup considéré dans sa ville , de dominer dans la tri-

---

philippiques de Cicéron offrent , sans doute , une éloquence plus vive , plus rapide , plus simple & plus naturelle que ses autres discours ; elles devoient intéresser extrêmement le sénat ou le peuple devant lesquels il les a prononcés : mais aujourd'hui que ces grands intérêts sont éloignés , ses verrines , par exemple , doivent peut-être nous intéresser davantage par la multiplicité des objets divers qu'elles nous présentent , & qui sont tous traités avec un art admirable.



bune, d'y régner en maître, par la parole, sur une foule d'hommes libres & de souverains, jaloux à l'excès de leur liberté & de leur souveraineté, d'exercer sur eux un empire d'autant plus absolu que c'étoit l'empire du génie, & qu'en obéissant au génie qui parle & qui maîtrise, on croit n'obéir qu'à soi-même; de fixer par son éloquence la légèreté d'un peuple volage, de réprimer ses fougues ou d'exciter sa lenteur selon qu'il le jugeoit convenable; enfin de tourner seul du côté qu'il vouloit, & comme il le vouloit, toute une multitude, en faisant agir les grands ressorts, &, pour ainsi parler, les fortes machines de la persuasion; car c'est sur-tout quand il faut déterminer une multitude, qu'on doit employer ces mouvemens rapides, ces figures véhémentes, seules capables de remuer un corps immense.

Dans une ville comme Athenes, constituée comme je viens de le dire, dont les habitans, d'ailleurs étoient les plus spirituels de tous les Grecs, avoient le goût le plus fin, l'oreille la plus délicate (1), on dut voir paroître un grand nombre

---

(1) Il ne faut pas juger du peuple à Athenes, comme dans les autres états. Le peuple d'Athenes avoit naturellement une pénétration, une vivacité, une délicatesse d'esprit même surprenante. On sait le fait de Théophraste;

de bons orateurs. Il en parut, en effet, une foule d'excellens, distingués tous par un caractère particulier, mais réunis par un goût général pour le vrai beau, le beau simple & sans apprêt. Je ne parlerai que d'Eschine & de Démosthène, qui sont les deux plus célèbres, & que je dois montrer deux fois aux prises l'un avec l'autre : il faut auparavant jeter un coup d'œil sur l'éloquence chez les Romains.

Eloquence  
chez les  
Romains.

Les Romains occupés d'abord, soit à étendre leur empire en domptant les peuples voisins, & après eux des nations plus éloignées ; soit à pacifier l'intérieur de leur ville en apaisant les agitations violentes causées par les débats presque continuels des plébéiens avec les patriciens, n'avoient songé pendant plusieurs siècles qu'à rendre leur nom redoutable par la terreur de leurs armes, qu'à fixer la constitution de l'état par la sagesse de leurs réglemens : les charmes des arts, des sciences & des lettres, & en particulier ceux de l'éloquence, leur étoient inconnus ; insensibles à la gloire que donne

---

il marchandait des légumes à une vieille femme : Non, étranger, lui dit-elle, vous ne les aurez point à meilleur marché. Il fut surpris de se voir traité d'étranger, lui qui avoit passé presque toute sa vie à Athenes, & qui se piquoit de mieux parler que tout autre : cependant c'est à

le talent de la parole, ils n'étoient touchés que de l'éclat des exploits militaires. Mais enfin quand ils furent plus tranquilles au dedans & au dehors, ils sentirent par eux-mêmes le pouvoir naturel que donne à un citoyen dans les assemblées, le talent de persuader ceux qui nous écoutent, de les amener à un parti ou à un sentiment, ou de les en détourner, par la force du discours; ils sentirent le crédit qu'on acquiert parmi le peuple, maître absolu des graces & des honneurs, soit en accusant les hommes puissans & fiers qui l'oppriment, soit en défendant les foibles & les opprimés.

Les premiers orateurs romains suivirent leur propre génie, & nous voyons dans Cicéron qu'ils ne manquoient pas de vigueur; mais leur éloquence rude & barbare, sans ornement & sans finesse, avoit besoin d'être polie & adoucie par le commerce d'une nation savante qu'ils avoient vaincue. Les Grecs enrichirent leurs vainqueurs des belles connoissances qui avoient fleuri & qui fleu-

---

son langage qu'elle reconnut qu'il n'étoit pas du pays. Quelle force ne devoit pas avoir un orateur pour déterminer tout un peuple dans une conjoncture importante! mais aussi quelle finesse & quel art pour parler devant le peuple le plus poli qui fût jamais, le plus difficile à contenter en matiere d'éloquence!

riffoient encore parmi eux ; ils leur apprirent à perfectionner par l'art, les talens qu'on a reçus de la nature. Quelques uns, profitant de leurs leçons, commencerent à goûter les agrémens du style & l'harmonie oratoire ; ils essayèrent même de les transporter dans leurs discours : mais il falloit que Cicéron parût pour montrer ce que la langue latine pouvoit devenir entre ses mains, jusqu'où elle pouvoit s'élever dans cette partie. En un mot, la jeunesse romaine, instruite & dirigée par les Grecs, cultiva l'éloquence avec la plus grande ardeur comme un nouveau moyen de parvenir : ceux qui se sentoient quelque génie, s'efforcèrent à l'envi de se distinguer, sur-tout au barreau, où un grand nombre de causes plus intéressantes les unes que les autres, ouvroient à leurs talens une illustre & vaste carrière.

Les avocats de Rome avoient, sans contredire, plus d'avantage que ceux d'Athenes : l'empire romain étant infiniment plus étendu, les grandes causes devoient être beaucoup plus multipliées ; d'ailleurs à Athenes plusieurs causes étoient renvoyées au tribunal de l'Aréopage, qui, par une sagesse très louable, interdisoit aux avocats les artifices & les mouvemens de l'éloquence ; il y a eu même des tems où les parties étoient obligées de plaider elles-mêmes ; enfin dans tous les tribunaux

une horloge d'eau , nommée *clepsydre* , resserroit les plaidoiries dans des bornes assez étroites. Mais les orateurs romains avoient un champ beaucoup moins libre dans les délibérations communes quand il falloit parler au peuple.

La constitution romaine étoit moitié aristocratique , moitié démocratique : le sénat à Rome étoit bien aussi puissant que le peuple. Les patriciens , les sénateurs étoient presque les seuls qui parvinssent aux premières charges de la république ; l'accès en étoit fermé aux autres , ou du moins leur étoit fort difficile. On fait combien un homme nouveau , malgré son mérite , son crédit & ses richesses , avoit de difficultés à vaincre , d'obstacles à surmonter , pour s'élever à ces dignités qu'une noblesse superbe croyoit n'être dues qu'à la naissance. Combien n'en coûta-t-il pas à Cicéron , né d'un pere riche , & chevalier romain , le plus grand orateur sans doute qui eût jamais paru , mais homme nouveau , combien ne lui en coûta-t-il pas pour parvenir au consulat ? L'éloquence seule n'eût pas conduit aux honneurs , il falloit y joindre une fortune considérable : que de dépenses n'entraînoit pas après elle l'édilité , par laquelle passoit nécessairement quiconque aspirait aux premières places ! Il falloit avoir autorité pour haranguer le peuple : un simple particulier ne pouvoit pas , quand il vou-

loit, parler dans la tribune pour le bien général.

Mais c'en est assez sur cet article ; il faut nous occuper des trois orateurs célèbres qui ont honoré Rome & Athenes par leur éloquence : disons d'abord un mot d'Eschine.

Eloquence  
d'Eschine  
avec un  
précis de  
sa vie.

Eschine étoit fils d'Atromete & de Glaucothée. Si l'on en croit son rival, son pere étoit esclave d'un maître d'école, sa mere ne faisoit pas un commerce fort honnête ; il paroît certain qu'il étoit d'une condition peu relevée, & il semble qu'il n'auroit pas dû fournir à Démosthene des armes contre lui-même en lui reprochant son origine. Il fut d'abord clerc de greffe ; son goût pour la déclamation le rendit comédien, & le jetta dans une de ces troupes qui parcourent les villes & les campagnes : Démosthene prétend qu'il n'y jouoit que les troisiemes rôles. Dégoûté de ce métier, il fréquenta l'école de Platon (1) ; ce philosophe dont la diction est si propre à former des orateurs, lui inspira du goût pour l'éloquence ; l'éloquence qu'il étudia & dans laquelle il réussit l'éleva bientôt aux premiers honneurs, & au rang des principaux citoyens : il fut employé plus d'une fois dans des négociations importantes.

---

(1) Platon, disciple de Socrate, aussi éloquent que grand philosophe. L'élevation de son génie & la subli-

Il avoit un talent décidé pour la parole ; une voix sonore , une mémoire fidele , une élocution facile & soutenue d'une figure avantageuse. On a toujours fait grand cas de ses ouvrages : nous lisons dans Photius que trois de ses harangues méritèrent le surnom des trois graces ; & neuf de ses lettres celui des neuf muses.

Rien de si doux en effet , rien de si gracieux que son style : simple , familier , mais noble & ingénieux , il a toutes les finesses de l'art avec les agrémens de la nature ; châtié , pur , élégant , sans s'écarter néanmoins de la simplicité naïve du langage populaire ; harmonieux sans être lâche , vif sans être impétueux , plein d'action , marchant à son but sans s'arrêter , précis & rapide dans quelques endroits , grand quelquefois & sublime , rempli de chaleur , mais d'une chaleur tranquille , il s'insinue adroitement dans l'ame en flattant l'oreille, il la gagne insensiblement, lui fait une douce violence & s'en rend le maître : enfin Eschine eût été sans contredit le premier des orateurs grecs , si Démosthene , par son éloquence victorieuse , n'eût dominé sur ses concurrens , comme il dominoit sur ses auditeurs.

---

mité de son style , lui méritèrent le surnom de *divin*. On remarque que les plus grands orateurs s'étoient formés à son école.

Eloquence  
de Démof-  
thene avec  
un précis  
de sa vie.

Démosthène eut pour père un homme assez riche, qui faisoit valoir des forges : il le perdit de bonne heure, & resta fort jeune sous la conduite de Cléobule sa mere, qui négligea absolument son éducation. Les tuteurs entre les mains desquels il tomba, étoient moins attentifs à cultiver l'esprit de leur pupille qu'à s'enrichir de son bien. Abandonné à lui-même, Démosthène languit dans une telle mollesse, qu'il reçut de ses camarades le surnom de Batalus (1) ; mais son génie ardent & né pour l'éloquence, endormi dans le repos, se réveilla enfin, & voici à quelle occasion.

Il entendit parler un jour d'une cause célèbre où il s'agissoit des intérêts de l'état, & qui faisoit beaucoup de bruit dans la ville ; il fut curieux d'y assister avec les autres : l'orateur, qui s'appelloit Callistrate, parla d'une manière distinguée ; il fut écouté avec beaucoup d'attention, & après son discours il fut reconduit chez lui en cérémonie, au milieu d'une foule de citoyens qui applaudissoient à ses talens. Le jeune homme fut touché des honneurs rendus à Callistrate, & encore plus du pouvoir que l'éloquence a sur les esprits ; il ne put résister à ses charmes : l'attrait du génie & la passion de la gloire le tirent de son inaction. Renonçant

---

(1) Batalus étoit un joueur de flûte mou & efféminé.



dès-lors à tout autre plaisir , il se livra tout entier au grand art de la parole. Disciple d'Isée dont la diction forte & véhémence étoit plus de son goût que l'éloquence douce & paisible d'Isocrate (1), il le fut aussi de Platon , dont il admiroit & dont il tâchoit d'imiter le style noble & sublime.

Il essaya ses forces contre ses tuteurs, qu'il obligea de lui restituer une partie de son bien. Enhardi par ce succès, il se hasarda de monter à la tribune pour haranguer le peuple ; mais il ne fut point goûté : il y monta une seconde fois ; & il ne fut pas mieux reçu. Entièrement découragé, il vouloit renoncer à un emploi dont il se croyoit incapable , vu ses défauts naturels qui sembloient incorrigibles. Une grande timidité, une voix foible & bégayante, une langue embarrassée, des gestes irréguliers, un haussement d'épaules désagréable,

(1) Isée & Isocrate, deux célèbres rhéteurs d'Athènes. Ils avoient chacun leur caractère particulier : l'un aimoit la force & la véhémence, l'autre la douceur & les graces. J'ai remarqué, dans le discours préliminaire mis à la tête de ma traduction des œuvres complètes d'Isocrate, que, quoique Démosthène n'eût pas été disciple de ce rhéteur, il avoit pris de sa manière beaucoup plus qu'on ne pense. Je renvoie au discours même, dans lequel on verra les raisons sur lesquelles je me fonde.

lui donnoient une déclamation (1) tout-à-fait cho-  
quante; & sans la déclamation il est impossible de  
réussir. Un de ses amis, comédien fameux, le lui  
fit aisément comprendre. Le voyant triste du dé-  
sagrément qu'il avoit essuyé, & se doutant de la  
raison qui avoit fait mal recevoir sa harangue, il  
lui donna à déclamer de beaux vers de Sopho-  
cle. Démosthène s'en acquitta le mieux qu'il put :  
Satyrus, c'étoit le nom du comédien, les déclama à  
son tour. Ils parurent tout autres à l'orateur dans la  
bouche de son ami; il comprit donc que la décla-  
mation est essentielle, que c'étoit par-là qu'il avoit  
déplu : il reprit un peu courage, & entreprit de  
vaincre les défauts qui avoient choqué.

Il n'épargna rien pour en venir à bout : trois  
maîtres lui apprirent l'art de la déclamation; il  
étoit à lui-même un maître sévère. On fait les  
peines incroyables & extraordinaires qu'il se donna  
pour dompter & réformer la nature. Des cailloux  
dans la bouche, il gravissoit contre des rochers  
escarpés, récitant plusieurs vers de suite, & pro-  
nonçant avec effort les lettres & les syllabes qui

---

(1) Dans la *déclamation* j'enferme la mémoire, la pro-  
nonciation, & tous les mouvemens du corps qui accom-  
pagnent la prononciation.

lui coûtoient le plus à prononcer : il plioit peu-à-peu ses organes à une articulation nette & facile dans les plus longues périodes. Se promenant sur les bords de la mer , & là , haranguant les flots agités , il s'enhardissoit & s'accoutumoit au bruit tumultueux des assemblées populaires. Il ne s'exerçoit point chez lui qu'il ne suspendît sur ses épaules une épée nue , qui l'avertissoit aussitôt de les baisser quand elles se haussaient. Un miroir devant lequel il déclamoit toujours , lui faisoit découvrir les plus petits défauts qui avoient pu échapper à ses maîtres : il les combattoit sans relâche dès qu'il les avoit connus. Ces exercices pénibles lui réussirent ; & il se perfectionna tellement dans la déclamation , qu'Eschine , tout habile qu'il étoit , croyoit défigurer les discours de son rival en les récitant (1). Démosthène , en un mot , s'étoit si bien convaincu que la déclamation est essentielle pour l'orateur , que quelqu'un lui ayant demandé quelle étoit la

---

(1) Eschine succomba dans son accusation ; condamné à l'exil , il se réfugia à Rhodes , où il ouvrit une école d'éloquence. Il commença ses leçons par lire à ses disciples la harangue qui l'avoit fait exiler ; ils lui donnerent de grands applaudissemens : il lut ensuite celle de Démosthène ; interrompu par des acclamations continuelles , *Que seroit-ce donc , leur dit-il , si vous l'eussiez entendu lui-même ?*

premiere , la seconde & la troisieme partie de l'éloquence , il se contenta de répondre à chaque question qu'on lui fit , que c'étoit la déclamation. En effet , avec une déclamation avantageuse , l'orateur le plus médiocre plaît & plaira toujours , sans elle , l'orateur le plus éloquent est à peine supportable.

Quoique Démosthene eût reçu de la nature les plus grands talens pour la composition , il ne négligea pas de les cultiver & de les perfectionner par l'étude. Infatigable , il se levoit dès avant le point du jour , & il auroit été fâché que l'artisan le plus laborieux l'eût devancé dans le travail. Il se fit faire un cabinet souterrain ; & s'y enfermoit des mois entiers , se faisant raser la moitié de la barbe pour se mettre hors d'état de sortir. Dans ce réduit obscur , à la lueur d'une lampe , éloigné du bruit & du tumulte , il se livroit à l'étude sans craindre les distractions. Ses ennemis disoient de ses plus belles harangues qu'elles sentoient l'huile : peu sensible à ce reproche , il étoit content de lui s'il pouvoit se flatter d'avoir fait avec peine quelque chose de bon & de parfait ; il ne se piquoit pas de faire aisément du mauvais ou du médiocre. L'histoire de Thucydide , qu'il copia huit fois de sa propre main , lui avoit rendu plus familier le style de cet auteur précis & nerveux.

Il se trouva dans la position la plus favorable pour faire valoir ses talens naturels & acquis. Philippe, prince ambitieux, politique habile, guerrier actif, ennemi du repos, foible d'abord, mais devenu puissant, avoit projeté d'envahir la Grèce : la ruse, le parjure, l'injustice, la violence, rien ne lui coûtoit pour parvenir à ses fins ; n'épargnant point l'argent pour se rendre maître des villes, il emportoit, par le moyen de son or, celles dont la force ne pouvoit lui ouvrir les portes. Il travailloit sur-tout à semer la division parmi les républiques grecques, à les combattre les unes par les autres, & il ne réussit que trop souvent. Le plus grand obstacle qu'il trouva à ses projets, fut le zèle éloquent & intrépide de Démosthène ; & si l'activité du Macédonien fournit matière à l'éloquence de l'Athénien, l'éloquence de l'orateur exerça plus d'une fois l'activité du monarque.

Démosthène, aussi zélé que courageux, consacra ses talens au bien de sa patrie & de toute la Grèce, & s'efforça de conserver, par la parole, la liberté d'une nation que Philippe vouloit asservir par ses armes. Il épuisa toutes les ressources de son art pour réveiller l'indolence de ses concitoyens, pour les éclairer eux & tous les Grecs sur leurs vrais intérêts, pour les réunir tous, en leur faisant oublier leurs haines particulières, contre

un ennemi dangereux qui cherchoit à les opprimer tous. Tantôt il engageoit les Athéniens à défendre ceux que Philippe attaquoit ; tantôt , voyageant chez les peuples amis de Philippe , il les animoit de son esprit , & les portoit à se détacher de ce prince , pour s'attacher aux Athéniens leurs amis véritables & leurs zélés défenseurs. Enfin , l'ambition de Philippe étoit réprimée & punie , si Démosthène eût été aussi bon général qu'il étoit grand orateur , ou si du moins Athenes eût eu alors un général dont l'habileté eût répondu à l'éloquence de Démosthène. Ce grand homme ne parla jamais , soit dans sa ville , soit dans les autres , sans persuader : ses auditeurs se retiroient toujours convaincus de la vérité de ses discours , & déterminés à suivre ses conseils.

✓ Qu'y a-t-il cependant chez lui d'extraordinaire ? rien de si simple & de si naturel que son éloquence : on n'y rencontre guère de ces figures (1) hardies qui prêtent la parole & le sentiment aux êtres

---

(1) Il y a beaucoup de figures dans Démosthène , & il y en a d'autant plus que son langage est plus naturel : car loin que les figures , suivant la définition vicieuse qu'on en donne , soient des façons de s'exprimer qui s'éloignent de la façon ordinaire de parler , on les emploie d'autant plus fréquemment qu'on parle d'une manière plus natu-

muets & insensibles , qui font sortir les morts de leurs tombeaux pour les interroger ou les faire parler ; on y trouve peu de ces images frappantes qui élèvent l'ame & qui la transportent , de ces pensées brillantes qui saisissent & qui éblouissent ; on y voit rarement cette pompe & cette magnificence de style , cet appareil de diction qui en impose d'abord aux yeux & à l'oreille des auditeurs. C'est une suite de raisonnemens familiers puisés dans le bon sens ; c'est de la raison qu'il emprunte toujours ce langage & ces idées qui paroissent si simples & si ordinaires , sans avoir rien cependant de commun & de trivial. Démosthene raisonne : oui , mais le raisonnement chez Démosthene est comme vivifié par le souffle puissant d'une imagination féconde : il a pris , pour ainsi dire , une ame & un corps , il parle , il agit , il se meut , il s'avance à grands pas , il se montre sous les figures les plus sublimes & les plus imposantes : poussé dans sa marche par les mouvemens les plus rapides , la foudre à la main , le feu dans les yeux , il attr-

---

relle. Le langage du peuple est plus figuré que celui des grands , parcequ'il est plus simple & plus dans la nature. Les figurés qui se rencontrent chez Démosthene , sont toujours celles que la nature inspire , & jamais celles que l'art enseigne.

que , il ébranle , il renverse ; on ne peut résister à ses efforts , on cede , mais on aime sa défaite , parcequ'on aime à céder à la raison qui commande. Parlons plus simplement : Démosthene raisonne , mais avec ce ton animé qui touche le cœur en éclairant l'esprit : ses raisonnemens simples & solides , mais toujours sensibles & frappans , échauffés toujours du feu de son génie , tournés quelquefois en figures , mais en figures qui sortent naturellement & sans effort du fond du sujet , sont comme lancés dans l'ame par une impulsion forte & presque irrésistible ; les idées qui les composent se pressent & se suivent avec rapidité , sans laisser aucun vuide & sans se confondre : ils nous subjuguent avec d'autant moins de peine , que nous éprouvons avec plaisir , de la part de la raison , une violence qui nous instruit en nous maîtrisant.

7 Ce bel endroit de la harangue sur la couronne , dans lequel Démosthene veut prouver aux Athéniens qu'ils n'ont point fait une faute en livrant la bataille de Chéronée , ce morceau sublime si justement vanté & si habilement expliqué par Longin , n'est autre chose qu'un raisonnement fort simple tourné en figure. Non , Athéniens , auroit pu dire simplement Démosthene , vous n'avez point fait une faute en livrant la bataille pour défendre les Grecs , vous avez suivi l'exemple de vos ancêtres :



ils sont coupables si vous l'êtes , leur conduite autorise la vôtre. Mais par un tour admirable & nouveau, il élève l'ame des Athéniens, & se représentant leurs ancêtres comme des dieux par lesquels il jure : *Non*, dit-il avec force , *non*, *vous n'avez point failli en vous exposant pour le salut & la liberté de tous les Grecs , j'en jure par ceux de vos ancêtres qui ont exposé leur vie à Marathon....*

Je n'admire pas seulement Démosthène pour l'énergie & la véhémence qui le caractérisent, j'admire en lui la réunion des qualités qui paroissent incompatibles ; je suis frappé de ce discours également simple & sublime, noble & familier, précis & harmonieux, impétueux & méthodique, véhément & subtil, plein & rapide, travaillé & naturel, &, ce qui me surprend plus que tout le reste, énergique & délicat ; car Démosthène, ce génie ardent & vigoureux, avoit toutes les graces & toutes les finesses de l'atticisme. Cicéron prétend qu'Athènes elle-même n'étoit pas plus attique que cet illustre orateur : l'atticisme, selon lui, est compatible avec tous les genres, même avec le sublime ; il n'en exclut aucun (1).

---

(1) Il y avoit des gens à Rome qui se donnoient pour des orateurs attiques, qui croyoient que l'atticisme consistoit à écrire d'un style simple & uni, fin & subtil, sans

L'atticisme, selon moi, n'est autre chose qu'une simplicité noble & piquante, une élégance continue, relevée par des traits qui frappent & qui réveillent. Il n'a rien d'extraordinaire pour le fond des pensées, il a dans les tours une finesse qui flatte par un certain charme dont on ne voit pas la cause : tout ce qu'on fait, tout ce qu'on peut savoir quand on a lu les bons écrivains d'Athènes, c'est qu'on a été flatté, on a été charmé de la lecture. J'ai observé en les lisant, que si l'on n'examine que le fond des choses, on croiroit que ç'a été le seul objet de leur étude ; & que si l'on ne considère que le choix & l'arrangement des mots, on diroit qu'ils n'ont songé qu'à la justesse de l'expression & à l'arrondissement des phrases : l'esprit s'occupe ou s'amuse d'idées utiles ou gracieuses, tandis que

---

véhémence, sans élévation, sans sublimité : Cicéron prétend qu'on peut joindre la majesté & la force à la finesse & à la subtilité ; il cite Démosthène pour exemple. « Je dois avertir, dit-il en propres termes, certaines gens  
 « qui aspirent à l'atticisme, qui veulent déjà passer pour  
 « attiques, de regarder Démosthène comme le plus parfait  
 « fait modèle, comme un orateur si attique qu'Athènes  
 « elle-même ne l'étoit pas davantage ». *Itaque nobis monendi sunt ii qui aut dici desiderant se atticos, qui ipsi atticè volunt dicere, ut mirentur hunc maximè, quo ne Athenas quidem ipsas magis credo fuisse atticas.*

L'oreille est flattée agréablement par une harmonie aussi belle que bien soutenue. J'ai remarqué, en un mot, chez eux, ce beau fini, simple & naturel, qui a toujours fait & qui fera toujours la perfection des ouvrages (1). Quoique Démosthène soit plein de force, il respire néanmoins par-tout cette finesse attique si vantée & si peu connue; & tandis que chez la plupart des écrivains une certaine affectation & un art trop marqué décelent presque toujours le soin & l'étude, tout ce que produisent chez Démosthène les veilles & le travail, c'est de cacher l'art, c'est de donner à sa phrase le tour & les mouvemens de la plus simple nature.

Je ne trouve dans toute l'antiquité que Cicéron qui puisse soutenir le parallele avec cet orateur fameux. Avant de les comparer ensemble, considérons à part l'orateur latin.

Cicéron eut plus d'avantages que Démosthène dans ses premières années. Sa famille étoit hon-  
Eloquence  
de Cicéron  
avec un  
précis de sa  
vie.

---

(1) Celui de nos auteurs, selon moi, qui a le mieux saisi cette finesse attique, c'est la Fontaine. Rien de si simple & de si négligé en apparence que le style de ce fabuliste inimitable; rien de si parfait & de si fini, si on vient à l'examiner de près: il joint aux graces de l'artifice une gaité naïve & ingénieuse que ne connoissoient pas les anciens.

nête, quoiqu'elle ne fût ni patricienne, ni illustrée par les premiers honneurs : elle jouissoit de biens assez considérables qui passerent entre ses mains sans contestation. (Il apporta en naissant le génie le plus heureux & le plus facile, qu'un pere, aussi tendre qu'éclairé, prit soin de cultiver lui-même avec le secours de citoyens distingués par leur éloquence & par leur savoir.) Crassus, orateur célèbre de ce tems-là, présidoit à ses études & en régloit le plan : les plus habiles maîtres qui fussent alors à Rome, lui donnerent des leçons. Il s'appliqua aux sciences & aux lettres avec une ardeur avide & infatigable ; la poésie, l'histoire, la philosophie, firent les délices & les amusemens de sa jeunesse. Son frere Quintus, croyoit que la nature seule, aidée & soutenue par un fréquent exercice, suffisoit pour former l'orateur : Cicéron pensoit bien autrement ; il croyoit que le talent de la parole étoit peu de chose, s'il n'étoit perfectionné par l'étude & enrichi d'une vaste étendue de connoissances. Convaincu que, sans une application opiniâtre, on ne pouvoit rien faire de grand, il se donnoit tout entier au travail. On en vit bientôt les fruits ; & dès qu'il parut au barreau, il s'attira un applaudissement général. (Il avoit un esprit fécond, vif & brillant, une imagination riche & pleine de feu, un style orné, abondant, étendu.

Tout

Tout le monde étoit enchanté de son éloquence & frappé de ses talens : lui seul n'étoit pas satisfait. Moins occupé des qualités qu'on admiroit en lui, que de celles dont il croyoit manquer, il interrompit les exercices du barreau, & fit un voyage à Athenes (1) & dans l'Asie mineure ; où, tout célèbre orateur qu'il étoit déjà, il se rendit le disciple des maîtres savans qui y enseignoient la rhétorique.) Molon, le Rhodien, sur-tout, lui rendit un grand service, en lui apprenant à retrancher de cette superfluité & de cette abondance qui étoient l'effet de la vivacité de l'âge, en l'accoutumant à ferrer davantage son style, à le retenir dans de justes bornes, à lui donner plus de poids & de maturité.) Notre illustre disciple forma lui-même sa diction, travailla à la rendre plus ferme & plus

---

(1) La gloire de l'éloquence & le goût du vrai beau, se soutinrent long-tems à Athenes. Lors même que cette ville fut entièrement déchue de sa puissance, & qu'elle fut passée sous la domination des Romains, ses vainqueurs rendirent hommage à son goût & à ses talens ; ils y voyageoient & y faisoient quelque séjour pour s'instruire & pour y prendre un certain ton de finesse & de délicatesse qui étoit comme propre au terroir ; les plus riches envoyoient leurs enfans pour y achever leurs études, pour y acquérir des connoissances sous d'habiles maîtres, & s'y perfectionner dans l'art de la parole.

vigoureuse , en traduisant les deux fameuses harangues de la couronne.

Il revint à Rome & reparut tout autre au barreau. Excité par sa propre ardeur & par les grands succès d'Hortensius , dont il devint le rival , & dont il ne cessa jamais d'être l'ami ; il conçut dès lors le dessein d'enlever à la Grèce , ou du moins de lui disputer la gloire de l'éloquence. Il en embrassa courageusement toutes les parties , sans en négliger aucune. Le style simple , le style orné , le style sublime , lui devinrent également familiers & naturels , & l'on trouve des modèles achevés de ces trois genres dans ses harangues.

✓ Le caractère propre de Cicéron est de savoir prendre tous les caractères , & d'exceller en tous. Dans ses discours , c'est tantôt Isocrate ; il en a toute la douceur , la correction , l'exactitude & l'harmonie : tantôt c'est Eschine ; il en a l'adresse & la finesse , l'habileté à faire valoir les plus petites choses , le tour subtil & ingénieux , l'art de jeter en passant du ridicule sur son adversaire : tantôt c'est le divin Platon ; on admire en lui cette fécondité de pensées grandes & magnifiques , d'images nobles & touchantes , qui nous transportent , qui nous élèvent au-dessus de nous-mêmes , cette abondance majestueuse qui charme & agrandit notre ame en l'inondant d'un plaisir aussi doux que

sublime : tantôt c'est Démosthène , c'est sa force & sa vigueur , son raisonnement ferré & pressant , son style brusque & rapide , sa véhémence entraînante , ses foudres & ses éclairs ( Il est une partie dans laquelle il prime sans avoir de rivaux ; personne n'a entendu aussi bien que lui à remuer le cœur par les doux sentimens de la compassion. Attendri & touché , il laisse aller son style , qui prend naturellement & de lui-même , cet air de désordre & de négligence , ce ton & ce langage de la douleur , si propres à toucher & à attendrir ceux à qui l'on parle. La plupart de ses peroraisons , & surtout celle de la Milonienne , sont des chefs-d'œuvre dans ce genre. )

Il se trouva dans les circonstances les plus favorables : l'étendue de l'empire romain , qui étoit à son plus haut point de grandeur & d'élévation , fournissoit une ample matière à son génie vaste , qu'on peut dire , d'après Tite-Live , avoir été égal à cet empire. Une multitude incroyable de causes différentes devoit contenter son esprit fécond & varié : la république dans un état de fermentation & de crise , exerça plus d'une fois son zèle républicain. Sans parler de Clodius dont la rage effrénée , secondée par les transports aveugles d'une populace amentée , fournit à son talent pour la parole plus d'occasions qu'il n'auroit voulu ; l'au-

dace réfléchie de Catilina , les emportemens furieux d'Antoine , ces deux fiers ennemis de la patrie qu'ils vouloient opprimer , donnerent du nerf & du ressort à son éloquence , la rendirent plus vive & plus impétueuse. Par la vigueur de sa politique & la véhémence de ses discours , il força l'un de sortir de la ville , il écarta cet ambitieux , qui , devenu forcené par les obstacles , vouloit embraser Rome pour la tyranniser ; il le réduisit à périr sur un champ de bataille les armes à la main , avec un courage & dans un désespoir inutiles : il enflamma contre l'autre le sénat & le peuple , le fit déclarer ennemi de l'état , s'éleva contre lui sans relâche avec une éloquence plus qu'humaine ; & il eût réussi à soutenir la république sur le penchant de sa ruine en la délivrant de son plus terrible adversaire , si le perfide Octave , qu'il avoit trop loué , ne se fût ligué contre cette patrie dont il avoit affecté d'abord de défendre vivement les intérêts , avec celui-là même qui les attaquoit ouvertement , & n'eût fini par livrer à la haine cruelle d'un ennemi irrité , son panégyriste , son protecteur , son ami , celui qu'il appelloit son pere. Mais détournons les yeux de la mort déplorable de cet illustre Romain , pour ne nous occuper que de sa gloire.

*formal* Les affaires publiques & particulieres , dont le nombre étoit presque infini dans Rome , ne pou-



voient suffire à l'activité de ce génie prodigieux : il s'est appliqué à toutes les parties de la littérature sans avoir été médiocre dans aucune. Poésie (1), histoire, lettres familières, traités philosophiques, ouvrages didactiques, rien ne fut étranger pour lui ; il trouvoit du tems pour tout : son délassement étoit d'entretenir des savans de toutes les espèces, de composer des livres sur tous les sujets. Je ne dis pas qu'il savoit encore goûter des douceurs, dans le sein de sa famille qu'il chérissoit & dont il étoit chéri ; au milieu de ses amis, au bonheur & aux infortunes desquels il prit toujours un tendre intérêt ; dans la société, dont il faisoit les délices par son humeur enjouée & agréable. En un mot, on voit dans Cicéron plusieurs grands hommes : quand il n'eût pas été le prince des orateurs latins,

---

(1) Il y a une espèce de préjugé sur Cicéron par rapport à la poésie. Parcequ'il s'est trouvé deux ou trois mauvais vers parmi un grand nombre d'autres qu'il avoit composés, & que des esprits envieux & critiques ont pris à tâche de citer ces mauvais vers sans parler des autres, on s'est imaginé que Cicéron n'avoit aucun talent pour la poésie ; ce qui me semble faux. Car parmi les fragmens de sa poésie qui sont parvenus jusqu'à nous, on y voit de très beaux vers, & qui ne le cedent en rien à ceux des meilleurs poètes de son tems. Il faut remarquer qu'Horace & Virgile n'avoient pas encore paru.

il eût été ou un des meilleurs poètes de son tems , ou le plus célèbre rhéteur ; ou le plus profond philosophe , ou le plus fameux historien , ou le politique le plus habile , ou le littérateur le plus aimable.

Je dis littérateur aimable ; Cicéron joignoit à beaucoup de force & de vigueur , ce qu'on appelle l'urbanité romaine. L'urbanité romaine étoit un certain goût propre à la ville , une certaine politesse dans les manieres & dans le style qui excluait toute rudesse : je ne la considère ici que dans le style. L'urbanité romaine , dit monsieur Rollin , répond à l'atticisme des Grecs , c'est-à-dire à ce qu'il y avoit parmi eux de plus fin , de plus délicat , de plus spirituel , en un mot de plus achevé pour les pensées , pour les expressions , pour les tours : il y a néanmoins quelque différence entre l'un & l'autre. L'urbanité romaine supposoit un esprit agréable formé par le commerce d'un monde poli ; elle exigeoit une diction flatteuse sans fadeur , élégante & ingénieuse sans affectation , fleurie & gracieuse sans affecterie , fine & délicate sans mystère , facile sans être négligée , châtiée sans être recherchée , piquante sans être trop acérée. Cicéron excelloit dans cette diction ; il nous en a donné de parfaits modèles dans plusieurs de ses discours , & sur-tout dans les ouvrages de philosophie & de

rhétorique qu'il a traités par dialogues : ses contemporains cependant lui ont reproché de n'avoir pas le goût attique , & je crois qu'ils avoient quelque raison. L'urbanité romaine sans doute a beaucoup de rapports avec l'atticisme ; mais il est un beau simple , naturel , sans apprêt , négligé en apparence , qui flatte sans se laisser appercevoir , qu'il est plus facile de sentir que de définir , c'est lui qui constitue l'atticisme : je le trouve assez dans Phèdre , dans Térence , & dans Horace , mais non pas en général dans Cicéron , à qui certainement on ne peut refuser l'urbanité romaine.

Quoi qu'il en soit de cette question , l'orateur romain étoit sans contredit plus universel , plus grand homme que l'orateur grec ; & celui-ci ne peut lui disputer la palme que comme orateur & politique.

Quoique Eschine ait plus de naturel & de simplicité que Cicéron , plus d'esprit & de finesse que Démosthène , je ne crois pas néanmoins qu'il puisse entrer en parallèle avec ces deux orateurs , qui , sans manquer des parties où il excelloit , possédoient au plus haut degré d'autres parties plus importantes où il leur est inférieur. Ajoutez que le peu de discours qu'il a laissés , ne peuvent suffire pour nous prouver la force & la fécondité de son génie , comme le prouvent le grand nombre de

harangues diverses qui nous sont restées des deux autres. Je ne comparerai donc que Cicéron & Démosthène. On ne fera peut-être pas fâché que j'étende le parallèle sur toute leur personne, que je montre ce qu'ils ont pu avoir en tout de commun & de différent.

Parallele  
de Cicéron  
& de Dé-  
mosthène.

Démosthène avoit reçu de la nature un génie vigoureux, un esprit délicat, juste & vif, précis & fécond, il étoit né pour l'éloquence : mais il éprouva, comme nous l'avons dit, les plus grandes difficultés pour la déclamation ; il fallut vaincre des organes rebelles qui sembloient devoir résister à tous les efforts. Son éducation fut malheureusement négligée : ses premières années, années si précieuses, furent entièrement perdues ; ses talens restèrent quelque tems cachés, il fallut qu'il les décelât lui-même & qu'il les produisît. L'éloquence dans sa ville étoit heureusement fort honorée ; en écoutant les autres orateurs, il ne tarda point à sentir & à se dire à lui-même qu'il étoit aussi orateur : il se réveilla comme d'un profond sommeil, & se livra au travail avec une ardeur infatigable qu'il conserva toute sa vie. Au génie le plus facile, à l'imagination la plus brillante & la plus fleurie, la plus ardente & la plus féconde, Cicéron joignit l'avantage d'être élevé sous les yeux d'un père faisant qui lui servit de premier maître, & qui le mit

ensuite sous la direction des maîtres les plus habiles & des orateurs les plus distingués. Sa facilité incroyable , loin de le porter à la paresse , le rendit plus laborieux ; plus il vit qu'il pouvoit apprendre , plus il fut avide de s'instruire. Nous avons vu tout ce qu'il a fait pour se perfectionner dans le grand art de la parole. Les Romains , quand il parut , commençoient à goûter la belle éloquence ; mais il s'en falloit beaucoup qu'ils eussent le goût aussi fin & aussi formé que les Athéniens. En plaisant à ceux-ci , on étoit sûr d'avoir fait du vrai beau , qui seul avoit droit de leur plaire ; il falloit accoutumer ceux-là à des beautés qui étoient nouvelles pour eux. La complexion de l'un & l'autre orateur étoit naturellement foible ; ils furent l'un & l'autre la fortifier par la sobriété la plus exacte , au point qu'ils pouvoient parler fort long-tems & avec la plus grande contention. Tous deux aussi habiles à réveiller dans le cœur des peuples l'ardeur des combats , que peu propres à commander les armées , ils ne se piquoient ni de la science ni de la bravoure militaire ; tous deux , au reste , excellens politiques , fermes dans leurs principes , mais sachant se plier aux circonstances , aimant la patrie , zélés pour la liberté , ils les défendirent constamment contre ceux qui les attaquoient , & périrent enfin d'une mort violente , victimes de leur amour & de

leur zele (1) : ils prouverent en mourant qu'il est un courage politique qui donne le même nerf & la même force à l'ame pour gouverner l'intérieur des états , que lui donne la valeur guerriere pour les défendre au dehors. L'Athénien paroît avoir eu moins de besoin d'appui que le Romain , dont la fermeté un peu dépendante cherchoit un soutien étranger , & s'étaya en effet d'abord de Pompée & d'Octave ensuite. Cette différence de leur caractère parut sensiblement quand ils furent exilés. Cicéron abandonné par Pompée , abattu & découragé , se retira en Macédoine où il resta oisif : Démosthène ne laissa pas ralentir son zele actif ; il mit à profit sa disgrâce , & parcouroit toutes les villes grecques pour les animer contre les Macédoniens. Mais ils témoignèrent tous deux la même impatience pour revenir & rentrer dans les affaires dont ils étoient éloignés ; ils ne supporterent pas avec une tran-

---

(1) Retiré dans l'isle de Calaurie & réfugié dans un temple de Neptune , Démosthène y fut investi par les gardes d'Antipater qui le pressoient de se fier à la clémence de leur maître : *Non* , dit-il , *je ne devrai jamais rien au tyran de ma patrie* ; & s'étant mis à l'écart comme pour écrire quelques mots , il avala le poison dont il tenoit toujours son stylet abreuvé pour en faire usage en cas de besoin. Lorsqu'il le sentit opérer & qu'il fut sûr de son effet , appelant Archias capitaine des gardes ; *Emmene ce*

quillité philosophique la rigueur d'un exil dont la cause étoit bien différente. (L'un fut obligé de sortir de Rome par la violence de l'audacieux Clodius, qui souleva contre lui la populace : l'autre fut banni de sa ville, violemment soupçonné de s'être laissé corrompre par un des lieutenans d'Alexandre réfugié à Athènes.) Le désintéressement du premier étoit à toute épreuve : il signala son mépris pour les richesses dans les provinces où il fut envoyé comme questeur ou comme proconsul, en un tems où l'avarice & la cupidité des magistrats ne connoissoient point de bornes. Quoique le second n'ait pas eu les mêmes occasions d'augmenter sa fortune, on fait qu'il aimoit l'argent, & il s'en faut bien qu'il fût à l'abri de tout soupçon pour l'intégrité. Celui-ci n'avoit pas un caractère aussi droit, aussi honnête, aussi aimable que celui-là ; & les plus grands ennemis de la gloire de Cicéron ne purent jamais lui reprocher qu'un peu de foi-

---

*corps à ton maître, lui dit-il, car pour Démosthène tu ne l'emmèneras pas. Quant à Cicéron, pros crit par les triumvirs, poursuivi & atteint par leurs satellites, il défendit aux esclaves qui l'accompagnoient de faire aucune résistance : alors jettant sur ses ennemis un regard tranquille & ferme qui déconcerta leur audace, & présentant sa tête hors de la litière où il étoit porté : Prenez ce que vous demandez, leur dit-il, & achevez votre ouvrage.*

blessé dans certaines conjonctures & trop de jactance dans plusieurs de ses discours. Démosthène étoit peut-être aussi amoureux de la gloire , aussi avide de louanges , mais il savoit ne le point paroître , & ne parler de lui-même que lorsqu'il y étoit nécessité. Quoi qu'il en soit , ils furent tous deux rappelés dans leur patrie , où ils furent reçus avec des démonstrations de joie & d'amour qui leur firent bénir un exil devenu pour eux la cause de si grands honneurs , & se féliciter du jour de leur rappel comme du jour de leur vie le plus glorieux. Ils furent obligés l'un & l'autre de quitter une seconde fois la ville qui à leur retour avoit manifesté sa satisfaction par des témoignages si éclatans ; mais ce fut pour n'y plus rentrer. Ils en sortirent avec la liberté , qui n'y rentra point non plus , & avec laquelle du moins il tomberent honorablement n'ayant pu la soutenir malgré tous leurs efforts.

( Il est tems de comparer leur éloquence : on ne peut disconvenir qu'ils ne l'aient portée aussi loin qu'il étoit possible ; quand on veut parler d'orateurs parfaits , les noms de Cicéron & de Démosthène se présentent naturellement. Il faut qu'ils aient excellé dans toutes les parties de l'éloquence , pour avoir réuni , comme ils ont fait , les suffrages des siècles , pour que leur nom soit passé d'âge en âge ,



honoré toujours de la même vénération , regardé toujours comme celui de l'éloquence même. Ils avoient tous deux une excellente dialectique & une connoissance profonde du cœur humain , sans lesquelles il nous est impossible de déterminer sur-le-champ & quand il nous plaît ceux qui nous écoutent ; détermination qui , comme je l'ai dit , constitue la nature de l'éloquence proprement dite. Une ame sensible , un esprit fin & juste , rempli de toutes les connoissances nécessaires , un fonds inépuisable de bon sens , une imagination forte & féconde , leur faisoient trouver dans tous leurs discours ce qui étoit le plus capable de convaincre l'esprit & de toucher le cœur, leur faisoient disposer ce qu'ils avoient conçu , dans l'ordre le plus favorable à leur dessein , enfin leur indiquoient toutes les bienséances & toutes les précautions convenables. Leur style est dans cette maniere étendue & harmonieuse qui amuse l'auditeur en l'instruisant , qui l'occupe sans le fatiguer , qui charme & séduit son oreille pour maîtriser sa volonté ; arrondi en périodes , brusque & coupé , simple & subtil , relevé & sublime , rapide & impétueux , gracieux & orné , toujours propre au sujet qu'ils traitent , au but qu'ils se proposent. Ils excellent l'un & l'autre dans le talent de narrer (1) ; ce talent

---

(1) J'ai remarqué que tous les grands orateurs n'ont

si essentiel , qui est d'un si grand usage dans le discours , par lequel on prépare ses auditeurs aux preuves qu'on veut leur fournir , aux sentimens qu'on veut leur inspirer.

Malgré tous ces traits de ressemblance , nos deux orateurs en ont beaucoup qui les distinguent ; & je ne craindrai pas de le dire , quoiqu'il y ait peut-être de la témérité à prononcer sur une question que n'ont osé décider tant d'habiles écrivains , je crois que l'avantage est du côté de Démosthène : Cicéron , sans doute , manioit plus délicatement la plaisanterie que Démosthène , il savoit mieux que lui émouvoir la compassion ; sa diction est plus fleurie & plus agréable , plus moëlleuse & plus abondante , plus magnifique & plus harmonieuse : mais il est moins bon raisonneur , moins simple & moins naturel , moins fort & moins nerveux , moins rapide & moins entraînant ; & ces

---

jamais été médiocres dans cette partie. Une narration bien faite , de quelque nature que soient les faits qu'elle expose , dans quelque endroit du discours qu'elle soit placée , attache l'auditeur , l'engage à écouter les preuves avec la plus grande attention , l'appaise ou l'anime pour ou contre ceux qui en sont les objets. On dit ordinairement qu'il est peu d'avocats qui racontent bien , parceque sans doute il est peu d'avocats qui soient vraiment orateurs. On sait quel avantage le talent de raconter donne dans les con-

qualités me paroissent bien plus importantes dans la véritable éloquence , que la plaisanterie & l'art d'exciter la compassion , que les fleurs, les agrémens , l'abondance , l'harmonie & la magnificence du style. Le raisonnement chez Cicéron est quelquefois embarrassé & embrouillé , il ne se présente pas assez tôt à l'esprit : chez Démosthène , il est toujours net & lumineux , il est clair , il frappe tout d'un coup. Cicéron plaît , mais il paroît trop occupé de plaire , on apperçoit l'art , on voit le rhéteur qui discourt avec complaisance ; l'harmonie de ses phrases est une musique qui enchante , mais en général elle est trop étudiée ; il s'affectionne pour certaines désinences qui reviennent trop souvent. Démosthène plaît sans chercher à plaire , il ne paroît occupé que de son sujet ; quoiqu'il flatte agréablement l'oreille par la justesse & la rondeur de ses périodes , on goûte ce plaisir sans y penser. Je pourrois étendre davantage ce

---

versations : on ne peut être grand orateur sans y exceller. Démosthène , Eschine & Cicéron y ont excellé tous trois à-peu-près également : si l'avantage est de quelque côté , c'est , selon moi , du côté d'Eschine , qui , dans les faits qu'il raconte , choisit toujours avec un art d'autant plus admirable , qu'il se cache sous un air plus naturel , les circonstances les plus propres à produire l'effet qu'il desire.

parallele , mais je ne pourrois rien dire de mieux que ce qu'a dit le célèbre Archevêque de Cambrai ; je vais le faire parler lui-même.

M. de Fénelon , dit M. Rollin , se déclare hardiment pour Démosthene ; cependant , ajoute-t-il , ce n'est pas un écrivain qu'on puisse soupçonner d'être ennemi des graces, des fleurs & de l'élégance du discours. Voici comme il s'en explique dans sa lettre sur l'éloquence.

« Je ne crains pas de dire que Démosthene me  
 « paroît supérieur à Cicéron. Je proteste que per-  
 « sonne n'admire Cicéron plus que je fais : (il em-  
 « bellit tout ce qu'il touche ; il fait honneur à la  
 « parole ; il fait des mots ce qu'un autre n'en  
 « fauroit faire : il a je ne fais combien de fortes  
 « d'esprits ; il est même court & véhément toutes  
 « les fois qu'il veut l'être , contre Catilina , contre  
 « Verrès , contre Antoine ; mais on remarque  
 « quelque parure dans son discours : l'art y est  
 « merveilleux , mais on l'entrevoir : l'orateur ,  
 « en pensant au salut de la république , ne s'ou-  
 « blie pas & ne se laisse pas oublier. Démosthene  
 « paroît sortir de soi & ne voit que la patrie : il  
 « ne cherche point le beau , il le fait sans y pen-  
 « ser ; il est au-dessus de l'admiration ; il se sert de  
 « la parole comme un homme modeste de son ha-  
 « bit pour se couvrir ; il tonne , il foudroie , c'est  
 « un

« un torrent qui entraîne tout : on ne peut le cri-  
 « riquer , parcequ'on est saisi ; on pense aux cho-  
 « ses qu'il dit , & non à ses paroles ; on le perd de  
 « vue , on n'est occupé que de Philippe qui en-  
 « vahit tout. Je suis charmé de ces deux orateurs ,  
 « mais j'avoue que je suis moins touché de l'art  
 « infini & de la magnifique éloquence de Cicéron  
 « que de la rapide simplicité de Démosthene ».

Il est une chose qui révolte également dans Démosthene & dans Cicéron , aussi-bien que dans Eschine : ce sont les invectives violentes & grossières qu'ils se permettent dans plusieurs de leurs discours. On est surpris de voir Eschine & Démosthene s'accabler mutuellement d'injures , produire l'un contre l'autre des anecdotes indécentes , se renvoyer à l'envi les noms odieux de fourbe , de traître , de scélérat. On est étonné d'entendre Cicéron apostropher de la manière la plus dure les premiers hommes de la république , leur prodiguer les épithètes les plus injurieuses , les plus sanglantes ironies , les outrager de paroles sans aucun ménagement , les présenter par-tout comme des personnages vils & méprisables. On seroit tenté , en lisant plusieurs discours de ces trois orateurs , de soupçonner de mauvais goût , & ces orateurs eux-mêmes qui déshonoroient leur éloquence par de tels excès , & les auditeurs qui se plaisoient à les

écouter. Les uns & les autres étoient blâmables sans doute ; la raison , notre religion & nos mœurs ; les condamnent. Mais enfin la liberté républicaine poussée souvent jusqu'à la licence ; cet amour de la patrie que ressentait un républicain zélé , & qui le remplissoit d'indignation contre un adversaire qu'il voyait trahir l'état , ou nuire à ses intérêts ; cette inclination à médire , dont les hommes les plus sensés ne peuvent se défendre , le plaisir d'entendre des médisances , naturel sur-tout à un peuple assemblé , quelque poli qu'il soit d'ailleurs , inclination & plaisir qui n'étoient retenus ni par le frein d'une religion aussi auguste , aussi sage que la nôtre , ni par la nature d'un gouvernement plus absolu & moins tumultueux ; le sentiment de la haine & de la vengeance , qui étoit permis dans le paganisme & qu'on pouvoit manifester sans honte : tout cela autorisoit en quelque sorte chez les Romains & chez les Grecs ces excès vraiment condamnables. C'est d'après ces réflexions , & non d'après nos mœurs , qu'il faut lire dans plusieurs discours des orateurs anciens ces invectives qui offensent des oreilles françoises (1).

---

(1) Les avocats chez nous ont bien de la peine à se contenir , quoique chrétiens & françois , quoiqu'ils parlent devant des magistrats respectables , dont la gravité leur

\* Après avoir hafardé mon jugement fur le mérite des premiers orateurs de l'antiquité, je vais donner en peu de mots mes idées fur quelques orateurs & écrivains modernes comparés à ces anciens.

Orateurs & écrivains françois comparés à Cicéron, à Efchine & Démosthene.

Maſſillon eſt regardé ordinairement comme le Cicéron françois, & c'eſt avec juſtice. Il avoit, comme l'orateur de Rome, ce génie heureux & facile qui ſe plie aiſément à tous les genres d'éloquence ; comme lui brillant & ſolide, pompeux & magnifique, ſimple & précis quand il le vouloit : je ne crois pourtant pas qu'il eût jamais été auſſi nerveux & auſſi rapide, auſſi fort & auſſi véhément, quand même il eût eu à parler dans les mêmes conjonctures.

Je ne trouve point chez nous d'orateur qui reſſemble à Efchine : l'auteur ſeul des lettres pro-

en impoſe ; s'ils parloient devant une multitude qui aimât les inveſtives, peut-être inveſtiveroient-ils avec autant de liberté que les orateurs grecs & romains : ils auroient tort ſans doute, & plus tort qu'eux encore.

\* *Nota.* Je voulois mettre ici les jugemens de Cicéron ſur Démoſthene, de Longin, de Denys d'Halicarnaſſe, de Quintilien ſur le même Démoſthene, ſur Efchine & ſur Cicéron ; mais j'ai cru plus à propos de les renvoyer à la fin de ce diſcours préliminaire.

vinciales me paroît avoir toute sa finesse & tout son agrément. Il excelle, comme l'orateur grec, dans la narration; il raconte avec cette simplicité naïve & piquante qui, par des traits naturels, mais pleins d'art, rend odieux ou ridicules ceux qu'il fait agir & parler. Il a dans ses dernières lettres toute la vigueur & toute la véhémence du redoutable adversaire d'Eschine.

C'est à tort, suivant moi, qu'on a comparé souvent Bossuet à Démosthène : ils ont bien tous deux la même élévation de génie, mais leur éloquence est aussi différente que les genres dans lesquels ils se sont exercés. Bossuet a bien plus de rapport avec le plus éloquent des philosophes, avec Platon, soit pour la sublimité des idées, soit pour la pompe & la magnificence de l'expression. Ce seroit avec beaucoup plus de fondement que l'on compareroit à Démosthène Bourdaloue, quoiqu'en général celui-ci n'ait pas autant de finesse que l'orateur grec, autant de vivacité ni de rapidité dans le style. La diction de Bourdaloue est forte & abondante, son langage pur & naturel. Avec ce ton de prophète qui lui est propre, avec cette autorité imposante qu'il reçoit du dieu au nom duquel il parle, il touche, frappe, remue les consciences; il entraîne ses auditeurs par un enchaînement admirable de raisonnemens solides & pressans.



Il est un homme parmi nous qui me paroît ressembler à l'orateur d'Athenes, autant que deux esprits peuvent se ressembler : c'est un écrivain dont on admire l'éloquence en blâmant ses écarts & ses paradoxes ; le citoyen de Geneve. Je trouve dans l'un & dans l'autre la même élévation, la même noblesse, le même nerf, la même énergie, avec de l'harmonie & des graces. Le style de Rousseau n'est pas tout-à-fait aussi simple ni aussi rapide que celui de Démosthene ; mais il ne devoit pas l'être ; le style d'une dissertation, même oratoire, doit différer de celui d'un discours, & sur-tout d'un discours fait pour entraîner la multitude. Peut-être Rousseau auroit-il parlé, auroit-il écrit comme le véhément antagoniste du roi de Macédoine, s'il eût eu les mêmes occasions.

Parlons maintenant des moyens d'acquérir la véritable éloquence. Je suis bien éloigné de regarder comme inutile la lecture des rhéteurs, & sur-tout de ceux qui ont joint les agrémens du langage à la solidité des préceptes ; mais je suis persuadé que les préceptes seuls n'ont jamais rendu & ne rendront jamais personne éloquent, qu'on ne doit pas s'en passer, mais qu'on le pourroit absolument, qu'enfin une lecture réfléchie des orateurs célèbres, anciens & modernes, pourroit suffire. Voici la marche qui me paroît la plus sûre pour parvenir

Moyens  
d'acquérir  
la véritable  
éloquence.

à l'éloquence. Qu'on lise d'abord attentivement les harangues des grands orateurs, grecs, latins & françois ; qu'on observe la clarté avec laquelle ils exposent leur sujet, le divisent & subdivisent, sans trop multiplier néanmoins, sans tracer avec une exactitude symétrique les divisions & les subdivisions, qui rendroient le discours peu naturel, désagréable, & même obscur, contre l'intention de celui qui les emploie ; qu'on remarque le jugement subtil & solide qui leur fait trouver dans un sujet quelconque les raisons les plus fortes, les plus capables de faire impression, qui les guide dans la manière la plus favorable de les disposer & de les présenter, qui leur fait dire tout ce qu'il faut, & jamais plus qu'il ne faut, qui leur fait proportionner leur style aux matières qu'ils traitent, aux personnes devant lesquelles ou pour lesquelles ils parlent, qui leur fait observer toutes les bienséances & employer toutes les précautions convenables ; qu'on fasse attention, en lisant leurs écrits, à cette chaleur, à cette vivacité d'une imagination sage & réglée qui échauffe, qui anime le raisonnement, qui fait unir & fondre les différentes parties, en faire un tout agréable, qui fait cacher, pour ainsi dire, les nerfs du discours, les recouvrir d'une enveloppe active, les embellir d'un coloris mâle & gracieux, donner à ce corps entier un air de vie, de santé, de noblesse.

& de majesté , qui intéresse , qui attache l'auditeur ; qu'on étudie chez eux la maniere ingénieuse dont ils se concilient la bienveillance , comment ils savent donner une idée avantageuse d'eux-mêmes , de leurs causes , de leurs clients , comment ils captivent l'attention & préviennent les dégoûts par l'harmonie des phrases , par le choix des expressions & des pensées , par la beauté & la variété des figures ; que l'on considère l'art admirable avec lequel ils racontent les faits , soit à la tête , soit dans le cours de la harangue , l'adresse avec laquelle ils s'insinuent dans l'esprit des personnes auxquelles ils parlent , les flattent , les amusent pour en obtenir ce qu'ils souhaitent , adoucissent ce qui seroit trop dur , augmentent ou diminuent ce qu'ils veulent leur faire admirer ou mépriser , louer ou blâmer , aimer ou haïr , désirer ou craindre ; qu'on soit frappé de cette autorité imposante , de cette force impérieuse dont ils usent quelquefois pour vaincre la résistance de ceux qui les écoutent , pour subjuguier leurs volontés , ravir leur consentement , emporter leurs suffrages ; qu'on examine enfin tous les ressorts , toutes les machines qu'ils font jouer pour remuer les cœurs & les déterminer à leur gré : qu'avant de lire aucune rhétorique , on en ait composé une dans sa tête , par toutes les observations qu'on aura faites en étudiant les orateurs les plus

célèbres ; qu'on lise alors les plus habiles rhéteurs ; Aristote , Cicéron , Longin , Quintilien , le P. Rapin , Fénélon , Rollin , le P. Lamy , Gibert , & les autres , qu'on joigne leurs observations aux siennes , qu'on apprenne à remarquer ce qui avoit échappé ; on les lira avec d'autant plus de fruit & de plaisir qu'on sentira mieux la justesse de leurs remarques , que ce ne seront point des idées vagues & abstraites qui causeroient de l'ennui , qui feroient plus capables de dégouter de l'éloquence que d'en inspirer le goût , mais des idées claires & sensibles qu'on appliquera soi-même à des objets connus : qu'on reprenne ensuite la lecture des orateurs ; que , la tête remplie de toutes les réflexions utiles qu'on aura faites , on les lise avec une nouvelle attention , & certainement on deviendra orateur soi-même , si on a quelque disposition pour le devenir (1). J'ai donc cru pouvoir être utile au public en mettant sous ses yeux les plus

---

(1) On peut dire en général que dans toutes les sciences & arts , quels qu'ils soient , il faut observer soi-même , réfléchir , connoître enfin les objets , avant que de lire & d'étudier les principes généraux que d'autres ont établis d'après leurs observations , leurs réflexions & leurs connoissances. Il suit de là , par exemple , qu'il faut connoître les langues par le commerce des personnes qui les parlent bien , & par la lecture des auteurs qui les ont bien écrites ,

beaux modeles d'une éloquence noble , solide , simple & naturelle , dans un tems sur-tout où l'on paroît un peu s'en écarter.

Ce n'est pas à moi à donner des regles , je dois en recevoir : nous avons sans doute des écrivains excellens que j'admire avec tout le monde ; mais qu'il me soit permis de le dire , il regne parmi nous un goût d'éloquence ou *brillantée* & affectée , ou *échassée* & boursoufflée , aussi éloignée , selon moi , de l'éloquence simple & naturelle des anciens , & des modernes qui les ont suivis , que la vérité l'est du mensonge ; on a introduit sur-tout dans l'éloquence & dans la poésie , une langue tout-à-fait étrangere qu'elles ne connoissent pas , & qu'elles n'avoueront jamais. Rien de si commun de nos jours que d'employer dans des poèmes & dans des discours , les termes de *calcul* , de *rapport* , d'*être* , d'*existence* , &c. Cette espece de jargon métaphysique & barbare ( qu'on me permette ces termes ) étoit inconnu à nos bons poètes & à nos bons orateurs , qui travailloient à rendre sensibles les idées les plus abstraites , & non à faire parler

---

avant que d'étudier les grammaires qui en donnent les principes : il suit encore , comme nous le remarquons ici , qu'il faut apprendre l'éloquence dans les orateurs qui l'ont cultivée avec le plus de succès , avant de lire les historiens qui en développent les regles.

un langage abstrait au sentiment même. On peut semer les fleurs de l'éloquence & de la poésie dans les déserts arides de la métaphysique, plusieurs de nos écrivains l'ont fait & avec avantage ; mais doit-on transporter les ronces & les épines de la métaphysique dans les jardins fleuris de la poésie & de l'éloquence ? n'est-ce pas les défigurer l'une & l'autre & les dénaturer ?

C'est principalement par la lecture des anciens, & des modernes qui ont écrit dans le goût des anciens, qu'on pourra se garantir des défauts qui s'introduisent dans l'éloquence, & qui sont quelquefois autorisés par de grands noms. Mais il y a des excès à éviter & des règles à suivre dans l'imitation des anciens auteurs.

Il fut un tems où l'on se permettoit de remplir le discours de citations fréquentes des écrivains grecs & latins qu'on avoit étudiés : on faisoit parade d'une érudition fastueuse qui chargeoit & embarrassoit le style plutôt qu'il ne l'ornoit & l'embellissoit ; on prouvoit par une foule de longs passages, des vérités simples qui n'avoient besoin que d'être présentées, des vérités connues de tout le monde, & que personne ne conteste. Nous avons pros crit, & avec raison, ce mauvais goût qui, pour faire honneur aux anciens, s'éloignoit de leur esprit. On citoit des orateurs qui ne citent jamais

ou fort rarement , qui n'arrêtent & ne ralentissent jamais la marche de leurs discours par l'attirail inutile d'une érudition déplacée. C'est l'esprit d'un orateur qu'il faut prendre quand on l'imite , & non ses expressions & ses pensées. Il faut bien distinguer l'imitateur du plagiaire. Le plagiaire est toujours un génie froid & stérile qui cherche dans un fonds étranger ce qu'il ne trouve pas dans son propre fonds ; qui , n'ayant point assez de force & de chaleur pour se soutenir dans sa marche , s'étaie de tout ce qu'il rencontre , se traîne sur les pas des écrivains qu'il prend pour modèles , copie servilement leurs pensées , leurs expressions , jusqu'à leurs défauts : l'imitateur est quelquefois un esprit fécond & riche , qui , déjà échauffé & animé par lui-même , s'échauffe & s'anime encore davantage à la lecture d'un auteur célèbre , dont les pensées sublimes , dont les expressions toutes de feu , le ravissent & l'enflamment. Pénétré de son génie , nourri de son style , familiarisé avec sa manière , enrichi de ses idées qu'il a fondues avec les siennes propres , il compose comme lui , sans cependant songer à lui lorsqu'il compose : car après avoir étudié les grands maîtres , & avoir monté son imagination sur la leur avant de travailler , quand on travaille il faut les oublier pour ne plus s'occuper que de son sujet.

En lisant , en étudiant les anciens orateurs , c'est leur esprit , je le répète , qu'il faut tâcher de prendre plutôt que certaines beautés qui frappent ; c'est ce ton de simplicité & de noblesse qui leur est propre , cette éloquence route de choses , intéressante néanmoins par la variété des figures , la chaleur des mouvemens & l'harmonie du style , cette éloquence toujours proportionnée à la nature des matières & à la qualité des personnes : c'est là surtout ce qui mérite notre attention dans la lecture des plus grands orateurs de l'antiquité. Tout n'est pas à imiter chez eux ; nous ne devons point perdre de vue ce que comportent l'espece de sujets que nous avons à traiter , & le genre de gouvernement sous lequel nous vivons. Quoiqu'on ne doive pas obéir aveuglément à son siècle , qu'on doive même quelquefois lui commander & l'entraîner plutôt que le suivre ; cependant , il est des idées généralement reçues , auxquelles doit se prêter l'orateur sans entreprendre de les contredire , qu'il doit adopter sans s'efforcer de les combattre , dont il doit même tirer parti pour parvenir à son but. Enfin un jugement solide , qu'aura perfectionné la lecture des orateurs anciens , nous dirigera dans la manière de les imiter ; nous apprendrons d'eux-mêmes à ne les pas suivre dans certaines occasions , parcequ'eux-mêmes , dans des occasions pareilles ,



auroient , sans doute , changé de système & de méthode , du moins pour certains objets. Lorsque nous avons à parler sur un sujet quelconque , demandons-nous , en le méditant , non pas ce qu'ont dit Démosthène & Cicéron dans les circonstances où ils se trouvoient ; mais ce qu'auroient dit ces deux orateurs célèbres , s'ils eussent été dans la même position que nous.

J'ajoute à ces réflexions une observation qui semblera peut être paradoxale , mais dont la vérité me paroît sensible , c'est que pour se former au grand art de l'éloquence ou de la poésie , ce n'est pas dans les orateurs ou dans les poètes de sa langue qu'il faut principalement choisir ses modèles , mais dans les auteurs anciens ou étrangers. L'homme de génie puisera dans ces sources les richesses propres à son imagination ou à son style ; il se formera une manière qui lui sera personnelle & originale : au lieu qu'en se familiarisant trop avec les pensées , les tours , les expressions des écrivains de son pays , il ne fera plus , même involontairement , que leur copiste , & , en quelque sorte , leur plagiaire , il ne pensera plus , il ne parlera plus que dans leurs propres termes ; & les lecteurs instruits reconnoîtront dans presque tous ses ouvrages les traits de nos poètes ou orateurs distingués qu'il aura pris pour maîtres. Pourquoi Ra-

cine, Boileau, la Fontaine, Moliere, & tout ce que nous avons d'excellens écrivains, d'écrivains classiques, ont-ils un caractère distinctif qui est à eux ? n'est-ce pas que n'ayant été précédés par aucun grand écrivain françois dans leur genre, ils ont enrichi notre langue des beautés anciennes des génies d'Athenes & de Rome ? Je me persuade qu'il naîtroit encore des hommes de cette force, si au lieu de jeter, pour ainsi dire, leur esprit dans le moule de nos écrivains les plus fameux, nos jeunes auteurs s'en occupoient moins, & les oublioient quelquefois pour choisir leurs maîtres & leurs modeles parmi les anciens sur-tout, & parmi les étrangers célèbres.

Il est tems de finir cette premiere partie du discours préliminaire, & de passer à la seconde ; qu'on me permette auparavant de parler encore à la jeunesse, à laquelle j'ai parlé tant fois, & toujours avec affection, toujours dans le dessein de lui être utile.

Conseils  
adressés à  
la jeunesse  
qui desire  
de se former  
à l'élo-  
quence.

Que les jeunes gens commencent par se convaincre de l'utilité & des avantages de l'éloquence. Quoique nous n'ayons pas en France les mêmes occasions & les mêmes motifs pour nous y exercer, que dans les républiques de Rome & d'Athenes, ils est néanmoins chez nous beaucoup de positions où un homme éloquent peut faire autant de bien

aux autres , qu'il peut se procurer de gloire à lui-même. On peut se distinguer utilement par le talent de la parole , dans l'église , au barreau , dans les grandes compagnies du royaume. Quelle fonction auguste & importante que celle d'entretenir les rois & les peuples dans la chaire de vérité , sur leurs intérêts éternels ; de leur parler au nom du très-haut comme son ambassadeur & son ministre ; de leur intimier ses ordres ; de leur annoncer ses préceptes ; de leur faire sentir la dépendance où sont tous les hommes de l'être suprême ; de leur montrer la voie qui mène à la vie & celle qui conduit à la mort ; de leur enseigner ce qu'ils doivent à dieu , ce qu'ils doivent à leurs semblables , ce qu'ils se doivent à eux-mêmes ; de faire valoir les grands motifs de la religion pour les rappeler à la vertu , malgré les résistances d'un cœur foible & opiniâtre , pour les arracher au vice , vers lequel ils sont entraînés ou par de mauvais exemples , ou par des passions violentes , ou par des habitudes criminelles ! Qu'il est beau de pouvoir éclairer les juges sur l'arrêt qu'ils ont à prononcer dans des causes qui intéressent la fortune , l'honneur , ou même la vie des citoyens ; de pouvoir déterminer leurs décisions par une discussion des loix aussi profonde que lumineuse , par des preuves solides & convaincantes , par ces mouvemens rapides & ces

grandes figures qui animent , embellissent & persuadent la vérité ! qu'il est flatteur d'être comme le refuge , même des premiers hommes de l'état , qui ont recours à nos talens , qui viennent nous confier leurs plus chers intérêts ! qu'il est agréable sur-tout pour une ame sensible & vertueuse , d'être le patron des foibles & des opprimés , de défendre leurs droits avec un zele désintéressé contre les hommes injustes & puissans qui les attaquent ! Et combien n'est-il pas honorable d'être l'orateur d'une illustre compagnie , de soutenir l'autorité du prince contre l'homme audacieux qui voudroit y donner atteinte , de ramener par ses discours le peuple à l'obéissance & à la soumission s'il vouloit s'en écarter ; de rappeler au monarque , avec un courage respectueux , les devoirs & les droits de la royauté , de lui exposer avec force les besoins du peuple qu'on lui cèle ou qu'on lui déguise , de faire parvenir jusqu'à lui la vérité qu'on cherche à éloigner de son trône !

Je ne détaillerai pas toutes les circonstances de la vie dans lesquelles on peut faire usage du talent de la parole ; je remettrai devant les yeux des jeunes gens qui auroient du goût pour l'éloquence , l'ardeur infatigable avec laquelle Démosthene & Cicéron , qui certainement ne manquoient pas de génie , se livroient au travail pour se perfectionner dans le grand art de la persuasion. Ils doivent s'y  
préparer

préparer de bonne heure , commencer à l'étudier , & à s'y exercer dès leur première jeunesse. Ils ne peuvent s'occuper trop tôt de la lecture des excellens orateurs grecs , latins & françois ; qu'ils se remplissent de leur esprit , qu'ils se nourrissent de leur style ; qu'ils observent & qu'ils admirent chez eux la vérité frappante des sentimens & des pensées , toutes les beautés d'une élocution noble & simple , forte & facile , précise & harmonieuse , le feu & l'intérêt qu'ils répandent dans toutes les parties de leurs discours. La lecture des bons historiens & des grands poètes , ne leur fera point inutile. Les premiers leur offriront , avec les agrémens du langage , une foule de faits intéressans qui orneront leur mémoire , & dont ils feront usage dans l'occasion. Les harangues des historiens grecs & latins , & principalement celles de Tite-Live , qui sont pleines d'éloquence , & d'une éloquence toujours propre aux personnages qu'il fait parler , leur serviront aussi beaucoup. En lisant les poètes , ils formeront , ils accoutumeront leurs oreilles à la belle harmonie : l'élévation des idées , la chaleur des mouvemens , les graces du style , les beautés de détail qui sont plus sensibles chez les poètes , la force & la hardiesse des expressions , la rapidité de la marche ; tout cela imprimera dans leur âme encore tendre le goût du vrai beau , qui se fera

remarquer en eux , soit qu'ils parlent , soit qu'ils écrivent.

Mais la lecture ne suffit pas , il faut s'exercer à la composition. Dans tout art , quel qu'il soit , c'est en vain qu'on aura étudié les regles , & ceux qui ont le mieux opéré d'après les regles , si on n'opere pas soi-même. Pour devenir bon musicien ou bon peintre , il faut chanter & peindre souvent ; pour devenir bon écrivain , il faut souvent composer. Que les jeunes gens donc travaillent avec soin toutes ces traductions & compositions auxquelles on les applique pendant le cours de leurs études , qu'ils n'en négligent aucune : à force de traduire & de composer , ils se formeront le style , & acquerront une grande facilité pour écrire. Qu'ils se livrent sur-tout au travail de la composition , lorsqu'on les occupera spécialement de l'étude de l'éloquence : il faut avoir beaucoup lu avant que de s'exercer dans cette partie ; il faut lire beaucoup lorsqu'on s'y exerce. Mais d'abord qu'ils se piquent plutôt de lire avec réflexion un petit nombre de livres choisis , que de dévorer à la hâte une foule de livres de toute espece , qui ne laissent pas plus de trace dans leur mémoire , que n'y en laisseroit une multitude de tableaux qu'on feroit passer rapidement devant leurs yeux ; qu'ils s'interdisent absolument ces lec-

tures frivoles ou dangereuses qui feroient aufli capables de leur corrompre le cœur que de leur gâter le goût : qu'ils prennent garde enfuite , même en lifant les meilleurs écrivains anciens & modernès , de négliger d'écrire & de mettre en pratique les grandes regles du ftyle. Qu'ils emploient toute l'ardeur , toute l'application dont ils font capables, pour traiter les différens fujets qu'on propofe à leur imagination naiffante , donnant à la lecture le tems feulement que leur laiffera l'exercice de la compofition , le plus utile de tous fans contredit.

Que dirai-je de leurs études philofophiques ? aucune partie de la philofophie n'eft à négliger pour eux ; elle achevera de former leur jugement , & ornera leur efprit des plus belles connoiffances : Cicéron étoit aufli grand philofophe que grand orateur ; Démofthene avoit été difciple du divin Platon. Qu'ils s'occupent fur-tout de la fcience des mathématiques qui eft , felon moi , une logique pratique , plus capable qu'aucune autre fcience de mettre de la jufteffe , de l'ordre & de la précision dans leurs idées , & qui réglera leur ftyle fans le deflécher s'ils font vraiment éloquens. J'oubliois de leur parler de la déclamation , fans laquelle on ne peut réuffir dans l'éloquence , fans laquelle tous les autres talens deviennent inutiles : Démofthene

la regardoit comme la partie la plus essentielle. Qu'ils n'oublient jamais les peines incroyables que s'est données cet orateur pour vaincre des défauts naturels qui sembloient insurmontables ; qu'ils exercent fréquemment leur mémoire , qu'ils l'accoutument à être facile & fidele ; qu'ils profitent du tems où leurs organes sont encore souples & flexibles , pour les plier à une prononciation exacte , nette & distincte , pour faire prendre à leur voix des inflexions vraies & naturelles , & les tons les plus convenables ; qu'ils s'étudient à régler leurs gestes , tous les mouvemens de leur corps , tout leur extérieur enfin ; qu'ils s'habituent à conserver toujours un certain air de gravité , de noblesse & de dignité , maîtres d'eux mêmes dans la plus grande chaleur de l'action. Je parcours rapidement ces différens objets sur lesquels les bornes que je m'étois prescrites & que j'ai déjà franchies , ne me permettent pas de m'étendre.

Qu'il y auroit encore de choses à leur dire sur le travail qui doit les occuper après le cours de leurs études ! C'est alors que commence cette seconde éducation qui assure les avantages de la première. C'est alors qu'avec un jugement plus formé , qu'avec une tête plus ferme & plus mûre ils doivent repasser sur tous les points d'instruction utiles ou agréables que jusqu'à ce tems ils ont examinés.



plutôt avec des yeux étrangers qu'avec les leurs propres. C'est alors que , réfléchissant seuls & sans le secours d'un maître , ils doivent recueillir & s'approprier les réflexions qu'on leur a fait faire sur l'art de la parole , & y en ajouter de nouvelles. C'est alors qu'ils doivent lire avec une plus grande attention & un dessein plus marqué , les grands modeles & les habiles maîtres d'éloquence. C'est alors qu'ils doivent étudier le cœur de l'homme ; il faut que l'orateur en connoisse tous les plis & replis , puisque son talent consiste à savoir le manier , le tourner comme il veut & du côté qu'il veut : ils doivent l'étudier dans les excellens livres de morale , & sur-tout dans leur propre cœur , dans le commerce d'un monde qu'ils verront pour l'observer , sans partager ses plaisirs frivoles. C'est alors qu'ils approfondiront les parties qui doivent exercer leurs talens , suivant l'état auquel la providence les appelle ; ou l'écriture sainte & les peres , ou les loix & les coutumes , ou les intérêts des compagnies , des princes , des peuples & des nations , ou enfin toutes les matieres quelconques qu'ils feront dans le cas de traiter ; car on ne peut bien parler que de ce qu'on connoît bien. C'est alors qu'ils doivent commencer à essayer leurs forces. Qu'ils ne commencent pas trop tard (c'est dans la jeunesse qu'il faut se

former ; l'imagination vive & ardente de cet âge dévore sans peine les difficultés que présentent toujours les commencemens ; l'amour de la gloire lui fait surmonter tous les obstacles) : mais qu'ils ne soient pas non plus jaloux de paroître trop tôt ou trop souvent ; il ne faut pas être impatient de se montrer au grand jour , de se jeter dans le tumulte des affaires , il faut amasser tranquillement à l'ombre & dans le silence du cabinet , la plus grande partie des connoissances dont on a besoin. Qu'ils travaillent sans relâche à se perfectionner , par l'exercice , dans la composition & dans la déclamation ; qu'ils consultent , qu'ils écoutent les orateurs les plus distingués de leur tems , mais qu'ils prennent pour modeles les orateurs célèbres de tous les siècles , & l'idée de perfection qu'ils se feront formée de l'éloquence d'après une étude approfondie de cet art , & des grands hommes qui l'ont pratiqué avec le plus de succès.

Je finis par les exhorter , ce qu'il y a de plus essentiel , à épurer leur cœur en formant leur esprit : qu'ils se proposent en cultivant leurs talens de les consacrer à la vertu & à la vérité ; qu'ils s'en fassent une loi & un devoir. L'éloquence est une arme qui peut être utile ou dangereuse , suivant les mains où elle se trouve ; qu'ils s'engagent à ne l'employer que pour l'utilité publique & le bien

des particuliers : qu'ils se persuadent de bonne heure que la plus douce satisfaction pour une ame sensible est de faire servir la parole à la défense des foibles, des opprimés & des indéfendus ; les trésors après lesquels aspire la cupidité, dont ils doivent rejeter & mépriser les conseils, sont-ils comparables à ce plaisir pur & honnête ? Qu'ils évitent, en lisant & en étudiant les anciens orateurs, d'y prendre le goût des injures & des invectives que leur dicte une animosité blâmable ; goût aussi contraire à la raison qu'à la politesse dont les François se piquent plus qu'aucun autre peuple, & à la religion sainte que nous professons, cette religion qui est toute charité & qui condamne en nous les ressentimens & les emportemens de la haine. En un mot, que chez eux l'homme éloquent soit toujours conduit & dirigé par l'homme sage, le citoyen utile, le philosophe chrétien.

Cette premiere partie du discours préliminaire pourra paroître un peu longue ; j'ai été entraîné malgré moi par l'importance & la multitude des matieres. La seconde partie fera beaucoup moins étendue.

J'ai annoncé à la tête de ce discours, que la  
 seconde partie renfermeroit quelques idées sur la  
 traduction, & spécialement sur la traduction des  
 orateurs ; sur les différentes especes de style, &

SECONDE  
 PARTIE.

principalement sur le style oratoire ; & que je finirois par dire un mot de mon travail dans la traduction de Démosthène & d'Eschine : voilà ce que j'ai annoncé , & ce que je vais tâcher d'exécuter le plus brièvement qu'il me sera possible.

Réflexions  
sur la tra-  
duction en  
général.

On attend de tout écrivain qui traduit , quelques réflexions sur l'art de traduire ; je vais donc examiner en peu de mots les qualités d'un bon traducteur. Une traduction , pour être parfaite , doit rendre avec fidélité son original , c'est à-dire , faire passer dans une autre langue le fond des choses , & sur-tout le ton de l'écrivain , s'il s'agit d'un poète ou d'un orateur : un bon traducteur doit donc bien connoître la langue de laquelle il traduit ; connoître encore mieux celle dans laquelle il traduit ; avoir , sinon la même étendue , du moins la même trempe de génie que l'auteur qu'il traduit ; enfin se donner toute la peine nécessaire pour bien traduire.

Il faut qu'il rende fidèlement le fond des pensées & les beautés du langage , mais il faut qu'il les comprenne & qu'il les sente lui-même dans la langue étrangère pour les faire comprendre & sentir aux autres dans la sienne : il doit donc bien posséder cette langue étrangère ; connoître la valeur des mots , leur signification propre , leur force & leur délicatesse ; saisir avec intelligence ces nuances

fines qui échappent à bien des yeux , & qui font l'agrément du discours.

Obligé de transporter dans sa langue les pensées & le style qu'il a étudiés dans son original , quelle connoissance ne doit-il pas en avoir ? J'ose dire que celui qui traduit doit la connoître mieux que celui qui compose. Dans le feu de la composition , les pensées ordinairement sortent du cerveau de l'auteur toutes revêtues de leurs expressions, comme les poètes feignent que Pallas sortit toute armée du cerveau de Jupiter. Si l'expression ne suit pas la pensée , si elle tarde trop quand on l'appelle , on peut se rejeter sur une autre idée qui se présente aussitôt avec le terme convenable. L'auteur peut abandonner des idées qui sont à lui ; c'est son propre bien qu'il abandonne. Il n'en est pas ainsi du traducteur ; il a saisi la vraie pensée de son original , il faut absolument qu'il la rende ; il s'est engagé à le faire , il ne peut l'abandonner sans infidélité , sans manquer à ses engagements ; il faut qu'il épuise toutes les ressources de sa langue , qu'il essaie , qu'il cherche jusqu'à ce qu'il ait trouvé des mots & des tours qui représentent non seulement telle idée de son auteur , mais encore le style & la maniere de cet auteur , la force & les graces de son élocution. Quiconque , faute de chercher ou d'avoir trouvé , ne donne que des à-peu-près , n'est

qu'un copiste infidèle, n'est pas traducteur. Une traduction peu fidèle & peu exacte, mais dont la diction est coulante & facile, plaît davantage en général, qu'une traduction littérale & dure; oui, sans doute, elle doit être plus agréable à lire: mais une traduction parfaite, la seule vraie traduction, est celle qui joint la plus exacte fidélité à la facilité du style. Il faut qu'on lise la traduction seule avec le même plaisir qu'on liroit une belle composition, & qu'on soit encore plus frappé en approchant la copie de l'original. Quelle connoissance de la langue ne doit point avoir le traducteur pour réunir ce double avantage?

Mais en vain connoîtra-t-il parfaitement les deux langues, s'il ne sent point en soi quelque étincelle du génie de l'auteur qu'il veut traduire: sans une portion de ce génie, il ne donnera que des copies froides & inanimées. Sur-tout s'il traduit un auteur plein de feu, quel feu ne doit-il pas avoir lui-même pour le rendre sans lui rien faire perdre de sa chaleur? quel enthousiasme, quelle imagination pour se pénétrer de l'esprit de son original, se transformer en lui, s'élever avec lui, produire avec lui & comme lui plutôt que le traduire, lui faire parler la langue françoise, par exemple, comme il l'auroit parlée lui-même s'il fût né en France, le naturaliser François. Aussi je

suis persuadé , & c'est un fait que l'expérience confirme , qu'on ne peut bien traduire que quand on est en état de bien écrire , & cela dans le genre à-peu-près des originaux qu'on traduit (1). Ne jugeons pas d'un écrivain qui traduit un poëme ou un discours , comme d'un peintre qui copie un tableau : l'art désigne au copiste les proportions qu'il doit suivre , les couleurs qu'il doit employer ; il faut que le génie du traducteur trouve dans sa langue le ton & le style propres à chaque phrase de son original.

Avec la connoissance des deux langues , avec le génie de son auteur , le traducteur habile ne réussira pas encore , s'il n'est laborieux. Il en coûte beaucoup pour bien traduire ; il n'y a que ceux qui se sont exercés dans ce travail pénible , qui le sachent : il faut l'avoir éprouvé par soi-même.

(1) De ce que le traducteur doit avoir le même génie à-peu-près que son auteur , on pourroit conclure qu'il ne peut traduire qu'un auteur seul , le plus analogue à son génie. Aussi les traducteurs habiles se sont appliqués à traduire un auteur unique , ou s'ils en ont traduit plusieurs , sans doute qu'ils ont choisi des écrivains qui ont tous travaillé dans le même genre , dans le genre le plus conforme à leur goût naturel : peut-être même n'en est-il qu'un dans la traduction duquel ils aient réussi complètement.

Eclaircir les endroits difficiles , saisir par-tout le sens vrai ou du moins le plus vraisemblable , malgré les difficultés qui naissent ou du silence de l'histoire , ou de l'ignorance des usages , ou de la corruption du texte , ou de certains tours extraordinaires d'une langue qu'on ne parle plus , ou même du défaut de l'auteur qui peut-être ne s'est point expliqué assez clairement ; être obligé de rendre telle pensée , telle beauté , ne rien dire qui ne soit conforme à la manière de son original , rejeter tout ce qui lui est contraire , unir l'exactitude la plus scrupuleuse avec le plus grand naturel , l'esprit avec la lettre ; allier , en traduisant , les qualités d'un poète , par exemple , ou d'un orateur , qui paroissent incompatibles , la précision avec l'harmonie , la simplicité avec la noblesse , la douceur avec la force ; lutter sans cesse contre le génie différent des langues , chercher dans la nôtre des mots pour rendre des idées inconnues chez nous : quel travail tout cela ne demande-t-il pas ?

Quoique les réflexions que je viens de faire sur la traduction soient générales , cependant elles regardent sur-tout la traduction des poètes ou des orateurs. J'ai toujours été persuadé , & je le suis encore , qu'il faut traduire les poètes en vers , parceque , sans doute , la mesure des vers étant une partie essentielle du poète , on ne le traduit



qu'en partie lorsqu'on le traduit en prose. M. l'abbé Delisle, dans le discours préliminaire mis à la tête de son excellente traduction des géorgiques de Virgile, a développé cette vérité, & l'a prouvée par des raisons invincibles & sans réplique. Je me borne à la traduction des orateurs dont je m'occupe.

On ne doit pas considérer la traduction d'une harangue, comme celle d'une histoire ou d'une dissertation savante. Dans la traduction d'un historien ou d'un philosophe, c'est sur-tout le fond des choses que l'on recherche; on veut sur-tout s'instruire: on est à-peu-près content, pourvu que la traduction soit fidele & claire, qu'elle soit écrite d'une façon supportable. Il est des historiens & des philosophes qui ont un style à eux, une élocution ou forte & précise, ou féconde & sublime, qu'on est bien-aïse de retrouver dans le traducteur; mais si on ne l'y retrouve pas, on y voit toujours avec satisfaction, ou une suite de faits importants qui nous instruisent sur des peuples & des personnages que nous désirions de connoître; ou une multitude de réflexions utiles, propres à éclairer notre esprit, à épurer notre cœur, à diriger notre conduite, & qui par-là ont toujours droit de nous intéresser. Il n'en est pas de même de la traduction de discours oratoires.

Réflexions  
sur la tra-  
duction des  
orateurs.

Un orateur doit avoir pour but non seulement d'instruire ses auditeurs, mais de les déterminer. Quand il a à parler sur une grande affaire, ou à plaider une cause importante, son discours peut renfermer certains faits intéressans pour l'histoire, des réflexions morales & politiques, utiles pour la conduite de la vie & pour le gouvernement des états; mais en général on y rencontre beaucoup de détails & de faits particuliers que l'orateur ne devoit pas omettre, qui pouvoient intéresser par eux-mêmes dans le moment, mais qui n'intéressent aujourd'hui que par la manière dont il les expose. Ce que nous cherchons sur-tout dans ses harangues, & ce que nous y trouvons avec plaisir, ce sont les moyens dont il a fait usage pour déterminer ceux qui l'écoutoient. On détermine ses auditeurs en les amusant, en les séduisant, en les entraînant. On les amuse sur-tout par les agrémens & l'harmonie du style, par des transitions naturelles qui les font passer d'un objet à un autre sans qu'ils s'en apperçoivent, par ce ton simple, varié, naïf & précis d'une conversation agréable, dans l'exposé des faits & des raisonnemens, qui les tient toujours attentifs. On les séduit, on les gagne principalement par un langage flatteur, par des tours adroits & subtils, des expressions ménagées avec art; par cette adresse merveilleuse à se servir

contre eux-mêmes de leur amour-propre , à entrer dans leurs sentimens pour les attaquer , à ridiculiser , à diminuer ce dont ils avoient une idée grande & magnifique , à adoucir ce qui seroit trop dur par soi-même , à triompher de leurs préjugés sans les combattre de front. On les entraîne par ce ton d'autorité qui leur en impose , par cette marche du discours rapide & impétueuse , qui emporte leurs suffrages , & qui répond si bien à la véhémence de celui qui parle , à l'impétuosité de ses mouvemens. Un discours ne perd déjà que trop à n'être point prononcé , à n'être que lu , absolument dénué de cette vie que lui communique l'action de l'orateur (1) : si vous lui ôtez encore la vie du style , pour ainsi parler , vous lui ôtez tout ou peu s'en faut ; il ne reste presque plus rien ; ce n'est plus enfin qu'un squelette inanimé dont la vue déplaît.

Le style , je ne crains pas de le dire , fait plus de la moitié de l'orateur ; c'est souvent lui seul ,

---

(1) Il faut du moins que le lecteur supplée à cet inconvénient , autant qu'il est possible , s'il desiré que la plupart des beautés de la harangue la plus éloquente ne lui échappent pas ; il faut qu'il se représente l'orateur débittant avec feu , qu'il se mette à sa place , qu'il monte avec lui à la tribune , qu'il suive & prenne tous les mouvemens qui l'animent.

c'est lui qui presque toujours le caractérise. Otez à Démosthène sa précision harmonieuse, sa délicatesse attique, son tour simple, véhément & rapide; ôtez à Cicéron cette élocution étendue sans être lâche, ces périodes nombreuses qui roulent avec tant d'harmonie, la légèreté & la rapidité de sa marche, son impétuosité dans quelques endroits: ôtez le style à l'un & à l'autre, vous leur ôtez plus de la moitié d'eux-mêmes, vous leur ôtez presque tout. C'est la raison pour laquelle on lit avec quelque plaisir des traductions, quoique fort médiocres, d'historiens & de philosophes, & qu'on ne peut supporter la lecture de la plupart des traductions d'orateurs, qui, quoiqu'exactes & fideles pour le fond des choses, ne rendent pas exactement & fidèlement les beautés du style.

Réflexions  
sur les dif-  
férentes es-  
pèces de  
styles, &  
principale-  
ment sur le  
style ora-  
toire.

Mais quel est ce style oratoire qu'il est si essentiel de saisir en composant ou en traduisant un discours? qu'entend-on en général par style? Je ne parle pas de la division ordinaire & si connue du style, en style sublime, simple, & tempéré, je me contente de dire que tout orateur doit savoir se plier à ces trois styles, les mêler adroitement dans ses harangues, faire dominer tantôt l'un, tantôt l'autre, suivant que le sujet l'exige; j'ajoute que la simplicité est compatible avec le sublime, qui ne consiste bien souvent que dans un sentiment noble

noble ou dans une pensée grande exprimés dans les termes les plus simples (1) ; que la pompe & la magnificence des paroles , qui l'accompagnent quelquefois , ne lui sont point essentielles ; que le style simple proprement dit , est constitué non seulement par la simplicité de l'expression qui souvent convient au sublime , & qui même le fait sortir davantage , mais par la simplicité des objets dont il traite ; que le style tempéré tient le milieu entre les styles simple & sublime ; que , sans avoir l'élévation de celui-ci pour le sentiment & la pensée , sans être jamais aussi pompeux , aussi magnifique , il traite d'objets plus relevés que celui-là , & par conséquent s'exprime d'une manière moins simple & plus ornée : je ne parle pas du style propre à chaque écrivain , quel qu'il soit , qui , suivant son caractère , est plus ou moins précis & rapide , plus

(1) *Què vouliez-vous qu'il fît contre trois ? QU'IL MOURUT* , répond le vieil Horace. *Comment voulez-vous que je vous traite ?* demande Alexandre à Porus ? *EN ROI* , répond-il. *DIEU DIT QUE LA LUMIERE SOIT , ET LA LUMIERE FUT. TOUT ÉTOIT DIEU , EXCEPTÉ DIEU MEME.* Rien de si sublime que ces idées & ces sentimens ; rien de si simple pour l'expression. *Tout étoit dieu , excepté dieu même ;* voilà le sublime simple : & *le monde* , ajoute Bossuet , *que dieu avoit fait pour manifester sa puissance , sembloit être devenu un temple d'idoles ;* voilà le

ou moins fleuri & harmonieux ; je ne parle pas du mauvais style, de la bassesse, de l'enflure & de l'affectation, qui sont les excès des styles simple, sublime & tempéré : je parle du style qu'on doit employer suivant les positions différentes où l'on se trouve. Dans le monde, on converse, où l'on écrit des lettres, on compose des traités, des histoires, ou des discours ; de là le style de la conversation, le style épistolaire, le style de la dissertation, le style historique, le style oratoire.

Le style de la bonne conversation doit être vif & animé, sans précipitation & sans impétuosité ; à moins qu'on n'éprouve quelque passion violente ; familier & simple, mais toujours décent, mais jamais bas ni grossier ; prompt & naïf, il doit fuir toute étude & toute affectation, être enfin une image fidele & naturelle de celui qui parle. Le style épistolaire ne differe pas de celui de la conversation, parcequ'une lettre n'est autre chose qu'une conversation mise sur le papier. Aussi comme les femmes conversent mieux en général

---

sublime pompeux & magnifique. Le sublime de Démofthene est presque toujours dans le genre simple. Cet orateur, & en général les anciens Grecs, n'employoient pas de grands mots pour dire des riens, mais disoient de grandes choses avec des expressions simples.

& plus facilement que les hommes , en général aussi elles écrivent mieux & plus facilement une lettre. Le style de la dissertation doit être clair , net , pur , dégagé ; il faut y éviter les phrases longues & périodiques : une dissertation est faite pour être lue & réfléchie , & non pour charmer l'oreille de ceux qui l'écoutent. Simple , tranquille & paisible , elle est cependant susceptible d'agrémens , d'une chaleur modérée & d'une vivacité réglée , suivant la nature des objets qu'elle discute. Le style historique est un style grave & sérieux. Un historien est un témoin qui rapporte sous les yeux de la vérité qui l'observe , les faits qu'il a vus lui-même ou qu'il fait par d'autres , pour l'instruction des monarques & des peuples , des hommes publics & particuliers : il doit exposer les faits qu'il raconte , avec clarté & netteté ; ses phrases en général doivent être courtes & coupées avec art , afin que les objets soient bien détachés & bien distingués ; elles doivent être néanmoins soutenues & d'une certaine longueur , sur-tout quand les faits sont importants. Le style d'un bon historien aura toutes les graces & toute la chaleur nécessaires pour rendre son histoire intéressante.

Je crois que tout style doit participer , autant qu'il est possible , du style de la conversation , & qu'on écrit d'autant mieux qu'on en approche da-



avantage (1) en observant le ton qui convient aux objets sur lesquels on écrit. Mais après le style épistolaire, celui, sans doute, qui doit en approcher le plus, c'est le style oratoire, sur-tout pour les discours qui sont dans le genre de l'éloquence proprement dite, de l'éloquence qui a pour but de déterminer sur-le-champ. Dans ces discours sur-tout on converse, on doit converser avec son auditeur, afin qu'il prenne intérêt à ce que dit l'orateur ; c'est à lui qu'on doit parler : le style oratoire doit donc avoir toute l'aisance de la conversation.

Par rapport au ton qui lui est propre, il est impossible à l'art de le régler, ce sont les circonstances qui le déterminent ; circonstances du sujet, circonstances des personnes devant qui, contre qui, ou pour qui l'on parle (2), &c. Si le sujet est

(1) *Il faut écrire comme on parle*, on connoît cette maxime qui est vraie, mais qui a besoin de quelque explication. 1°. Il faut écrire comme ceux qui parlent bien, & dont la conversation s'élève & s'anime suivant les idées qu'ils conçoivent & les sentimens qu'ils éprouvent. 2°. Il est un ton propre aux sujets que l'on traite qu'il ne faut pas manquer, sinon on manque son but. 3°. Enfin, & c'est là le point essentiel, on ne doit pas écrire sur tous les objets dont on parle ; on ne doit prendre la plume que pour ceux qui méritent qu'on la prenne, que pour ceux qui peuvent intéresser & plaire.

(2) Il seroit trop long, il ne seroit pas même possible



léger & peu important , le style toujours clair & pur , doit être des plus simples ; il s'élève plus ou moins , suivant que le sujet est plus ou moins élevé. C'est au sujet à inspirer l'orateur , à lui donner le ton ; quiconque ne fait pas le hauffer ou le baiffer au commandement du sujet total ou des parties du sujet , n'est pas orateur. Remarquons néanmoins qu'on peut quelquefois , par la force de l'art , rendre intéressant un sujet qui l'étoit peu par lui-même , ou qui ne le paroïssoit pas ; quelquefois aussi on nous rend plus attentifs aux personnes qu'on défend ou qu'on attaque , en nous inspirant pour elles plus ou moins de bienveillance ou de haine : mais en général on doit proportionner son style à la nature des matieres , comme à la condition

---

de marquer toutes les circonstances diverses qui doivent faire varier le ton du discours & le style. Celui qui parle doit se considérer lui-même , son âge , sa place , son rang , son pouvoir , son crédit , son autorité , le tems & les lieux où il parle. Que de choses il y auroit à dire sur toutes ces circonstances particulieres , & en général sur les bienséances , sur les convenances qu'il est si essentiel d'observer , qui doivent régler non seulement le ton du discours & le style , mais la voix & les gestes de l'orateur ! Ne voulant pas , ne pouvant pas même épuiser une matiere aussi étendue , je me suis borné à ce qui m'a semblé le plus propre à mon objet principal.

des personnes qui sont l'objet du discours. Le style varie (1) encore eu égard à ceux devant qui l'on parle. Le langage sera différent selon qu'on parlera devant des savans ou des ignorans, devant des ministres ou des particuliers, devant des magistrats ou des militaires, devant le peuple ou devant un monarque, devant un petit nombre d'auditeurs ou dans une assemblée nombreuse. L'orateur habile n'emploiera pas le même appareil d'éloquence devant quelques personnes seulement, qu'il emploieroit devant une foule d'hommes qui seroient venus pour l'écouter lui seul sur un sujet qui les intéresseroit tous. Il s'échauffe, il s'anime à la vue d'une grande assemblée, son style devient plus pompeux & plus harmonieux, il mesure ses phrases sur l'étendue de son auditoire (2), il cherche à

---

(1) Indépendamment du style, qui est le seul objet dont je m'occupe dans ce moment-ci, l'orateur met plus ou moins de passions dans son discours, emploie des idées plus ou moins abstraites, suivant les personnes devant lesquelles il parle.

(2) J'ai trouvé dans Démosthène & dans Eschine de très longues périodes; je leur ai laissé en françois toute leur longueur, &, sans entreprendre de les couper, j'ai eu seulement attention d'en bien marquer les différens repos. J'aurois eu moins de peine de faire plusieurs phrases d'une seule; cela m'auroit épargné l'embarras de passer

fixer par le plaisir, l'attention de toute cette multitude dont il se voit environné; il les intéresse en amusant leur esprit par les graces simples du langage, en flattant leur oreille par l'harmonie naturelle des périodes, & leur fait oublier le tems qu'ils mettent à l'entendre.

Les orateurs d'Athenes & de Rome traitoient des affaires importantes ou plaidoient de grandes causes, dans une place publique, ou devant un peuple nombreux; aussi leur style, sans cesser d'être grave & sérieux, est agréable & périodique.

---

toutes les parties d'une seule phrase périodique; mais je n'ai pas voulu être infidèle, & j'ai pensé que des orateurs devoient être rendus d'une façon oratoire: or il n'y a point d'éloquence sans période. Le style lâche, haché & décousu, qui est si fort en usage de nos jours, n'a point, à mon avis, assez de poids, de mesure & de dignité. Des passages trop brusques & trop rapides d'une idée à une autre, un style qui va, pour ainsi dire, par sauts & par bonds, fatigeroient l'esprit des auditeurs; comme une grande multitude de jets-d'eau & de cascades lasseroit bientôt les yeux qui s'arrêtent avec plaisir sur un beau fleuve dont les eaux roulent majestueusement dans un cours réglé & tranquille. J'ai entendu dire à quelques uns que notre langue ne comportoit pas des phrases aussi longues que les langues grecque & latine: il me semble que c'est une erreur, du moins pour les discours; car peut-être cela est-il vrai pour le style historique, & en général dans les narrations. J'ai vu

J'ai tâché, en les traduisant, de faire passer dans notre langue les agrémens de leur style, cette harmonie musicale dont ils étoient si jaloux, & dont ils faisoient une étude si particulière. La langue françoise en est susceptible, quoi qu'en disent quelques écrivains; nos grands orateurs l'ont prouvé dans leurs discours. Je suis bien éloigné d'avoir leurs talens; mais, j'ose le dire, je ne l'ai jamais trouvée rebelle, & je suis persuadé qu'elle peut rendre presque toutes les beautés, & même la précision & l'harmonie des langues grecque &

---

dans Bossuet des phrases pour le moins aussi étendues que dans Eschine & dans Démosthène, des périodes dont la noble harmonie, en flattant l'oreille, frappe par un air de majesté. Fléchier est, sans contredit, celui de nos orateurs qui a donné plus de nombre à la langue françoise; mais on lui a reproché, avec quelque raison, de n'avoir point assez varié la marche de ses phrases. Il faut du nombre sans doute dans le discours, mais il ne faut pas qu'il y regne par-tout uniformément; uniformité d'où résulte une monotonie qui endort: il faut de tems en tems des cadences brusques & rompues qui réveillent. J'ai remarqué qu'ordinairement Démosthène termine ses périodes les plus nombreuses par ces sortes de cadences, & que, loin d'affecter de belles chûtes de phrases, ainsi que Cicéron, il les évite au contraire. Il y a beaucoup d'art chez lui, mais il le cache, & il est d'autant plus sûr de parvenir à son but, qu'on l'écoute avec moins de défiance.

latine (1). J'ai annoncé quelques réflexions sur ces trois langues, je vais satisfaire à ma promesse.

Je ne considérerai les langues grecque, latine & françoise que par rapport à l'éloquence; c'est aux poètes à les examiner relativement à la poésie : M. l'abbé Delisle dans le discours préliminaire dont j'ai déjà parlé, l'a fait avec succès pour les langues latine & françoise. Je commence par la langue françoise.

Réflexions  
sur les  
langues  
grecque,  
latine &  
françoise.

J'ai déjà dit quelques mots des avantages de notre langue par rapport à l'éloquence : plus je

(1) J'admire autant que personne les orateurs grecs & latins; une preuve non équivoque du cas que j'en fais, c'est que je m'exerce à les traduire; mais on doit se défendre de toute admiration exclusive. Il est des hommes fort instruits qui prétendent que les orateurs grecs & latins sont intraduisibles; on peut leur opposer ce raisonnement simple : Qu'est-ce que vous admirez, leur peut-on dire, dans ces orateurs? n'est-ce pas la force, la précision, la noblesse, la vivacité, la véhémence, la douceur, l'harmonie? or n'avons-nous pas chez nous des écrivains, soit en prose, soit en vers, à qui on ne peut refuser ces qualités? notre langue en est donc susceptible : le traducteur qui emploie cette langue peut donc absolument rendre les idées d'un auteur ancien avec le ton & la manière qui sont propres à cet auteur, lorsqu'il a bien saisi ses idées, lorsqu'il est échauffé & animé de l'esprit de son original. La chose est difficile, je l'avoue, mais elle n'est pas impossible, & par conséquent on peut l'entreprendre.

travaille dans cette partie , & plus je vois qu'elle est pleine de ressources pour celui qui fait la manier. Clarté (1) , netteté , vivacité dans les tours , force , délicatesse , simplicité , noblesse , douceur , précision , harmonie , & même harmonie imitative , elle se prête à tout avec assez de facilité dans la composition , & jusques dans la traduction , quoiqu'avec plus de peine & de plus longs efforts. Il ne s'agit que de bien chercher , on trouve enfin ce qu'on cherche ; & quand on n'écrit pas bien en françois , soit que l'on traduise ou que l'on compose , c'est à soi-même qu'on doit s'en prendre. Aussi je déclare que si je n'ai pas rendu toutes les beautés de mes originaux , il faut l'imputer à l'incapacité du traducteur , & non à la pauvreté de la langue.

Si l'on me demande en quoi la langue françoise l'emporte sur les autres langues vivantes , & pourquoi les étrangers l'apprennent & la parlent avec

---

(1) Notre langue ne le cede à nulle autre pour la clarté. Ennemie de l'obscurité & de toute équivoque , elle emploie peu ces mots généraux , *chose* , *ceci* , *cela* , &c. qui reviennent si souvent dans les langues grecque & latine. Elle préfère des termes qui spécifient les idées ; ce qui donne plus de peine à l'écrivain , mais épargne au lecteur celle d'appliquer avec justesse des expressions vagues & indéterminées.

tant de plaisir ; je le dirai en deux mots : c'est qu'elle réunit la douceur & la force. La langue des Anglois est plus forte & plus énergique que la nôtre, mais est elle aussi douce ? l'italien est plus doux & plus moëlleux que le françois, mais est il aussi fort ? or je pense que ce qui constitue la perfection de tout instrument, quel qu'il soit, qui est fait pour l'oreille, tels que la voix, le langage, les instrumens de musique, c'est la réunion de la douceur & de la force dans une proportion suffisante. Ce sont les voyelles qui font la douceur des langues ; ce sont les consonnes qui en font la force : or les mots de notre langue offrent un heureux mélange des unes & des autres. Toutes nos terminaisons sont douces ou harmonieuses (1) ; on n'y

---

(1) On a remarqué, avec raison, que les premiers écrivains chez tous les peuples furent toujours des poètes ; que les peuples même les plus sauvages & les moins instruits, ont du moins des poètes qui, dans un langage rude & informe, mais figuré & mesuré, expriment le mieux qu'ils peuvent, les mouvemens impétueux de leur ame. Ce sont les poètes qui font les langues ; comme ils ont plus besoin de mots que les autres, ils inventent, ils créent ceux qui leur conviennent, ceux qui sont les plus propres au rythme de la poésie. Je suis convaincu que le goût des rimes est un goût gothique & barbare ; mais quoi qu'il en soit de cette opinion, qui a été celle de gens fort

rencontre aucune consonne dure : la lettre *M*, par exemple, que les grammairiens ont appelée une lettre mugissante, ne s'y montre pas. Notre *E*

---

habiles, nos poètes les plus célèbres ont tiré le plus grand parti de la rime, par les terminaisons harmonieuses qu'ils ont introduites dans notre langue. Est-il rien qui sonne mieux à l'oreille que nos désinences en *ant*, en *ante*, en *able*, en *eux*, en *euse*, en *oire*, &c. Le poète qui chez nous à présent négligeroit la rime, abandonneroit ce qui contribue peut-être le plus à l'harmonie du vers. Je choisis, entre mille autres, ces vers d'un de nos poètes, de celui qui a été le plus jaloux de la beauté & de la richesse des rimes, & dont les vers en conséquence sont regardés comme les plus harmonieux.

Seigneur, dans ta gloire adorable  
 Quel mortel est digne d'entrer ?  
 Qui pourra, grand dieu, pénétrer  
 Ce sanctuaire impénétrable,  
 Où tes saints inclinés d'un œil respectueux  
 Contemplant de ton front l'éclat majestueux ?

Qui ne voit pas, qui ne sent pas que la principale harmonie de ces vers est dans la rime ? Je dis la principale harmonie, car je ne prétends point que nos vers soient destitués d'une harmonie intérieure, quoique dans cette partie les langues grecque & latine aient de grands avantages sur la nôtre. Nous avons une véritable prosodie, des syllabes plus ou moins longues, plus ou moins breves ; & encore que le poète françois ne soit pas asservi à des règles pour distribuer dans son vers les unes & les autres, le goût lui indiquera celles qu'il doit choisir dans



muet (1) à la fin des mots , s'unit également bien avec les consonnes ou avec les voyelles qui commencent les mots dont il est suivi. Un défaut de nos terminaisons , qui est essentiel , & qui embarrasse beaucoup ceux qui écrivent , c'est qu'elles ne changent jamais dans les noms substantifs & adjectifs , & presque jamais dans les verbes ; c'est la cause principale de l'uniformité qui regne dans la construction de nos phrases , & dont au moins nous tirons parti pour la clarté du sens dont notre langue fait son principal mérite. Les articles que nous mettons à la tête des noms substantifs , à l'exemple des Grecs , contribuent beaucoup à cette clarté

---

certaines circonstances , lui apprendra à les mêler avec art pour varier ses nombres. On peut s'en convaincre en lisant le traité de l'abbé d'Olivet sur la prosodie françoise , & le discours préliminaire de M. l'abbé de l'Isle , où il donne en même tems l'exemple & le précepte par ces vers , *Peint-moi légèrement l'amant léger de Flore* , &c. = *On n'y rencontre aucune consonne dure*. La lettre *x* qui termine certains mots , ne se prononce pas du tout , ou se prononce comme une *s* adoucie , comme un *z* , *deux livres* , *dix ans*. Pour la lettre *q* , *cin livres* , *cinq ans* , &c.

(1) Notre *E muet*. . . . Il faut avouer néanmoins qu'il revient trop souvent dans notre langue , & que nous avons à la fin de nos mots trop de syllabes muettes ou sourdes. Ceux qui parlent en public doivent du moins avoir l'attention d'appuyer sur ces syllabes , s'ils veulent que l'auditeur ne perde pas tout le mot.

ré, & dans bien des circonstances donnent plus de précision au discours (1). Mais une source d'équivoques & d'obscurités dans notre langage, un tourment qu'il semble que nous ayons pris plaisir à donner à nos écrivains, c'est l'amphibologie fatigante de notre *SON*, *SA*, *SES*, de ce pronom qui est d'un usage si universel (1). Si notre *Q'U'E*

---

(1) Bien des personnes s'imaginent, faute d'y avoir assez réfléchi, que les articles embarrassent nos phrases, & que la langue latine qui n'en fait pas d'usage, est encore, dans cette partie, plus courte & plus précise que la nôtre. Il faut distinguer, je crois, la brièveté de la précision. La brièveté consiste simplement à s'exprimer en peu de mots, & la précision à renfermer en peu de mots beaucoup d'idées. *Donnez-moi du pain, donnez-moi un pain, donnez-moi le pain* : voilà trois façons de s'exprimer que les latins rendent de cette unique, *da mihi panem*. L'expression latine est plus courte, mais elle est moins précise, parce qu'elle renferme moins d'idées. On peut donc quelquefois, c'est une vérité qui a l'air d'un paradoxe, on peut rendre une phrase plus précise en l'allongeant : on l'a éprouvé soi-même pour peu qu'on se soit exercé à écrire.

(1) Cette seule phrase, *Horace de retour à Rome, tua sa sœur qui gémissoit sur sa victoire*, est susceptible de plusieurs significations différentes. *Sa sœur* peut signifier ou sa propre sœur, ou la sœur de quelqu'un qui a été nommé plus haut. *Sa victoire* : est-ce la victoire de la sœur même d'Horace ou d'un autre ? Quand nous n'aurions pas eu de mots en françois pour lever ces équivoques que ren-

entre deux verbes nous sauve certaines amphibologies, & ce langage ambigu que le retranchement de ce même *QUE* occasionne quelquefois dans la langue latine, ne nous cause-t-il pas d'ailleurs des embarras sans cesse renaissans? nous perdons peut-être plus que nous ne gagnons.

La rareté des particules & des conjonctions, n'est pas un des moindres défauts de la langue

---

contrent à chaque pas ceux qui écrivent, nous aurions dû en chercher; mais nous en avons: *icelui*, *icelle*, *iceux*, *icelles*, *de soi*, *cettui-ci*, *cette-là*, eussent été si commodes. Nous aurions pu même nous exprimer plus clairement que le latin qui, dans cette partie, a tant d'avantage sur le françois, nous aurions pu dire selon l'exigence des cas: Horace de retour à Rome, tua la sœur, ou *d'icelui* ou *d'icelle*, qui gémissoit sur la victoire *de cettui-ci*, ou *de cettui-là*, ou *de soi*, (c'est dire de lui Horace) ou *sur sa propre victoire*. Que de facilités pour écrire nous nous sommes ôtées nous-mêmes! Au sujet d'*icelui*, d'*icelle*, &c. que nous avons supprimés, qu'il me soit permis de me plaindre de ce que nous avons appauvri notre langue en supprimant des mots expressifs que nous retrouvons dans nos vieux auteurs & que nous regrettons: nous avons abandonné ces mots sans rien mettre à la place; ou si nous en avons trouvé de nouveaux, pourquoi ne pas garder les anciens, afin qu'on eût à choisir quand on écrit? = *Si notre QUE*.... Nous avons pris notre *QUE* des Grecs qui ont leur *oti*; mais cet *oti* ne les embarrasse point, parce qu'ils le retranchent quand ils veulent.

françoise ; elle est bien pauvre dans cette partie ; en comparaison de la latine. Par exemple , la conjonction *ET* , unique en françois , est quintuple en latin , *&* , *que* , *ac* , *atque* , *nec non*. *CAR* , *EN EFFET* , voilà tout ce que nous avons : les Latins ont *enim* , *etenim* , *enimverò* , *nam* , *namque* , *etquidem* , *reverà* , *reipsà* , &c. Ils ont encore je ne sais combien de petites particules qui préparent à ce qu'on va dire , ou qui donnent un ton au discours , que nous n'avons pas. Que dirai-je de nos pronoms ? les terminaisons en sont toujours les mêmes , comme celles des noms ; nous n'en avons point pour les différentes personnes : on fait , par expérience , quel embarras il en résulte pour ceux qui écrivent , & qui veulent écrire clairement. Je vois chez les Latins , les pronoms *hic* , *iste* , *ille* , qui sont pour les premières , secondes & troisièmes personnes , qui se déclinent aux singuliers & pluriels masculins , féminins & neutres (1) : quelle lumière cela jette dans leurs phrases ! La construction en est beaucoup moins monotone que celle

---

(1) Les pronoms en latin ont encore d'autres usages fort commodes. *Hic* est pour les objets présents & moins éloignés , *ille* pour les objets absents & plus éloignés. *Hic* marque souvent une personne vivante , *ille* une personne morte. *Hic* , celui pour lequel on parle ; *iste* , celui contre lequel on parle. *Ille* se met par emphase , *iste* par des

des nôtres. Ils peuvent par des inversions naturelles & qui ne nuisent pas à la clarté, tenir en suspens l'esprit du lecteur ou de l'auditeur, ce qui produit sans doute le meilleur effet, sur-tout dans les discours oratoires. Nous nous vantons de suivre la marche naturelle, la marche des idées : nous suivons celle que nous sommes forcés de prendre. N'ayant pas de terminaisons différentes pour les noms, nous n'avons pas à choisir ; nous ne pouvons pas mettre le régime du verbe avant le nominatif. Au lieu de *Alexandre a vaincu Darius*, disons-nous, *Darius a vaincu Alexandre* ? les Latins peuvent dire, *Alexander vicit Darium*, ou *Darium vicit Alexander* : l'un & l'autre est également clair & naturel. La vivacité de notre esprit qui saisit à la fois plusieurs idées, ne considère pas successivement, avec une lenteur froide, avec une exactitude philosophique, d'abord le sujet de l'action, l'action ensuite, & enfin le terme de l'action ;

---

mépris : *Pompeius ille*, le fameux Pompée ; *Clodius, iste*, le méprisable Clodius. Les adverbes *hic*, *istuc*, *illuc*, participent de la signification des pronoms auxquels ils appartiennent. *Hic*, le lieu où je suis, où nous sommes ; *istuc*, le lieu où vous êtes ; *illuc*, le lieu où ils sont. *Hic* est pour le lieu le plus voisin, *illuc* pour celui qui est le plus éloigné. Le pronom *is*, *ea*, *id*, s'emploie ordinairement lorsqu'il suit un *QUI*, *QUÆ*, *QUOD*.

il envisage tous les trois ensemble d'un coup d'œil rapide : il y a même des cas où il desireroit de connoître le terme de l'action avant le sujet. De plus , il fait souvent gré à celui qui parle ou qui écrit , de lui faire un peu attendre ce qu'il souhaite , d'exciter enfin sa curiosité pour la satisfaire. Il faut convenir cependant que la construction latine est quelquefois embarrassée dans les meilleurs écrivains , & que la nôtre ne l'est jamais quand on fait écrire. Remarquons aussi par rapport à notre langue , que , malgré la monotonie & l'uniformité ordinaires de sa marche , elle souffre même en prose des inversions qu'on n'a point assez remarquées , & qui font dans le style un effet d'autant meilleur qu'elles sont plus rares. Pour moi , il me semble qu'il y a des inversions propres à l'éloquence , comme il y en a de propres à la poésie. Je choisis un exemple entre mille ; je crois que cette phrase dans la première Catilinaire de Cicéron , *Catilinam verò orbem terræ cæde atque incendiis vastare cupientem , nos consules perferemus !* peut ou plutôt doit être rendu ainsi en françois , « Et Catilina  
« qui veut ravager toute la terre , la remplir de  
« meurtres & d'incendies , des consuls le supporteront (1) ! »

---

(1) Convaincu de ce principe , j'ai hasardé , en tradui-

Le latin paroît avoir un grand avantage sur le françois pour la brièveté ; outre que l'un ne connoît pas les auxiliaires , il peut en mille circonstances sous-entendre des noms & des verbes , ce que ne peut guere l'autre , que ses auxiliaires d'ail-

---

sant, des inversions auxquelles j'ai cru que la langue françoise pouvoit se plier , & qui m'ont paru rendre le discours plus vif. Parmi les gens instruits que j'ai consultés, les uns, loin d'en être choqués, ont trouvé qu'elles faisoient un bon effet ; elles ont paru extraordinaires à d'autres dont j'estime fort le jugement. Pour moi, ces inversions me paroissent très naturelles dans l'éloquence, surtout lorsque l'orateur est animé. Il en échappe dans la conversation un peu vive, qui mériteroient d'être recueillies ; elles choqueroient peut-être la plupart de ceux mêmes qui les emploient, si, les transportant sur le papier, on les leur faisoit lire lorsqu'ils sont froids & tranquilles. Je ne doute pas que nos meilleurs avocats n'en fassent un grand usage dans le feu de la plaidoirie ; j'en ai remarqué plusieurs dans les mémoires du célèbre Cochin : j'en vais citer quelques unes pour servir d'exemples.

« La résidence, la disposition des fruits, toutes ces sources de relâchement, si expressément condamnées : il demande qu'on les autorise en sa personne ». — « Ainsi le sieur Peisson qui a vu, lu & tenu le contrat de mariage, qui avoit caractère pour se faire représenter, qui, sur la foi de cette piece, n'a plus pensé à veiller sur la grossesse d'Hieronyme Caprioly, ni sur le fruit qui en devoit naître : a-t-on eu le moindre reproche à

leurs embarrassent toujours (1) : mais aussi le françois a un si grand nombre de tours vifs & précis , il est si ennemi de toute inutilité , que , tout calculé & tout compensé , il ne cède peut-être pas à la langue latine en précision. On admire dans les auteurs de cette langue des expres-

« alléguer contre lui » ? Voici encore une inversion d'un autre genre , je n'en citerai pas d'autres. « Que par-là on  
 « pût dire , pour rendre cette clause absurde , que la bulle  
 « accorde aux supérieurs de la congrégation , la collation  
 « des bénéfices dont leurs religieux sont pourvus ; c'est  
 « ce que personne ne peut penser ». Je ne parle que des inversions un peu extraordinaires ; M. l'abbé le Batteux , dans son excellent traité de la construction oratoire auquel je renvoie , a cité plusieurs exemples d'inversions plus ordinaires & moins frappantes que celles que je cite. Qu'on me permette de rapporter une seule phrase de Fléchier , sans l'accompagner des réflexions dont cet écrivain judicieux & profond l'accompagne. « La valeur n'est  
 « qu'une force aveugle & impétueuse , qui se trouble &  
 « se précipite si elle n'est éclairée & conduite par la pro-  
 « bité & par la prudence ; & le capitaine n'est pas accom-  
 « pli , s'il ne renferme en soi l'homme de bien & l'hom-  
 « me sage. Quelle discipline peut établir dans son camp  
 « celui qui ne peut régler ni son esprit ni sa conduite ?  
 « & comment saura calmer ou émouvoir , selon ses des-  
 « seins , dans une armée , tant de passions différentes ,  
 « celui qui ne sera pas maître des siennes ? »

(1) L'avantage de n'avoir pas d'auxiliaires & de pou-



sions fortes & métaphoriques qui ne peuvent être rendues dans la nôtre : mais ces expressions en grande partie ne sont-elles pas un peu dures & un peu forcées ? & n'est-ce point un mérite à la langue françoise de ne pas les rendre , parcequ'elle rejette toute métaphore qui peut paroître recherchée & tirée de loin ? Je trouve en général dans le françois plus de douceur & de simplicité que dans le latin , soit pour les mots pris à part , soit pour la

---

voir sous-entendre des noms & des verbes , donne sans contredit la supériorité au latin sur le françois , pour certaines parties , & sur-tout pour ce qu'on appelle le style lapidaire. Mais je considère les deux langues par rapport à l'éloquence , & je crois que pour examiner régulièrement les choses , il ne faut pas prendre une phrase latine , & se demander si le françois pourroit s'exprimer avec la même précision , mais il faut lire un ensemble de plusieurs phrases qui se suivent. Or en lisant nos bons écrivains sans aucun préjugé , j'ai observé chez eux une infinité de tours vifs & précis que la langue latine auroit peine à rendre. = Quant aux expressions métaphoriques , qu'on lise Cicéron , par exemple , avec attention ; qu'on examine , toute prévention à part , certaines métaphores , on les trouvera assurément peu naturelles , & on sera moins surpris qu'elles ne puissent pas être rendues dans notre langue : la langue grecque , qui ne le cede pas à celle des Latins , de leur propre aveu , ne les rendroit pas non plus.

construction , soit pour les tours , bien plus de conformité avec le Grec qui , selon moi , réunit lui seul les avantages du latin & du françois , & d'autres encore qui lui sont propres.

Je ne considère la langue grecque que par rapport à l'éloquence , comme j'ai fait pour les langues latine & françoise. Henri Etienne , l'auteur des racines grecques , & plusieurs autres avant moi , ont déjà observé qu'il y avoit une grande analogie entre le grec & le françois : en lisant , & sur-tout en traduisant , j'ai aperçu moi-même entre l'un & l'autre une ressemblance qui m'a étonné (1) ; les mêmes tours à-peu-près , la même facilité dans la construction , la même simplicité

---

(1) La principale raison de cette ressemblance , c'est , je crois , que ceux qui ont commencé à écrire un peu régulièrement dans notre langue , avoient lu beaucoup de grec , & que même ils traduisoient des auteurs grecs. Comme le françois n'étoit pas encore formé , ils lui ont fait prendre la forme grecque qu'ils avoient dans la tête & sous les yeux. = *La même simplicité dans les métaphores.* Dans tous les discours d'Eschine & de Démosthène , j'ai trouvé fort peu de métaphores qui ne pussent être transportées en françois mot pour mot. Il n'en est pas de même de Cicéron : j'en ai rencontré une foule que notre langue m'a semblé ne devoir pas admettre , & ne pouvoir rendre que par des équivalens. Mais si le langage oratoire chez les Grecs , sur-tout dans le beau siècle de l'éloquence , a tou-

dans les métaphores. Le grec varie ses terminaisons comme le latin , & par conséquent il peut varier la disposition des phrases ; mais il n'abuse pas de ce pouvoir. Il peut , ainsi que le latin , sous-entendre des noms & des verbes. Ses conjonctions

---

jours été simple & naturel , sans manquer de force , le langage poétique , & principalement celui de la poésie lyrique , dans les chœurs d'Eschyle , de Sophocle & d'Euripide , dans les odes de Pindare & de plusieurs autres , offre des hardiesses auxquelles la timidité de notre langue ne peut guere atteindre. C'est , à mon avis , une perfection dans un idiome , que le langage de la poésie y soit distingué de celui de la prose , qu'il fasse , pour ainsi dire , un langage à part. L'idiome grec a cet avantage que n'a pas le nôtre. Quelle ressource les poètes ne trouvoient-ils pas dans les différens dialectes , qui n'étoient point des jargons , des langages vicieux , mais des façons de parler autorisées par le bon usage , & entendues dans toute la Grece ? Ils avoient chacun leur caractère particulier & leur perfection propre. Les poètes adoptoient celui qui étoit le plus analogue à leur génie , & au genre dans lequel ils écrivoient. Homere les a pris tous & les a mêlés dans ses poèmes ; & lors même qu'il s'exprime le plus simplement , il emploie toujours une foule d'expressions qui étoient propres à la poésie , & que la prose n'admettoit pas. Au reste , l'éloquence des premiers orateurs & sophistes , & celle des Grecs Asiatiques , n'avoit pas cette belle simplicité qui fait tant de plaisir dans les grands orateurs d'Athènes , & qui est si conforme au génie de notre langue.

font aussi multipliées, ses particules le font beaucoup plus (1). Sa douceur & sa fécondité sont incomparables. Que de mots simples il possède, presque tous d'une prononciation agréable, presque tous harmonieux ! Qui ne fait combien il peut aisément en unir deux ou plusieurs ensemble, dont se forme un mot expressif, qui participe de la signification des mots qui le composent (2) ? Il n'avoit pas besoin d'adopter des termes étrangers ; fécond par lui-même & de son propre fonds, il créoit quand il vouloit des mots nouveaux pour rendre des idées nouvelles. A présent même qu'on ne le parle plus, & qu'il n'est plus vivant pour nous, on pourroit encore l'enrichir en suivant son

---

(1) Inutilement voudroit-on chercher en grec la vraie signification de toutes les conjonctions & particules ; plus inutilement encore on voudroit les faire passer dans notre langue. Contentons-nous de les remarquer en grec, & tâchons de deviner l'usage qu'en faisoient les écrivains. C'est faute de connoître cet usage que Perrault, dans ses parallèles, faisoit déraisonner l'orateur qui, sans contredit, raisonnoit le mieux. En général, ce sont moins les conjonctions grecques qui doivent faire entendre les raisonnemens de Démosthène & des autres orateurs, que la suite de leurs raisonnemens qui doit conduire à l'intelligence de ces conjonctions.

(2) Le grec unit une ou plusieurs prépositions avec tous les mots qui peuvent composer une phrase, des noms avec

esprit, qui vit toujours, & qui lui donne une espèce d'immortalité.

J'ai observé depuis que je m'applique à l'étude de la langue grecque, & je n'ai jamais trouvé cette observation en défaut, que la règle la plus générale de cette langue, la règle à laquelle elle fait céder toutes les autres, c'est le plaisir de l'oreille. Toutes les fois qu'en suivant les règles ordinaires, il en résulte quelque chose de dur & de désagréable, elle ajoute, retranche ou change une ou plusieurs voyelles ou consonnes. Les mots étant les instrumens arbitraires de la parole, & faits pour notre usage, elle les a obligés avec raison de se prêter toujours au plaisir de l'oreille, de contenter

---

des noms, des verbes avec des verbes, &c. Une infinité de termes, dans cette langue, sont la définition de la chose. Je prends les premiers qui s'offrent à ma mémoire. *Philarguros*, un homme qui aime l'argent, un avare. *Cheirourgos*, un homme qui opere de la main, un chirurgien. *Barometron* (mot nouvellement inventé), un instrument qui marque la pesanteur de l'air, un barometre. Presque tous les arts & toutes les sciences ont emprunté leurs noms de l'idiome des Grecs. On peut encore tous les jours en créer de nouveaux en cas de besoin. Un physicien s'est adressé à moi, me priant de lui composer un terme qui pût dénommer une machine qu'il avoit imaginée, & en exprimer les effets : j'ai trouvé ce terme sans peine en suivant l'esprit de la langue.

en tout sa délicatesse. Elle évite avec soin les rencontres de voyelles ; & pour sauver le choc désagréable de celles à la fin & au commencement des mots qui se suivent, elle interpose la lettre *ν*, correspondante à notre *N* ; cette lettre, dont le son coulant & facile aime à se marier avec celui des voyelles (1). Les Grecs ont des particules explétives, dont les unes s'ajoutent aux mots & s'identifient avec eux pour les étendre ; les autres s'introduisent dans le corps de la phrase pour en compléter le nombre. Mais ce que je trouve de plus admirable dans leur langue, ce sont leurs verbes : ils paroissent très compliqués, & ne le sont pas en effet. Les tems, les modes, les personnes y sont, il est vrai, fort multipliés ; mais ils se déduisent les uns des autres par des principes clairs

---

(1) Soit qu'on prononce *ambition injuste*, *ambition-n-injuste*, suivant ce qu'on appelle la prononciation normande, que je préférerois volontiers à toute autre, & qu'on est obligé de prendre en certaines occasions, soit qu'on fasse une petite pause après *ambition* ; je trouve qu'il n'en résulte rien que de doux & d'agréable pour l'oreille, & je ne suis pas de l'avis de ceux qui sont choqués de l'hiatus ou bâillement que la rencontre des deux syllabes occasionnent, disent-ils, dans le dernier cas. Si la rencontre de la lettre *ν* avec une voyelle, produisoit réellement un mauvais effet, de quelque façon qu'on la

& faciles ; c'est une machine étendue dont les ressorts principaux sont des plus simples , & auxquels tiennent tous les autres par un enchaînement naturel. Quelle source inépuisable de facilités ils étoient pour les écrivains ! le même verbe a plusieurs présens , plusieurs prétérits , plusieurs futurs , les uns plus courts , les autres plus longs ; quand on écrivoit , on pouvoit , en général , prendre celui qui accommodoit davantage.

Il me reste à rendre compte de mon travail dans la traduction de Démosthène & d'Eschine ; & c'est par où je terminerai ce long discours préliminaire. Avant de passer à ce dernier article , j'observe , comme je l'ai fait en commençant , que je n'ai point prétendu donner des traités approfondis sur tous les objets que je viens de parcourir , mais

---

prononcé , les Grecs qui avoient une oreille si délicate , n'auroient pas choisi cette consonne , pouvant en prendre une autre , pour l'ajouter aux mots qui finissent par une voyelle , quand ils se trouvent devant un mot qui commence par une voyelle. Remarquons au reste que nous avons ajouté la lettre *x* dans plusieurs mots pris du latin , *natio* , nation , *ambitio* , ambition , &c. Peut-être aurions-nous mieux fait de n'ajouter cette *x* que lorsque le mot se seroit trouvé devant une voyelle : nous aurions suivi l'esprit des Grecs , & nous aurions eu moins de terminaisons sourdes & nasales.

seulement énoncer quelques unes de mes réflexions que je soumets à l'intelligence du lecteur.

Le traducteur rend compte de son travail dans la traduction de Démosthène & d'Eschine.

D'habiles écrivains ont traduit plusieurs des discours de Démosthène, M. de Tourreil nous a donné les philippiques & les deux harangues sur la couronne. M. de Tourreil étoit un homme de beaucoup d'esprit, fort versé dans la littérature grecque & françoise, écrivant en sa langue avec intérêt : il avoit étudié Démosthène, il l'entendoit mieux assurément qu'aucun de ceux qui l'avoient précédé dans cette carrière. Il a accompagné sa traduction d'excellentes notes, & de préfaces qui sont des chefs-d'œuvre ; tout est beau dans son livre, excepté la traduction même qui est l'objet principal : il établit sur l'art de traduire de très bonnes règles, qu'il viole presque toujours ; il manque, en traduisant, le génie d'Eschine & de Démosthène, qu'il dessine & peint faiblement dans ses préfaces. La réputation bien méritée que lui avoient acquise ses talens & ses ouvrages académiques, a rejailli sur sa traduction, qui peut-être ne lui auroit fait aucun nom ; s'il n'en avoit eu déjà un. Je le dirai sincèrement comme je l'ai éprouvé ; il traduit moins Démosthène qu'il ne le défigure : chez lui, la noble simplicité de l'orateur devient bassesse, sa grandeur devient enflure ; une élocution entortillée & embarrassée remplace une



dic tion nette & claire ; le nerf & la précision de l'orateur grec sont énervés quelquefois par une abondance stérile d'expressions triviales ou boursofflées : il veut enfin ajouter à Démosthène , lui donner de l'esprit ; & l'on ne peut s'empêcher , en le lisant , de se rappeler & d'approuver le mot de Racine (1).

M. l'abbé Millot , connu par son mérite littéraire , & par plusieurs ouvrages justement estimés , a traduit les deux harangues sur la couronne d'une manière sans doute plus satisfaisante que Tourreil. Son style est pur , simple , noble & précis : mais en évitant le grand défaut de son prédécesseur , la prolixité , il me paroît tomber dans un autre , dans la sécheresse ; & un style maigre & sec est presque aussi contraire au génie de Démosthène qu'un style lâche & diffus. Tourreil étouffe la vigueur de son original sous la multitude des mots ; M. Millot me paroît l'étrangler à force de précision. Je ne trouve pas enfin chez lui l'har-

---

(1) Tourreil lisoit sa traduction dans une compagnie d'hommes de lettres , parmi lesquels étoit Racine : celui-ci , indigné de voir que dans plus d'un endroit le traducteur défiguroit la simplicité noble de Démosthène par de faux brillans & des ornemens étrangers , se tourna du côté de Boileau auprès duquel il étoit , & lui dit tout bas : *Le bourreau ! il veut donner de l'esprit à Démosthène !*

nie de Démosthène, sa véhémence, sa rapidité, cette finesse attique qui caractérise tous les bons écrivains d'Athènes. J'ai cru appercevoir les mêmes défauts à-peu-près dans les quatre philippiques que M. de Maucroix a traduites, & qu'on nous a données dans ses œuvres posthumes.

Nous avons les mêmes philippiques de la main de M. l'abbé d'Oliver, ce traducteur célèbre, recommandable par la pureté & l'exactitude de son style : mais quoique rempli de respect pour la mémoire de cet académicien, je ne dissimulerai pas l'idée que m'ont laissée ses philippiques après les avoir lues. Cette traduction, à mon avis, est bien inférieure à celle des ouvrages philosophiques de Cicéron par le même auteur, qu'on peut proposer comme un chef-d'œuvre & un modèle en ce genre. Les catilinaires mêmes, qui m'ont paru mieux traduites que les philippiques, n'ont pas encore, suivant moi, la chaleur, la véhémence & la rapidité qui conviennent à de telles harangues.

Loin de prendre des sentimens de confiance en voyant que des écrivains habiles ont échoué, ou ont moins bien réussi dans la traduction de quelques discours de Démosthène, j'ai été effrayé, j'ai compris combien il étoit difficile de traduire ce grand orateur, & quelle tâche je m'étois imposée

Si je n'ai pas réussi dans l'ouvrage que je donne aujourd'hui au public , je n'ai rien négligé du moins pour réussir. Je demande dans un traducteur une grande connoissance de la langue de laquelle il traduit , une connoissance encore plus grande de celle dans laquelle il traduit, la même étendue, ou du moins la même trempe de génie à-peu-près que l'auteur qu'il traduit , enfin une ardeur infatigable qui lui fasse prendre toutes les peines nécessaires pour bien traduire : je ne me flatte pas d'avoir toutes ces qualités , mais du moins j'ai travaillé à les acquérir.

Les études que j'ai eu le bonheur de faire dans l'Université de Paris , sous les maîtres les plus habiles , m'ont mis à portée de prendre quelque teinture de la langue grecque : mais comme la connoissance qu'on en acquiert dans les colleges n'est pas suffisante pour qu'on puisse sentir par soi-même les beautés des auteurs (1), je l'ai étudiée depuis

---

(1) Qu'il me soit permis d'exposer , en passant , quelques idées sur l'étude qu'on fait de la langue grecque dans l'Université de Paris , où elle est plus cultivée que dans le reste du royaume. Le tems qu'on donne à cette étude , est pour l'ordinaire un tems perdu , parceque le peu qu'on en fait en sortant des colleges , est presque sur-le-champ oublié. Je désirerois donc qu'on fît marcher de front l'étude des langues grecque & latine , qu'on appliquât également

plus particulièrement , dans les orateurs sur-tout dont j'avois entrepris la traduction. En m'instruisant chez eux de leur langue , je me suis familiarisé avec leur caractère , j'ai goûté leur éloquence ; j'avouerai même qu'en général elle m'a plu davantage que celle de Cicéron , je l'ai trouvée plus simple & plus naturelle : plus je les lisois , plus je sentoisi naître en moi le desir d'en transporter les graces austeres dans la langue françoise.

J'ai tâché de m'instruire dans celle-ci en lisant avec la plus grande attention nos meilleurs écrivains : je l'ai connue un peu plus particulièrement en composant moi-même quelquefois. Mais ce qui me l'a fait connoître mieux que la composition & la lecture , c'est la traduction même. Rien n'instruit davantage du génie d'une langue , que l'obligation où l'on est de le comparer sans cesse au génie d'une

---

la jeunesse dans l'une & l'autre , à ce qu'on appelle thèmes & versions , & à des compositions soit en vers soit en prose ; ce qui est le seul moyen de bien apprendre une langue morte , quoi qu'en disent tous ceux qui ont raisonné sur les études , sans être guidés & éclairés par l'expérience. Mais il faudroit dans cette étude suivie des deux langues , avoir toujours pour but de mieux connoître la langue françoise , en la comparant aux deux autres ; car on ne doit étudier les langues grecque & latine , que pour s'instruire parfaitement dans la sienne.

autre

autre : cette comparaison apprend à les approfondir toutes deux , & sur-tout celle dans laquelle on traduit (1). Je ne me suis pas fié pour cette partie à mes propres lumières ; j'ai consulté & je consulte encore des personnes fort versées dans les beautés de notre langue , dont le goût délicat & sûr m'est du plus grand secours.

Il n'est pas nécessaire assurément d'avoir tout le génie de son auteur pour le bien traduire ; mais s'il faut l'aimer & l'admirer , s'il faut sentir pour lui un noble enthousiasme qui nous enflamme du desir d'imiter son style si on avoit à composer dans le même genre , ou de lui faire parler une autre langue comme il a parlé la sienne , j'ai pu ne pas défigurer Démosthène dans ma traduction.

---

(1) Lorsqu'on traduit , qu'est-ce qui est fait ? qu'est-ce qui est à faire ? qu'est-ce qu'on trouve ? qu'est-ce qu'on cherche ? On trouve les mots & les beautés que la langue originale a fournis à l'auteur sur lequel on travaille : on cherche dans une autre langue les mots & les beautés qui y répondent ; & l'on apprend d'autant mieux à les connoître , on les inculque d'autant mieux dans sa mémoire , qu'on s'est donné plus de peine pour les trouver. Il n'y a qu'une façon de connoître parfaitement une langue , c'est de la parler & de l'écrire. Comme on ne parle point les langues mortes , il faut du moins écrire , si on veut en acquérir toute la connoissance qu'il est possible d'avoir d'une langue qu'on ne parle plus. Il suit de là qu'on a

Les beautés simples & mâles, la rapidité sublime & majestueuse de ce grand orateur, m'ont tous les jours frappé : je le traduis avec le plus grand courage ; sa force étoit ma foiblesse.

Eschine, sans avoir la vigueur de Démosthène, m'a enchanté par sa finesse, son esprit naturel, sa noble simplicité, sa douceur flatteuse qui n'est point dénuée d'action ni de chaleur : je me suis plu infiniment à le lire & à le traduire ; je tâche de le montrer sous des traits qui lui soient propres, qui le fassent distinguer de son rival.

Par rapport au travail, je n'aurai, je pense, aucun reproche à me faire. Je me suis persuadé de bonne heure qu'on doit respecter le public lorsqu'on lui présente quelque ouvrage, qu'on ne doit rien lui offrir, sur-tout quand on écrit librement & sans y être forcé par les circonstances, qui n'ait été travaillé avec le plus grand soin ; mais je crois que l'espece d'ouvrage que je publie, demande plus que tout autre à être soigné. C'est la traduc-

---

tort de se plaindre des compositions en vers & en prose qu'on fait faire à de jeunes gens dans la langue latine, dans une langue, dit-on, où la plupart n'auront jamais occasion de composer au sortir des études. Pour moi, ce dont je me plains, c'est qu'on ne les fasse pas composer, ainsi que je viens de le dire, dans la langue grecque, & que l'on se contente, pour cette langue, de versions qui

tion d'orateurs grecs , il n'y a que la pureté & la beauté du style qui puissent intéresser dans la lecture de discours dont les sujets en général sont trop éloignés de nous pour être intéressans par eux-mêmes & par le fond des choses. Outre que je consulte des personnes d'un goût sûr , comme je viens de le dire , je ne néglige rien par moi-même pour faire passer dans notre langue cette finesse attique si vantée par les anciens , pour ne rien laisser qui choque l'oreille la plus délicate. On fait avec quel art les orateurs d'Athènes flattoient l'oreille de leurs compatriotes ; leur langue naturellement harmonieuse se prêtoit sans peine au plaisir des auditeurs : j'ai tâché d'y faire prêter la nôtre.

Quoique Démosthène , au premier coup d'œil , paroisse assez facile à traduire , parcequ'il est plein de ces raisonnemens simples & solides , de ces vérités fortes & sensibles qui frappent dans toutes les langues ; il est néanmoins , dans la vérité , fort difficile. Il est si précis & si nerveux , qu'on ne peut souvent retirer d'une phrase un mot , une syl-

---

ne la leur feront jamais bien apprendre. J'ai senti , par ma propre expérience , que traduire d'une langue pendant plusieurs années , même avec le travail le plus opiniâtre , la fait moins connoître que si on y composoit avec une attention médiocre pendant une seule année , sur-tout lorsqu'on est encore jeune.

labe, sans qu'il y ait un vuide; qu'on ne peut y inférer un mot, une syllabe, sans lui faire violence, sans la gêner. Tout est pensée chez lui; il faut le reproduire en le traduisant, sans qu'il soit possible de rien ajouter; il faut la plus grande précision jointe à beaucoup d'harmonie. Aussi a-t-on besoin de tout l'enthousiasme que ce grand homme inspire, pour vaincre les difficultés qu'il offre presque à chaque ligne, quand on veut le rendre trait pour trait, avec toute sa force & tout son feu (1).

Quoiqu'il ne néglige pas l'harmonie des phrases, qu'il l'étudie au contraire avec la plus grande attention, on trouve néanmoins chez lui, & assez souvent, de ces cadences brusques & rompues qui donnent à son discours un air plus naturel, & qui convenoient sans doute à son génie vif & tranchant. J'ai tâché de rendre, dans ma

---

(1) Je me suis exercé à traduire Cicéron, & je pourrai le donner par la suite dans notre langue, en l'opposant seul à tous les orateurs grecs. Quoiqu'il soit plus abondant & plus étendu que Démosthène, il est pour le moins aussi difficile à traduire. Ces longues phrases qui roulent périodiquement, & qui remplissent l'oreille de sons flatteurs & harmonieux, offrent, quand on veut les rendre, des difficultés qui désespèrent quelquefois. Otez quelque chose, vous ôtez l'harmonie; ajoutez un seul mot, la période est lâche & diffuse. Il n'est pas plus possible de lui



traduction , ces especes de dissonances pour lesquelles je crois qu'Eschine , & d'autres après lui , ont reproché à Démosthene , peut-être avec raison , d'avoir quelquefois de la dureté dans le style : je n'ai sacrifié nulle part le nerf à l'élégance , j'ai fait mon possible pour les réunir par-tout.

Je m'étudie à ne m'écarter jamais dans ma version , de cette simplicité précieuse dont les Grecs sur-tout nous ont donné de si beaux modeles : mais qu'il en coûte pour faire en sorte qu'elle ne nuise jamais à la noblesse ! Il y a , dans les harangues que j'ai traduites , des phrases qui pourront paroître simples & naturelles , & que j'ai remaniées bien des fois avant de les mettre dans l'état où je desirois qu'elles fussent.

On croira peut-être que j'ai outré la simplicité dans quelques endroits ; on pourra blâmer certaines phrases comme trop familières & point assez

---

rien ôter, de lui rien ajouter, qu'à l'orateur grec: en ôtant ou en ajoutant à l'un ou à l'autre, ou vous rendez l'un sec & l'autre diffus , ou vous les privez tous deux de leur vigueur ou de leur harmonie. Ce qui embarrasse encore dans l'orateur latin , c'est la fécondité & la richesse de son élocution ; il épuise sa langue , il faut épuiser la sienne quand on le traduit. Eschine n'est pas aussi difficile , à beaucoup près , que Cicéron & Démosthene : il n'est point aussi abondant , aussi étendu que le premier , ni aussi précis , aussi serré que le second.

nobles : mais qu'on fasse attention à la nature des discours que j'ai traduits. Ils sont dans les genres délibératif & judiciaire ; ils ont été composés pour le peuple & débités devant le peuple. Dans ces discours on est forcé d'entrer dans des détails qui demandent la plus grande simplicité ; & pour plaire au peuple à qui l'on parle , il faut employer souvent le langage le plus populaire , sans se permettre néanmoins ce ton bas & trivial que Turreil prête quelquefois aux orateurs grecs. Nous ne connoissons guere ces sortes de discours si usités chez les anciens , dans lesquels l'orateur descend , pour ainsi dire , de la tribune , s'approche du peuple pour converser avec lui , lui parle avec cette familiarité noble dont usent les honnêtes gens dans leurs conversations , & dont pouvoit user un républicain qui parloit à des républicains ses maîtres & ses égaux.

La marche du discours , si essentielle dans l'éloquence , ces transitions heureuses qui en unissent toutes les parties , présentent encore au traducteur de grandes difficultés : je les ai apperçues , je les ai senties , & je me suis efforcé de les vaincre.

En faisant parler françois les orateurs anciens , j'ai cru devoir leur laisser un certain air antique. Je n'ai rien omis nulle part , j'ai traduit tout , même ces détails trop longs & ces invectives trop

fortes qui ne font point dans nos mœurs : je pense qu'on doit faire connoître un auteur tel qu'il est , avec ses beautés & ses défauts. Je n'ai jamais substitué le mot de *Messieurs* aux *andrès Athénaïoi*, *andrès dikylai*, par lesquels les orateurs d'Athènes apostrophoient leurs auditeurs (1) : j'ai même francisé beaucoup de noms grecs , parceque je n'ai pas toujours trouvé des noms françois qui y répondent , & que d'ailleurs des périphrases qui seroient revenues sans cesse auroient fait languir le style. Pourquoi notre oreille ne s'accoutumeroit-elle pas aux noms de chorege , de thesmothete , de nomothete , &c. qui n'ont rien de dur & de désagréable , comme elle s'est accoutumée aux noms d'édile , de préteur , de tribun , &c. ?

---

(1) J'ai examiné quel étoit l'usage de Démosthène. Dans les causes particulières il apostrophe toujours ses auditeurs par les mots de *hommes* ou *hommes juges* : dans les causes publiques , il emploie alternativement les mots de *hommes juges* , ou de *hommes Athéniens* , ou de *Athéniens* simplement ; sans doute parceque dans ces dernières causes l'orateur s'adressoit autant aux Athéniens en général qu'à ceux d'entre eux qui siégeoient pour juger. Comme le mot de *juges* tout sec , ou celui de *hommes juges* , n'auroit pu se souffrir en françois , & que notre mot de *Messieurs* n'auroit pas convenu , j'ai employé celui d'*Athéniens* qui est le moins impropre.

Chaque traducteur , suivant sa maniere de traduire , a son système particulier sur les libertés qu'on peut prendre en traduisant : pour moi , persuadé qu'on doit être exact , & que , quand on cherche avec persévérance , on trouve enfin ce qu'on désespéroit d'abord de pouvoir trouver , j'ai essayé par-tout la traduction littérale , & toutes les fois qu'elle m'a paru bonne , je l'ai admise ; je ne l'ai abandonnée que quand le génie de notre langue , l'esprit de mes auteurs , les regles de l'harmonie ou la noblesse du style , ne le souffroient pas , mais toujours le moins que j'ai pu , & en conservant ce que je pouvois retenir. Quelquefois même j'ai voulu forcer la langue françoise d'admettre certains tours & certains mots , qui m'ont paru plus vifs & plus expressifs que tous les autres que j'aurois pu employer : le lecteur jugera par lui-même de ces hardiesses.

Je ne parle pas du vrai sens de chaque phrase pour lequel j'ai consulté les meilleurs commentaires , & principalement examiné le génie des orateurs , la suite & la liaison de leurs pensées & de leurs raisonnemens : car j'ai remarqué en général que pour entendre les auteurs anciens dans les endroits les plus difficiles , il faut les expliquer par eux-mêmes , tâcher de ne pas perdre le fil de leurs discours , le suivre avec attention , le renouer

avec adresse quand il paroît rompu , bien examiner ce qui est avant & après la phrase embarrassante , la rendre enfin de maniere qu'elle se lie sans peine avec le reste. Je ne ferai aucune remarque , dans le cours de mes traductions , sur mon travail dans cette partie ; je serai content si rien n'arrête le lecteur attentif & judicieux , s'il trouve que tout est lié & bien suivi.

J'accompagne ma traduction de notes suffisantes pour que le texte soit éclairci , sans qu'on soit arrêté dans la lecture : j'ai consulté pour ces notes les savans & les livres qui ont pu me fournir des éclaircissemens. Les recherches profondes & les remarques judicieuses de Turreil , Rollin & Reiske , sans parler de plusieurs autres , m'ont beaucoup aidé dans ce travail : je les ai suivis fidèlement , & même copiés quelquefois , pour une infinité d'articles qu'ils ont savamment discutés & habilement éclaircis. Quand je trouve une difficulté que je ne peux résoudre , j'ai du moins attention de l'indiquer & d'en avertir dans une note. Je profiterai volontiers des lumieres que l'on me communiquera , ou pour corriger les remarques fautives qui m'auront échappé , ou pour faire usage des solutions que je n'aurai pu trouver.

Je n'ai entrepris nulle part d'expliquer par des notes les beautés des harangues que j'ai tradui-

res : outre que cela les auroit trop multipliées , une expression bien choisie & un tour bien faisi valent mieux , selon moi , pour faire sentir l'art du discours , & toutes les finesses de l'élocution oratoire , que les notes les plus étendues. Si l'on ne sent pas les beautés de l'original en lisant la traduction , c'est la faute du traducteur ; de longues notes suppléeroient mal à son incapacité.

Les sommaires mis à la tête des discours , qui en renferment le sujet & l'analyse , sommaires que j'ai travaillés avec un soin particulier , serviront à instruire ceux qui liront ces discours , à leur faire mieux connoître le but & l'art de l'orateur , à leur faire mieux suivre ses raisonnemens dans les objets qu'il discute.

Je n'ai point mis le texte grec à côté de la traduction ; ce qui doublant les volumes en auroit beaucoup augmenté le prix , & mécontenté le plus grand nombre de lecteurs qui ne veulent avoir que le françois. Je me propose de donner par la suite une édition grecque de Démosthene (1) dont le texte bien

---

(1) Le projet de donner une nouvelle édition grecque de Démosthene , m'a fait supprimer les remarques critiques & grammaticales sur le texte , dont j'ai accompagné ma première édition de la traduction françoise de cet orateur. Mais je crois devoir rappeler l'hommage que je

épuré sera éclairci par des notes courtes & substantielles. A l'aide de cette édition, de la version latine dont je l'accompagnerai, & de la traduction françoise dans laquelle je me pique d'exactitude, je me flatte qu'avec une légère connoissance de la langue grecque, on pourra lire sans peine les originaux, admirer par soi-même les beautés de

---

rendois pour lors au travail & aux talens du savant Reiske. Celui qui m'a le plus servi pour ces remarques, disois-je, est sans contredit le savant Reiske, de Leipfick, que la mort nous a enlevé il y a quelques années, & que les lettres regretteront long-tems. La liaison que nous avions contractée, quoique dans un grand éloignement, les secours que j'ai tirés de son ouvrage, & l'honneur qu'il m'a fait de m'en dédier la dernière partie, m'ont dû rendre sa mort plus sensible qu'à personne. En profitant de son travail, je pense toujours, avec douleur, que c'est peut-être le zele ardent avec lequel il s'y est livré, qui a abrégé sa vie, & qui a privé l'Europe savante de ses lumieres. Il continuera du moins de l'éclairer par le beau monument qu'il a élevé à l'éloquence grecque. D'après l'étude que j'ai faite des orateurs de la Grece, je puis assurer que ce savant a débrouillé & éclairci, autant qu'il étoit possible, avec une sagacité étonnante, les textes les plus obscurs & les plus embarrassés, & qu'il a bien saisi l'esprit sur-tout de Démosthene. Sa veuve, femme rare, qui l'a aidé dans son travail lorsqu'il vivoit, & qui après sa mort a publié les deux derniers tomes de l'édition des orateurs grecs, est bien digne de tous nos éloges.

cette langue la plus parfaite, à mon avis, qu'aient jamais parlée les hommes, & reconnoître la vérité de ce vers d'Horace :

Graius ingenium , Graiis dedit ore rotundo  
Musa loqui ,

Les Muses ont aux Grecs inspiré le génie,  
Les Muses ont aux Grecs enseigné l'harmonie.

En un mot , pour ne pas continuer plus longtemps des détails qui pourroient devenir ennuyeux, je n'ai épargné aucune peine pour rendre Eschine & Démosthene agréables & intéressans dans notre langue. Si je n'ai pas atteint mon but , j'espere que les François me sauront toujours quelque gré de leur avoir fait connoître tout ce qui nous reste des deux orateurs d'Athenes les plus célèbres, & d'avoir , par un long travail , frayé la route à de plus habiles.





*JUGEMENS de Cicéron sur Démosthène , de Longin , de Denys d'Halicarnasse , de Quintilien , sur le même Démosthène , sur Eschine & sur Cicéron.*

Voyez ce que nous avons dit plus haut dans le Nota au bas de la page 67.

LE jugement de Cicéron doit être d'un grand poids ; il avoit approfondi l'art de la parole par l'étude & par l'exercice. Il parle de Démosthène dans plusieurs endroits de ses ouvrages sur la rhétorique , non seulement comme du plus grand orateur qui ait jamais paru , mais comme d'un orateur parfait , qui excelle dans tous les genres d'éloquence , dans le sublime , dans le simple & dans le tempéré ; comme d'un orateur qu'il se propose , & que quiconque aspire à la véritable éloquence , doit se proposer pour modele , soit pour le tour & la beauté des pensées , soit pour la force & la justesse des expressions , soit pour l'arrangement des mots & l'harmonie des phrases , soit pour la rapidité & la véhémence du discours. Je m'arrête à deux endroits , dont l'un se trouve dans le dialogue intitulé *Brutus* , & l'autre dans le livre de l'*Orateur*.

« Aucune des qualités qui constituent l'orateur , dit-il dans le *Brutus* , ne manque à Démosthène ; il est parfait. On voit dans les causes qu'il traite tout ce que la pénétration d'esprit , tout ce que l'artifice & même la ruse peuvent fournir. Quant à la diction ; faut-il de la délicatesse , de la précision & de la netteté ? rien de plus châtié que son style. Faut-il de la grandeur & de la véhémence ? il efface tous les autres par la sublimité des pensées , par la force & la majesté des expressions ».

« Je me souviens , dit-il dans le livre de l'*Orateur* , je me souviens que dans mon *Brutus* , où je n'ai pas épargné les louanges aux orateurs romains, soit par inclination pour mes compatriotes , soit par le desir d'exciter l'émulation , j'ai mis Démosthène au-dessus de tous les orateurs. Il atteint, suivant moi , à cette éloquence dont je me suis formé l'idée , & dont je ne trouve pas d'exemple (1). Nul n'a porté plus loin la perfection des trois styles ; nul n'a été ni plus élevé dans le sublime , ni

---

(1) « Puisque nous n'avons pas d'exemples , dit-il dans un endroit du même livre , de cette éloquence puissante , tâchons de l'imaginer : ou si nous voulons des modèles , ayons recours à Démosthène ».

plus délicat dans le simple , ni plus sage dans le tempéré. Je dois donc avertir certaines gens qui aspirent à l'atticisme , qui veulent déjà passer pour attiques , de regarder Démosthene comme le plus parfait modele , comme un orateur si attique , qu'Athènes elle-même ne l'étoit pas davantage : qu'ils apprenent de lui ce que c'est qu'atticisme , & qu'ils jugent de l'éloquence par les forces de ce grand homme , & non par la foiblesse de leurs talens ».

Quintilien , estimateur non moins éclairé qu'équitable , en parle en ces termes : « Une foule d'orateurs vient ensuite ; ils ont à leur tête Démosthene qui les a tous surpassés de bien loin , & qui est regardé en quelque sorte comme la regle de l'éloquence , tant sa diction est vive & ferrée ; pleine & nerveuse , dans un si juste tempérament , qu'il n'y a rien de trop ni de trop peu. Eschine , plus abondant & plus étendu , paroît d'autant plus grand qu'il est moins ramassé : il a plus d'embonpoint & moins de nerf ».

On ne contestera pas sans doute à Denys d'Halicarnasse le goût , le jugement & les lumières ; voici comme il s'exprime sur Démosthene & sur Eschine : « Ce qui caractérise , dit-il , l'éloquence de Démosthene , c'est la rapidité des mouvemens , le choix des expressions , la beauté de l'ordonnance

qui toujours soutenue & toujours accompagnée de douceur & de force , attache & fixe continuellement l'esprit des auditeurs. Eschine , il est vrai , n'a pas autant d'énergie , mais il se distingue par la diction , que tantôt il orne des plus belles figures , & que tantôt il assaisonne des traits les plus vifs & les plus piquans. L'art & le travail ne s'y font pas sentir : une facilité heureuse que la nature seule peut donner , regne par-tout. Il est brillant & solide ; il étend & il amplifie , mais souvent il serre & presse ; en sorte que son style , qui au premier coup d'œil ne paroît que coulant & doux , se trouve , lorsqu'on vient à le regarder de plus près , énergique & véhément ; en quoi Démosthène seul le surpasse , mais de manière que , sans contredit , Eschine tient le second rang entre les orateurs ».

On trouve dans Quintilien , dont j'ai rapporté le jugement sur Démosthène , un beau parallèle de cet orateur & de Cicéron , qui doit avoir ici sa place. « Pour moi , dit-il , je les tiens semblables dans la plupart des grandes qualités qu'ils ont eues l'un & l'autre ; semblables dans le dessein & l'économie du discours , dans la manière de diviser , de prouver , de préparer les esprits , en un mot dans tout ce qui appartient à l'invention. Il y a quelque différence pour l'élocution : l'un est plus précis , l'autre plus abondant , l'un serre de plus

plus près son adversaire , l'autre , pour le combattre , se donne plus de champ ; l'un le perce , pour ainsi dire , par la vivacité de son style , l'autre l'accable par l'abondance & le poids de sa diction ; on ne peut rien retrancher à l'un , ni rien ajouter à l'autre : on remarque dans Démosthène plus de soin & d'étude , dans Cicéron plus de naturel & de génie (1). Quant à la raillerie & au talent d'exciter la compassion , deux choses infiniment puissantes , Cicéron l'emporte certainement... , mais il lui cede d'un autre côté , en ce que Démosthène a été avant lui , & que l'orateur romain , tout grand qu'il est , doit une partie de son mérite à l'Athénien. Car il me semble que Cicéron , occupé tout entier à se former sur les Grecs , a composé son caractère de la force de Démosthène , de l'abondance de Platon , de la douceur d'Isocrate : & non seulement il a extrait par l'étude ce qu'il y avoit de meilleur dans ces grands modèles ; mais

---

(1) Il est vrai que Cicéron avoit un génie plus facile que Démosthène , qu'il travailloit plus aisément ; mais le travail de l'orateur grec consistoit sur-tout à cacher l'étude & le travail , pour ne montrer qu'une belle nature & une noble simplicité ; au lieu que dans l'orateur romain , l'art , en général , paroît trop à découvert , comme lui ont reproché quelques écrivains judicieux.

la plupart de ces mêmes perfections , ou plutôt toutes , il les a tirées de son propre fonds par l'heureuse fécondité de son divin génie. Ce grand homme , pour me servir d'une expression de Pindare , ne ramasse pas les eaux du ciel pour remédier à sa sécheresse naturelle , il trouve en lui-même une source d'eau vive qui coule sans cesse à gros bouillons ; & vous diriez que les dieux l'ont accordé à la terre pour que l'éloquence fût en sa personne l'essai de toutes ses forces. Est-il possible , en effet , d'être ou plus exact quand il faut instruire , ou plus pressant quand il faut remuer ? Quel orateur a jamais eu plus de charmes ! ce qu'il arrache , on croit le lui accorder ; les juges emportés par sa véhémence , comme par un torrent , s'imaginent suivre leur mouvement propre , quand ils sont entraînés. D'ailleurs il parle toujours avec tant d'autorité , qu'on a honte d'être de sentiment contraire : ce n'est pas le zèle d'un avocat qu'il apporte au tribunal , mais la foi d'un témoin ou l'équité d'un juge. Toutes ces qualités , dont une seule coûteroit à un autre un travail infini , lui sont naturelles ; en sorte que sa façon d'écrire , si belle & si inimitable , a le caractère de la plus heureuse facilité. Aussi ce n'est pas sans raison que ses contemporains ont dit qu'il régnoit au barreau : & c'est

avec justice que les siècles suivans l'ont tellement admiré, que le nom de Cicéron est moins aujourd'hui le nom d'un homme que celui de l'éloquence même. Fixons donc sur lui nos regards, qu'il soit notre modèle; & soyons sûrs d'avoir beaucoup profité quand nous aurons pris du goût pour Cicéron ».

Longin, dans son excellent traité du sublime, compare avec Démosthène, Hypéride (1), orateur grec, qui paroît avoir eu bien des rapports avec Cicéron. « Si l'on doit juger, dit-il, du mérite d'un ouvrage par le nombre plutôt que par l'excellence de ses beautés, il s'ensuivra qu'Hypéride doit être entièrement préféré à Démosthène. En effet, outre qu'il est plus harmonieux, il a bien plus de parties d'orateur qu'il possède toutes dans un degré presque éminent : semblable à ces athlètes qui sont universels, & qui peuvent réussir dans les cinq exercices, sans être les premiers dans aucun. Hypéride a imité Démosthène en tout ce qu'il a de beau, excepté dans l'arrangement des paroles; de plus, il a pris de Lyfias ses grâces naturelles & sans apprêt : il fait adoucir son style

---

(1) On est fâché, d'après ce que Longin dit de cet orateur, qu'il ne soit resté aucun de ses discours.

quand il faut de la simplicité , & ne dit pas tout du même ton comme Démosthène (1). Il excelle à peindre les mœurs : ses peintures , quoique simples & naïves , sont élégantes & fleuries. On trouve chez lui une infinité de choses plaisamment dites : sa manière de rire & de se moquer est aussi fine que noble. Il a une facilité merveilleuse à manier l'ironie ; ses railleries ne sont point froides ni recherchées , comme celles de ces faux imitateurs du style attique , mais vives & pressantes. Il est adroit à ridiculiser les objections qu'on peut lui faire. Plaisant & comique , il est plein de faillies & de pointes d'esprit qui frappent toujours où il vise. Toutes ces qualités dans Hypéride , sont assaisonnées d'un tour & d'une grace inimitables. Il fait , quand il veut , émouvoir la pitié. Souple & flexible , il se détourne , il se remet en chemin , lorsqu'il le juge à propos , comme on le voit dans cette digression de Latone qui a toutes les richesses de la poésie. Il a fait une oraison funebre avec tant de pompe & de magnificence , que jamais orateur ne l'a peut-être égalé en ce

---

(1) Longin ne veut pas dire qu'il n'y a point de variété dans Démosthène : personne n'a mieux entendu que lui à mêler les trois styles ; nous avons vu que Cicéron lui rend cette justice : mais son ton en général est toujours grave , austère & sérieux.



point. Démosthène au contraire ne s'entend pas à peindre les mœurs (1) : son style ferré est un peu dur ; il n'a rien de pompeux ni de magnifique : il ne possède en général aucune des parties dont nous venons de parler. S'il veut railler & badiner, il se rend ridicule plutôt qu'il ne fait rire, & il est d'autant moins plaisant qu'il tâche de l'être davantage. Cependant parceque, à mon avis, les beautés diverses & multipliées qui sont dans Hypéride, n'ont rien de grand ; que, dénuées d'action & d'enthousiasme, elles laissent leur auditeur froid & tranquille, on n'est pas fort transporté par la lecture de ses ouvrages. Au lieu que Démosthène ayant réuni en lui seul toutes les qualités d'un orateur vraiment né pour le sublime, & perfectionné par l'étude ; ce ton de grandeur & de majesté, ces mouvemens animés, cette fécondité, cette adresse, cette rapidité, &, ce qui le distingue sur-tout, cette force & cette véhémence dont personne n'approcha jamais : par ces qualités rares que je regarde comme un présent des dieux, & qu'il n'est pas permis d'appeller des qualités humaines,

---

(1) Ce qui domine dans Démosthène, c'est l'abondance, la force & la subtilité des raisonnemens, la véhémence & l'impétuosité des mouvemens. Il y a des mœurs dans ses discours ; il connoissoit bien les hommes, il savoit les

il a fait oublier celles qui lui manquoient , il a effacé les orateurs célèbres de tous les siècles , les laissant comme abattus & éblouis de ses tonnerres & de ses éclairs. Et certes , il est plus facile d'envisager fixement les foudres qui tombent du ciel , que de considérer , sans en être ému , les passions violentes qui regnent en foule dans ses harangues ».

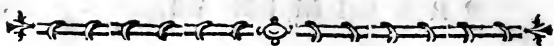
Voici un parallele de Cicéron & de Démosthène tiré du même Longin. « Démosthène est grand en ce qu'il est ferré & concis ; Cicéron , au contraire , en ce qu'il est abondant & étendu. On peut comparer l'un à cause de la violence , de la rapidité , de la force & de la véhémence avec laquelle il ravage , pour ainsi dire , & emporte tout , à une tempête & à un foudre : pour l'autre , on peut dire que , comme un vaste incendie , il dévore & consume tout ce qu'il rencontre ; son feu , permanent & durable , se répand dans toutes les parties de ses harangues , & loin de s'éteindre s'accroît toujours à mesure qu'il s'avance. La précision sublime & véhémence de Démosthène vaut mieux , sans doute ,

---

peindre ; mais en général on trouve peu chez lui de ces peintures fines & délicates de la vie commune & civile : c'est dans ce sens , je crois , que Longin dit qu'il ne s'entendoit pas à peindre les mœurs.

dans les exagérations fortes & dans les passions vives , quand il faut saisir & étonner l'auditeur ; l'abondance est préférable quand on veut le gagner & l'adoucir : l'abondance , en un mot , est plus propre pour les lieux communs , les digressions & les péroraïsons , pour tous les discours d'appareil , pour les histoires , les traités de physique , & d'autres matieres semblables ».





# PRÉCIS HISTORIQUE,

POUR L'INTELLIGENCE

DES HARANGUES

D'ESCHINE

ET DE DÉMOSTHÈNE.

---

LES harangues de Démosthène & d'Eschine roulent en grande partie sur les affaires publiques d'Athènes ; ces affaires tiennent au gouvernement ; on ne peut parler des unes sans parler de l'autre : il faut donc s'instruire de la manière dont se gouvernoit cette république , pour entendre avec quelque intérêt les deux célèbres rivaux que nous montrerons deux fois aux prises ; il faut se transporter à Athènes , & devenir Athénien pour quelques momens. Je vais donner d'abord une idée générale de la constitution de la Grèce dont l'histoire est liée à celle d'Athènes , & dont les intérêts , dans les guerres contre les Perses & contre Philippe , étoient les mêmes.

*Tableau précis de l'histoire de toute la Grece ,  
d'après Messieurs de Condilhac & de Turreil.*

M. l'abbé de Condilhac , dans son cinquieme tome du cours d'étude pour l'instruction du duc de Parme , nous présente un tableau rapide , intéressant & bien raisonné des Grecs & des Perses : il fait voir que ces Grecs qui méprisoient les autres peuples , qui les traitoient de barbares , avoient été eux-mêmes dans l'origine des barbares , ou plutôt des sauvages , errant sur les montagnes & dans les forêts , se nourrissant de glands comme les animaux , se dévorant les uns les autres , ne connoissant d'autres loix que la force ; il montre comment d'abord les Titans , originaires d'Egypte , selon les conjectures les plus probables , essayerent de les tirer de cet état de férocité où ils retomberent bientôt ; avec quelle peine ensuite ils furent policés & civilisés par des colonies égyptiennes & phéniciennes. L'Egyptien Cécrops dans l'Attique , le Phénicien Cadmus dans la Béotie , dans l'Argolide Danaüs venu d'Egypte , jetterent parmi les Grecs les premieres semences de civilisation & de politesse. Ce même auteur établit avec beaucoup de sagacité l'origine véritable de la constitution de la Grece , de cette multitude de petits

états indépendans , de ces jeux solennels & de ces assemblées générales qui acheverent de polir les Grecs par une communication réciproque , & leur inspirerent du mépris pour les autres peuples ; le vrai principe de leur vif amour pour la liberté , de leur goût pour les fables & le merveilleux , pour les sciences , pour les lettres , & pour les arts qu'ils ont créés ou perfectionnés ; enfin les causes de leur puissance , de leur foiblesse , & de leur destruction.

M. de Turreil distingue dans la Grece , comme dans la vie des hommes , quatre différens âges. Le premier , dit-il , comprend près de sept cents ans , depuis la fondation des petits royaumes de cette contrée d'Europe jusqu'au siege de Troie ; le second environ huit cents ans , depuis la guerre de Troie jusqu'à la bataille de Marathon ; le troisieme un peu moins de deux siècles , depuis cette bataille jusqu'à la mort d'Alexandre ; le dernier compte un égal nombre d'années , depuis la mort d'Alexandre où les Grecs commencerent à décheoir , jusqu'à ce qu'enfin ils tombassent sous la domination des Romains. De ces quatre âges , ajoute-t-il , il n'y a que les trois premiers qui entrent dans mon dessein , le quatrieme seroit hors d'œuvre.

Je rapporte à l'enfance de la Grece (c'est toujours M. de Turreil qui parle) la fondation d'A-

thenes , de Sparte , de Thebes , d'Argos , de Corinthe & de Sicyone , l'attentat des Danaïdes , les travaux d'Hercule , les aventures tragiques d'Œdipe , l'expédition des Argonautes , celle des sept capitaines contre Thebes , la guerre de Minos avec Thésée , & généralement tous les exploits de ces premiers héros à qui la renommée conserve leur rang , par une raison qui ne vieillira jamais. La prééminence d'estime & de gloire où cette longue suite de siècles les a maintenus jusqu'à nous , ne vient pas tant d'un respect aveugle pour l'antiquité , que de la vénération naturelle aux hommes pour une valeur bienfaisante , qui protège la foiblesse , & qui , loin d'exercer des violences , ne se plaît & ne s'occupe qu'à les réprimer.

La Grece , parvenue à l'adolescence , essaya ses forces unies à ce siège , où les Achille , les Ajax , les Nestor , & les Ulysse , firent pressentir à l'Asie qu'elle obéiroit un jour à leur postérité. Quarantevingts ans après la ruine de Troie , on voit le retour des Héraclides ou descendans d'Hercule , qui se remettent en possession du Péloponèse , d'où Eurysthée , l'implacable ennemi d'Hercule & de toute sa race , les avoit chassés un siècle auparavant. Leur droit sur les royaumes de Mycenes & d'Argos étoit incontestable : ils avoient déjà tenté deux fois inutilement de se rétablir ; mais

enfin ils eurent la fortune aussi favorable qu'ils l'avoient jusqu'alors éprouvée contraire. Ils défirerent les Pélopidés ou descendans de Pélops , aussi bien que les Néléides ou descendans de Nestor , & partagerent les royaumes de Mycenes , d'Argos , de Messene & de Lacédémone. Une si grande révolution changea presque toute la face de la Grece.

Les habitans du Péloponèse jusques-là se divisoient proprement en Achéens & en Ioniens : les premiers possédoient les terres que les Héraclides assignerent aux Doriens & aux autres peuples qui les avoient accompagnés ; les derniers habitoient la partie du Péloponèse depuis nommée l'Achaïe. Ceux des Achéens qui descendoient d'Eolus , & que l'on chassa de Lacédémone , se retirerent d'abord en Thrace sous le commandement de Penthile , & après sa mort allerent s'établir dans le canton de l'Asie mineure qu'ils appellerent *Eolide* , où ils fonderent Smyrne & onze autres colonies. Quant aux Achéens de Mycenes & d'Argos , se voyant contraints d'abandonner leur pays , ils s'emparerent aussitôt de celui des Ioniens. Ceux-ci se réfugièrent premièrement à Athenes , d'où , quelques années après , ils partirent sous la conduite de Nilée , fils de Codrus , pour occuper cette côte de l'Asie mineure , qui prit



d'eux le nom d'*Ionie*. Ils y bâtirent douze villes, Ephèse, Clazomène, Samos, &c.

Vers le même tems, les Doriens (1), qui eux-mêmes avoient chassé les autres, furent en partie obligés de fortir aussi de la Grece. Les Héraclides, en reconnoissance des secours qu'ils en avoient reçus, leur avoient donné la Mégaride, qu'ils avoient enlevée aux Athéniens : mais cette province ne suffisant pas à leur subsistance, ils se répandirent dans les isles de Crete, de Rhodes, de Cos; & ayant passé dans l'Asie mineure, ils bâtirent Halicarnasse, Cnide, & plusieurs autres villes. Cette contrée fut nommée *Doride*.

Iphitus, roi d'Elide, & Lycurgue, roi de Lacédémone, trois cents vingt-huit ans après le retour des Héraclides, rétablirent les jeux olympiques, institués par Hercule à l'honneur de Jupiter, mais qui jusqu'alors n'avoient point eu de tems fixe, & qu'on ne célébroit qu'en certaines occasions. Ces deux rois établirent la coutume de les célébrer tous les quatre ans près de la ville de Pise, appelée autrement Olympie.

(1) Doriens, habitans de la Doride, qui originairement étoit une contrée voisine du Parnasse : elle étoit échue à Dorus, troisième fils d'Hellen qui lui donna son nom.

En même tems que les Grecs s'exerçoient & se fortifioient le corps dans ces jeux, & dans d'autres encore qui furent depuis institués, ils ne négligeoient pas l'esprit. La poésie avoit ses héros qui ont immortalisé les grands hommes, & consacré leurs veilles à la gloire de leur nation (1). Mais non contents de transformer leurs guerriers en demi-dieux, ils entreprirent, à l'imitation des Phéniciens & des Egyptiens, de s'approprier, pour ainsi dire, les dieux mêmes, & de leur donner la Grece pour patrie, ou du moins pour théâtre de leurs plus insignes exploits. La tranquillité dont elle jouissoit alors ne fut troublée que par les longues guerres de Lacédémone avec Messene. Les Messéniens, à la fin chassés du Péloponèse, se transplantent en Sicile, & s'y rendent maîtres de Zancle, qui, du nom de ses nouveaux habitants, s'appella *Messine*. Les Grecs cependant se multiplièrent au point qu'il leur fallut chercher des habitations en pays étrangers : ils fondent par-tout des colonies, Chalcédoine, Byzance, Syracuse, Marseille, mais principalement en Italie, Tarente, Brindes, Naples, Rhege, Crotone, Sybaris, & d'autres en si grand nombre, que l'on don-

---

(1) Homere vivoit un peu avant Lycurgue, qui, le premier, publia les ouvrages de ce poète.

na le nom de grande Grece à toute cette côte qui s'étend depuis l'extrémité de la Calabre jusqu'à la Campanie. L'esprit de ce peuple , accoutumé par les poètes à se nourrir de vérités mêlées de fictions & de fables , ne put si-tôt goûter la raison toute pure , qui ne parvint à gouverner cette nation qu'avec le secours de la philosophie. Sept philosophes , surnommés les sept sages , répandirent leurs dogmes dans la Grece , & y semèrent une morale qui ne tarda pas à fructifier , & qui , dans un petit coin du monde , produisit l'élite du monde entier.

Le troisieme âge des Grecs , ou leur jeunesse for courte , mais très brillante , ne renferme qu'environ 150 ans , depuis la victoire de Marathon jusqu'à la mort d'Alexandre. On ne vit jamais ensemble tant de philosophes , d'orateurs & de capitaines excellens. Les grands événemens n'y manquent pas ; ils se suivent de fort près. Darius , fils d'Hystape , & après lui son fils Xerxès , fondent sur la Grece avec des armées formidables. Le nombre n'étonna point les Grecs : ils marcherent à l'ennemi d'un pas assuré. On eût dit que par eux la vertu alloit faire la loi à la mollesse , l'esprit au corps , & la raison à l'instinct. Le succès ne démentit pas leur confiance. Les Perses éprouverent à Marathon , à Salamine , à Platée , à My-

cale, ce que peut la valeur disciplinée contre l'impétuosité aveugle. On voit une poignée de Grecs mettre en fuite à plusieurs reprises, battre & dissiper, des armées innombrables de terre & de mer. M. l'abbé de Condilhac explique très bien les raisons pourquoi les Perses qui n'avoient que du faste & un vain appareil de puissance, devoient être vaincus par les Grecs qui avoient des forces réelles, qui combattoient dans leurs pays pour leur propre liberté. On peut lire dans l'ouvrage même de cet écrivain distingué, l'histoire abrégée, mais intéressante, de la Grece & de la Perse, avec les réflexions judicieuses dont il l'accompagne. Pour moi, je me borne à donner une idée générale de la constitution de la Grece, telle que je l'ai annoncée.

*Exposé succinct de la constitution de la Grece.*

Toute la Grece ne formoit qu'une nation composée de plusieurs républiques indépendantes les unes des autres. Un intérêt commun réunissoit tous les Grecs; leur liberté qu'ils avoient à défendre contre les rois de Perse qui vouloient les asservir : un intérêt particulier les divisoit; la prééminence ou primauté que les principales villes desiroient avoir sur toutes les autres, c'est-à-dire, le droit ou de régler les affaires les plus importantes de  
chaque

chaque ville en particulier & de la nation en général , ou de commander les armées levées pour la défense commune. Trois républiques se disputèrent la prééminence , Lacédémone , Athenes & Thebes.

La constitution sage de Lacédémone (1) , dont elle étoit redevable à Lycurgue , la rendit , pendant plusieurs siècles , l'arbitre de la Grece , & lui assura une primauté qu'elle ne devoit qu'à ses vertus & à son courage. Elle n'usa long-tems de son autorité sur les peuples , que pour leur avantage , pour maintenir la liberté de tous , & s'opposer à la tyrannie. Mais son humeur rigide & militaire

---

(1) Lacédémone , appelée originairement Lélégie , de Lélèx , son fondateur & son premier roi , s'appella depuis indifféremment Lacédémone ou Sparte , du nom de Lacédémon , successeur de Lélèx , & de Sparte , fille de Lacédémon. = Lycurgue , un de ces hommes nés pour gouverner les autres. Bon roi , & pour le moins aussi bon législateur , il entreprit la réforme de son état , & commença par celle des mœurs , qui seule peut maintenir l'ordre qu'elle établit. Il exécuta son plan ; & après avoir fait jurer à ses sujets qu'ils observeroient ses loix jusqu'à son retour , il se bannit à perpétuité. Ses établissemens n'avoient pour objet , ce semble , que la guerre , & ne tendoient qu'à faire un peuple de soldats des citoyens de la république : tout autre emploi , tout autre exercice leur étoit interdit.

fit dégénérer son empire en une domination dure ; qui dégoûta de son obéissance , & favorisa l'ambition d'Athènes sa rivale.

Athènes (1) , plus ancienne que Lacédémone ; mais plus foible , & occupée par des divisions domestiques , avoit cédé aux Lacédémoniens , avec les autres Grecs , la prééminence qu'elle voulut enfin prendre pour elle avec le secours des mécontents. Fixée , après de longues agitations , au gouvernement démocratique , munie des bonnes loix de Solon , délivrée de ses tyrans , elle avoit

---

(1) Cette ville s'appella d'abord Cécropie , du nom de Cécrops, son premier roi , & prit ensuite le nom d'Athènes, lorsqu'Amphiçtyon , son troisième roi , l'eut consacrée à Minerve , nommée en grec *Athénè*. = Solon , un des hommes les plus vertueux & les plus sages de son siècle : ses rares qualités , & particulièrement sa grande douceur , lui avoient acquis l'affection & la vénération universelle. Les suffrages unanimes l'autoriserent à régler , comme il l'entendrait , tout ce qui lui paroîtroit propre pour la meilleure constitution de l'état. Ce fut lui qui établit dans Athènes , ou plutôt qui fixa & régla le gouvernement démocratique. = *Délivrée de ses tyrans* , des Pisistratides ou descendans de Pisistrate. Pisistrate étoit parent de Solon : il usurpa le pouvoir souverain du vivant même de ce législateur. Détrôné deux fois , deux fois il remonta sur le trône. Il transmit la souveraineté à ses enfans , qui , à son exemple , gouvernerent avec beaucoup de justice & de

remporté (1) une victoire célèbre sur les Perses, qui vouloient faire revivre chez elle la tyrannie. Elle avoit eu la plus grande part aux victoires de Salamine & de Platée, remportées sur les mêmes ennemis, quoique les Lacédémoniens eussent commandé en chef dans les deux combats. Fiere de ces avantages, elle prétendit aller de pair avec Lacédémone, l'emporter même sur elle, & tenir le premier rang. Elle met la plupart des alliés dans son parti, tranche & décide sur tout ce qui con-

---

douceur, firent observer les loix, protégerent les sciences & les lettres, enfin se conduisirent de façon qu'ils auroient fait goûter aux Athéniens la puissance souveraine, si ce peuple n'eût pas été jaloux à l'excès de la liberté, & incapable de supporter aucune domination monarchique. Ils furent chassés d'Athènes, & n'y purent jamais rentrer malgré tous leurs efforts.

(1) C'est près de Marathon, bourg de l'Attique, qu'ils remportèrent cette victoire. Les Perses avoient cent mille hommes de pied, & dix mille chevaux; les Athéniens n'avoient en tout que dix mille hommes. = Salamine; isle de la mer Egée; Platée, ville de Béotie. Les Grecs remportèrent sur les Perses deux victoires célèbres, l'une près de Salamine, dans un combat naval; les Lacédémoniens y commandoient, quoique les Athéniens y eussent envoyé le plus grand nombre de vaisseaux: l'autre près de Platée, dans un combat sur terre; Aristide, général d'Athènes, y recevoit l'ordre de Pausanias, roi de Lacédémone.

cerne le bien général, se rend l'arbitre de la Grece; & domine à son tour près de cinquante années (1), pendant lesquelles elle traite fort durement les peuples soumis à son empire. Lacédémone, lassée par les plaintes de plusieurs villes sur la vexation d'Athenes, commença la guerre, si célèbre sous le nom de guerre du Péloponèse. Durant cette guerre, Athenes tantôt vaincue, tantôt victorieuse, affoiblie par une perte considérable qu'elle fit au siege de Syracuse, fut enfin assiégée & prise par les Lacédémoniens fortifiés de l'alliance du roi de Perse. Lacédémone reprit donc sur les Athéniens & sur les autres Grecs une supériorité dont elle avoit joui long-tems.

Ce nouvel empire de Sparte dura fort peu; elle

(1) Voyez sur l'espace de tems que dura l'empire des Athéniens dans la Grece, ce que nous avons dit tome II, page 56. = *Guerre du Péloponèse*. Le Péloponèse, pays de la Grece, qui s'appelloit *Apie*, avant que Pélops lui eût donné son nom. La révolte des Corcyréens contre Corinthe, fut l'occasion & le prétexte de la guerre du Péloponèse, entre Athenes & Lacédémone; la trop grande puissance & la domination odieuse d'Athenes en furent la véritable cause: tous les peuples de la Grece prirent parti dans cette guerre. = Syracuse, colonie de Corinthe, très puissante par terre & par mer. Les Athéniens entreprirent témérairement le siege de cette ville, & furent punis de



en abusa. Au lieu de maintenir les peuples , selon  
 ses anciennes maximes , dans la possession de se  
 gouverner par leurs propres loix , elle voulut dé-  
 truire leur forme de gouvernement , & établir la  
 sienne. Elle abolit donc la démocratie par-tout , &  
 institua un certain nombre d'hommes qui lui étoient  
 dévoués , & en qui résidoit tout le pouvoir : son au-  
 torité par-là devint plus absolue & plus odieuse ; elle  
 révolta & souleva tous les Grecs. Athenes se mit  
 à leur tête , & , malgré sa foiblesse , elle osa atta-  
 quer sa puissante rivale , avec le secours de ces  
 mêmes Perses qui avoient aidé les Lacédémoniens  
 à triompher d'elle ( les Lacédémoniens les avoient  
 irrités fort mal-à-propos en envoyant contre eux  
 leur roi Agésilas ) : elle l'attaqua avec succès , vain-  
 quit , & obligea les vaincus , par un traité solem-  
 nel , à remettre en liberté les villes grecques. Les

---

leur témérité par la perte de tous les hommes & de tous  
 les vaisseaux qu'ils y avoient envoyés. Ce fut quelque tems  
 après cet échec considérable qu'Athenes accepta d'abord  
 la domination des Quatre-cents qui dura fort peu , &  
 qu'ensuite vaincue sur terre & sur mer par les Lacédémo-  
 niens , elle fut obligée de recevoir la loi , & de subir le  
 joug de trente tyrans , de trente hommes pris chez elle  
 & dévoués à Lacédémone. Elle s'en délivra enfin avec  
 courage ; & , grace à la sagesse qu'elle montra dans ces  
 circonstances , elle reprit de nouvelles forces.

Lacédémoniens reprirent les armes peu de tems après , & opprimerent les Thébains compris dans le traité. Cette infraction ralluma le zele des Athéniens unis avec tout le reste de la Grece qu'ils animèrent contre Lacédémone ; ils l'attaquerent de nouveau , remporterent sur elle plusieurs victoires , & la réduisirent à renouveler le traité qui rétabliſſoit toutes les villes grecques dans leur pleine indépendance. L'égalité parfaite des deux grandes puissances procuroit à la Grece un repos qui fut troublé par Thebes : cette république nouvellement tirée d'oppression entreprit de parvenir à la primauté.

Thebes (1), fameuse par son ancienneté , par les exploits & les disgraces de ses premiers héros , ne fut jamais faire valoir ses forces plutôt par stupidité que par modération : elle eut la lâcheté de trahir la Grece , & de se joindre au roi de Perse qui venoit attaquer les Grecs avec des armées formidables. Cette action , qui ne fut point justifiée par le succès , la décria : les Barbares , contre toute vraisemblance , furent entièrement défaits. Les Thébains unis tantôt avec les Athéniens , tantôt avec les Lacédémoniens , par lesquels ils étoient

---

(1) Thebes , ville de Béotie , ainsi nommée , de Thébée , fille de Prométhée.

secours , ou qu'ils secouroient les uns contre les autres , s'étoient contentés jusqu'alors du second rang sans aspirer au premier. Extrêmement aguerri , ayant toujours eu les armes à la main depuis la guerre du Péloponèse , pleins de force & de courage , remplis d'une ambition toute nouvelle , ils conçoivent le desir de primer dans la Grece. Ils commencent par ne vouloir pas signer la paix ménagée par Athenes , à moins qu'on ne les reconnoisse chefs de la Béotie (1). On les attaque , ils se défendent avec vigueur ; & ayant à leur tête Epaminondas , grand philosophe , grand général , grand politique , ils battent à Leuctres les Lacédémoniens. Sous la conduite du même chef ils traversent l'Attique , vont porter le siege devant Lacédémone , font trembler ses habitans jusques dans leurs murs , & se contentent d'avoir montré qu'ils pouvoient la détruire. Un seul homme opéra toutes ces révolutions étonnantes : il mourut à Mantinée entre les bras de la victoire. Les Thé-

---

(1) Béotie , contrée de la Grece ; Thebes en étoit la ville principale , & non la souveraine. = Leuctres , ville de Béotie. Les Thébains y gagnèrent , contre les Lacédémoniens , une bataille qui anéantit la puissance de Lacédémone. = Mantinée , ville d'Arcadie. Epaminondas , à la tête des Thébains , y vainquit les Lacédémoniens , & y fut tué.

bains , quoique privés de ce héros , l'ame de leurs conseils & de leurs entreprises , voulurent se maintenir dans la supériorité qu'il leur avoit acquise. Trois factions principales divisèrent alors la Grece : Thebes tâchoit de s'élever sur les débris de Sparte ; Sparte songeoit à se relever de ses pertes ; Athenes , quoiqu'elle eût pris ouvertement le parti de Sparte pour humilier Thebes , étoit bien aise de voir aux prises ces deux puissances , & auroit-bien voulu les accabler l'une & l'autre. Tel étoit l'état de la Grece , lorsque tout-à-coup on vit paroître un prince , guerrier infatigable , & politique habile , qui entreprit d'opprimer tous les Grecs , & d'usurper sur eux une primauté qu'ils se disputoient avec tant d'acharnement. Je dois donner une histoire abrégée de Philippe , de ce monarque qui joue un si grand rôle dans les discours de Démosthene & d'Eschine ; mais il faut auparavant dire un mot de l'assemblée des amphiçtyons , faire connoître les jeux solennels de la Grece , & tracer une esquisse du gouvernement d'Athenes.

*Assemblée des amphiçtyons.*

L'assemblée des amphiçtyons étoit comme la tenue des états de la Grece : on en attribue l'établissement à Amphiçtyon , roi d'Athenes , & fils de Deucalion , qui leur donna son nom. Sa pre-

miere vue , en établissant cette compagnie , fut de lier par les nœuds sacrés de l'amitié les différens peuples de la Grece qui y étoient admis. Les amphictyons furent aussi créés pour être les protecteurs de l'oracle de Delphes (1) & les gardiens des richesses prodigieuses de ce temple , & pour juger les différends qui pouvoient survenir entre les Delphiens & ceux qui venoient consulter l'oracle. Ce conseil se tenoit aux Thermopyles , quelquefois à Delphes même ; il s'assembloit régulièrement deux fois l'année , au printems & en automne , & plus souvent quand les affaires l'exigeoient. On ne fait point précisément le nombre des peuples ni des villes qui avoient droit de séance dans cette assemblée : il varia sans doute selon les tems.

Chaque ville envoyoit deux députés , & avoit par conséquent dans les délibérations deux voix ; & cela sans distinction , sans que les plus puissantes eussent aucune prérogative d'honneur , ni aucune

(1) Delphes étoit une ancienne ville de la Phocide, en Achaïe. Elle étoit sur la pente & vers le milieu de la montagne du Parnasse. Apollon y avoit un temple magnifique ; il y rendoit des oracles par le ministère d'une prêtresse qui étoit appelée *la Pythie*. L'oracle de Delphes étoit le plus fameux de tous. = Pyles , ou Thermopyles , passage important entre la Phocide & la Thessalie : Philippe l'appelloit la clef de la Grece.

prééminence sur les plus petites par rapport aux suffrages. Des deux députés, l'un s'appelloit *Hiéromnémon*, c'est-à-dire, greffier sacré, garde des saints registres, & il étoit chargé de tout ce qui concernoit les intérêts de la religion; l'autre se nommoit *pylagore*, c'est-à-dire, orateur député à Pyles, ou ce qui est la même chose, aux Thermopyles, & c'étoit lui qui portoit la parole. Quoiqu'à la rigueur les villes ne dussent envoyer que deux députés, elles en envoyoient quelquefois jusqu'à trois ou quatre; mais ces trois ou quatre n'étoient comptés que comme deux voix. Il faut remarquer de plus, qu'encore que *pulaia* ne signifîât proprement que l'assemblée des Thermopyles, & *pulagorai*, que des orateurs députés aux Thermopyles, l'usage voulut néanmoins qu'on donnât aussi le premier de ces deux noms aux assemblées de Delphes, & le second aux orateurs députés à Delphes.

Les amphictyons avoient deux sortes d'assemblées, *des assemblées particulières*, *funedrion*, où les seuls députés de la Grece assistoient; &, dans des cas extraordinaires, *des assemblées générales*, *ekklésia*, où se trouvoient non seulement les députés de la Grece, mais encore tous ceux des Grecs que quelque motif de religion avoit alors attirés à Delphes. Ces derniers ne jouissoient point du

droit de suffrage, ils avoient seulement l'honneur d'assister aux délibérations, & d'être témoins des résolutions qu'on prenoit.

Les amphictyons avoient plein pouvoir de discuter & de juger en dernier ressort les différends qui survenoient entre les villes amphictyoniques, de condamner à de grosses amendes celles qu'ils trouvoient coupables, & d'employer non seulement toute la rigueur des loix pour l'exécution de leurs arrêts, mais encore de lever, s'il le falloit, des troupes pour forcer les rebelles à obéir : les guerres sacrées entreprises par leur ordre en sont une preuve éclatante.

C'étoit sans doute une belle chose que l'établissement d'un tribunal fait pour maintenir la religion, pour arrêter ou pour punir les injustices dans toute la Grece : mais comme la perversité humaine rend tout inutile & abuse de tout, il n'arrivoit que trop ordinairement que la présence des plus puissans gênoit les suffrages, qu'ils effrayoient ou corrompoient les membres du conseil amphictyonique, que l'intérêt ou la crainte entraînoient dans leur parti & faisoient prononcer en leur faveur.

Avant que d'entrer dans Athenes, & de considérer son gouvernement, je vais faire connoître,

en peu de mots , ainsi que je l'ai annoncé , les jeux solennels de la Grece , dont il est si souvent question dans les orateurs que je traduis.

*Jeux solennels de la Grece.*

Il y avoit quatre jeux solennels dans la Grece : les olympiques , ainsi appellés d'Olympie , autrement dite Pise , auprès de laquelle ils se célébroient , après quatre ans pleins & révolus , en l'honneur de Jupiter olympien ; les pythiques , consacrés à Apollon surnommé Pythien , à cause du serpent Python qu'il avoit tué , & célébrés de quatre ans en quatre ans auprès du fameux temple de Delphes ; les Néméens , qui tiroient leur nom de Némée , ville & forêt dans le Péloponèse , & qui furent établis ou renouvelés par Hercule après qu'il eut tué le lion de la forêt Némée , auprès de laquelle les jeux néméens se célébroient tous les deux ans ; enfin les isthmiques , qui se célébroient dans l'isthme de Corinthe tous les quatre ans en l'honneur de Neptune , dont Thésée fut le restaurateur , & qui continuerent même après la ruine de Corinthe.

Afin qu'on pût assister à ces spectacles avec plus de tranquillité & de sûreté , il y avoit , pendant tout le tems qu'ils duroient , une suspension d'ar-



mes dans la Grece. Dans ces jeux qu'on célébroit avec une magnificence incroyable, & qui attiroient de tous côtés une prodigieuse multitude de spectateurs & de combattans, on ne donnoit pour toute récompense qu'une simple couronne, d'olivier sauvage, aux jeux olympiques; de laurier, aux jeux pythiques; d'ache verd, aux jeux néméens; & d'ache sec, aux jeux isthmiques. Les instituteurs de ces jeux avoient voulu par-là faire entendre que l'honneur seul en devoit être le but, & non un bas & vil intérêt: & de quoi n'étoient point capables des hommes accoutumés à n'agir que par ce principe!

Entre tous les jeux de la Grece, les olympiques tenoient sans contredit le premier rang, & cela pour trois raisons. Ils étoient consacrés à Jupiter, le plus grand des dieux: ils avoient été institués par Hercule, le plus grand des héros: enfin on les célébroit avec plus de pompe & de magnificence que tous les autres, & ils attiroient un plus grand nombre de spectateurs qu'on y voyoit accourir de toutes parts. Ils étoient si fameux, que les Grecs s'en fervoient, comme personne n'ignore, pour dater tous les événemens de leur histoire: on comptoit par olympiades; *telle année, disoit-on, de telle olympiade.*

*Gouvernement d'Athenes. Constitution de l'état.  
Division du peuple.*

Athenes fut d'abord gouvernée par des rois, ensuite par des archontes perpétuels, puis par des archontes décennaux, enfin par des archontes annuels. Ce n'est pas Solon qui le premier y établit le gouvernement populaire : Thésée (1), bien avant lui, en avoit déjà tracé le plan & commencé le projet. Après avoir réuni en une seule ville les douze bourgs qui composoient originairement l'Attique, il en partagea les habitans en trois corps : celui des nobles & des riches, à qui il confia le soin des choses de la religion, & toutes les

---

(1) Thésée, dixieme roi d'Athenes, qui réunit tous les bourgs de l'Attique, auparavant indépendans les uns des autres, & en forma un seul corps de république. = *Les douze bourgs.* ... Ainsi, ce qui étoit des bourgs proprement dits avant qu'Athenes formât une seule ville, devint, après la réunion, ce que nous appellons *quartiers*, qui conserverent toujours le nom de bourgs. Il y eut par la suite un grand nombre de bourgs hors d'Athenes, dont le territoire s'étendit considérablement : les citoyens étoient du bourg où ils avoient des fonds de terre. On verra ci-après la conjecture que nous avons hasardée au sujet des bourgs.

charges ; celui des laboureurs , & celui des artisans. Athènes , à proprement parler , ne devint un état populaire que lorsqu'on y nomma neuf archontes , dont l'autorité n'étoit que pour un an , au lieu qu'auparavant elle en duroit dix ; & ce ne fut encore que plusieurs années après que Solon , par la sagesse de ses loix , fixa & régla la forme de ce gouvernement.

Le grand principe de ce législateur fut d'établir entre les citoyens , autant qu'il le pourroit , une sorte d'égalité qu'il regardoit , avec raison , comme le fondement & la base de la liberté. Il résolut donc de laisser les charges & dignités entre les mains des riches , comme elles y avoient été jusques-là ; mais de donner aussi aux pauvres quelque part au gouvernement dont ils étoient exclus.

Il fit une estimation des biens de chaque particulier : il forma de ceux qui avoient des revenus plus ou moins considérables trois classes (1) , dans

---

(1) Ceux qui avoient de revenu annuel cinq cents mesures , tant en grains qu'en choses liquides , furent mis dans la première classe , & appelés *oi pentakosiomedimnoi* , c'est-à-dire , ceux qui avoient cinq cents mesures de revenu. La seconde classe fut de ceux qui en avoient trois cents , & qui pouvoient nourrir un cheval de guerre : on les appella les chevaliers , *oi ippeis*. Ceux qui n'en avoient que deux cents , firent la troisième , & on les nomma *oi*

lesquelles seules on choissoit les magistrats & les commandans. Tous les autres , qui étoient au-dessous de ces trois classes , qui ne possédoient rien ou fort peu de chose , étoient compris sous le nom d'artisans , d'ouvriers travaillant de leurs mains : Solon ne leur permit d'avoir aucune charge , & leur accorda seulement le droit d'opiner dans les assemblées , & de juger dans les tribunaux ; avantage beaucoup plus important qu'il ne parut d'abord , & qui donnoit au simple peuple une grande autorité. Comme la mesure des revenus régloit l'ordre des classes , quand les revenus augmentoient , on pouvoit passer dans une classe supérieure.

On étoit du nombre des citoyens par la naissance ou par l'adoption : pour être citoyen naturel d'Athenes , il falloit être né de pere & de mere libres & athéniens. Le peuple pouvoit donner aux étrangers le droit de cité , & ceux qui l'avoient obtenu jouissoient des mêmes privileges que les

---

*zugitai* , sans doute parcequ'ils tenoient le milieu entre les chevaliers & les thetes , comme dans les vaisseaux les rameurs du milieu étoient appelés *oi zugitai*. Tous les autres citoyens qui étoient au-dessous de ces trois classes , furent compris sous le nom de thetes , *oi thérai* , c'est-à-dire , de mercenaires , ou plutôt d'ouvriers travaillant de leurs mains.

citoyens

citoyens naturels , à peu de chose près. Lorsque les jeunes gens avoient atteint l'âge de vingt ans , ils étoient inscrits sur la liste des citoyens après avoir prêté serment ; & ce n'étoit qu'en vertu de cet acte public & solennel qu'ils devenoient membres de l'état.

Tout le peuple d'abord avoit été divisé en quatre tribus : il le fut dans la suite en dix ; chaque tribu étoit divisée en trois parties , appelées *tiers de tribu*. Elles occupoient chacune une partie d'Athènes , & de plus contenoient au-dehors quelques autres villes ou bourgs ; les bourgs renfermés dans les tribus & partagés entre elles , montoient au nombre de cent soixante-quatorze. Un Athénien , en signant dans les actes , mettoit après son nom celui de son pere & celui de son bourg , par exemple , *Eschine , fils d'Atromete de Cothoce* (1). Les dix tribus empruntoient leurs noms de dix

---

(1) Voici ce que je pense par rapport aux bourgs ; c'est une conjecture que je hasarde. Comme tous les citoyens , ceux qui avoient des fonds de terre , ainsi que ceux qui n'en avoient pas , étoient inscrits dans un bourg , il y a toute apparence qu'originaiement on étoit du bourg où l'on avoit des fonds de terre , & que ceux qui n'en avoient pas , qui n'avoient qu'un simple domicile à Athènes , étoient du bourg qui occupoit une partie du sol de la ville avant qu'elle fût bâtie ; mais que par la suite les fils

héros du pays. J'en donnerai une liste à la fin de ce précis historique, avec celle des bourgs qui dépendoient de chaque tribu.

*Autorité du peuple.*

En conséquence des établissemens de Solon, le peuple à Athenes avoit une grande part & une grande autorité dans le gouvernement : on pouvoit appeller de tous les jugemens à son tribunal ; il avoit le droit d'abolir les loix anciennes, & d'en établir de nouvelles ; en un mot, toutes les affaires importantes, concernant la paix ou la guerre, se décidoient dans les assemblées du peuple. Or afin que les décisions s'y fissent avec plus de sagesse & de maturité, Solon avoit établi un conseil composé de quatre cents sénateurs, cent de chacune des tribus, qui étoient pour lors au nombre de quatre : ce conseil préparoit, & pour ainsi dire, digéroit les affaires qui devoient être portées devant le peuple. Un nommé Clisthene, environ cent années après Solon, ayant porté le nombre des tribus jusqu'à dix, augmenta aussi celui des sé-

---

furent du bourg de leurs peres, soit qu'ils vendissent les fonds qui leur avoient été laissés, soit qu'ils en acquissent n'en ayant jamais eu, soit qu'ils en possédassent de nouveaux, ou d'autres que ceux qui étoient dans leur famille.

nateurs , & le fit monter à cinq cents , chaque tribu en fournissant cinquante : c'est ce qui s'appelloit *le conseil ou le sénat des Cinq-Cents*.

*Sénat des Cinq-Cents.*

Ce sénat s'assembloit tous les jours , excepté ceux qui étoient occupés par des fêtes. Chaque tribu fournissoit à son rang ceux qui devoient y présider , appelés *prytanes* , & le sort decidoit de ce rang. Le tems de cette présidence ou *prytanie* , duroit trente-cinq jours , lesquels étant répétés dix fois , égaloient , à quatre jours moins , le nombre des jours de l'année lunaire suivie à Athenes. On partageoit ce tems de la présidence ou *prytanie* en cinq semaines , eu égard aux cinq dizaines de *prytanes* qui devoient y présider , & chaque semaine sept de ces dix *prytanes* , tirés au sort , présidoient chacun leur jour sous le nom de *proëdres*. Celui qui étoit de jour présidoit à l'assemblée des sénateurs & à celle du peuple , sous le nom d'*epistate*.

Les sénateurs , avant que de s'assembler , offroient un sacrifice à Jupiter & à Minerve. Le président proposoit l'affaire qui faisoit le sujet de l'assemblée : après qu'on avoit formé un avis , il étoit mis par écrit , & lu à haute voix. Pour lors chacun donnoit son suffrage par scrutin , en jettant

dans l'urne une fève blanche ou noire : si le nombre des blanches l'emportoit , l'avis passoit ; autrement il étoit rejeté. Ce décret du sénat s'appelloit *pséphisma* , ou *probouleuma* , comme qui diroit ordonnance préparatoire. On le portoit ensuite à l'assemblée du peuple : s'il y étoit reçu & approuvé , pour lors il avoit force de loi , sinon il n'avoit d'autorité que pour un an.

### *Assemblées du peuple.*

On distinguoit deux sortes d'assemblées du peuple , les unes ordinaires , *kuriai ekklésiai* , & fixées à certains jours ( il y en avoit trois (1) dans chaque prytanie à quelque distance l'une de l'autre ) : les autres extraordinaires , *sugklètoi ekklésiai* , selon les différens besoins qui survenoient. Le lieu de l'assemblée n'étoit point fixe : tantôt c'étoit la place publique , tantôt un endroit de la ville près de la citadelle , appelé *Pnyce* , quelquefois le temple de Bacchus. Les seuls prytanes convoquoient les assemblées ordinaires , les extraordinaires étoient convoquées quelquefois par

---

(1) Quelques uns , entre autres Samuel Petit , prétendent qu'il y en avoit quatre. = *Pnyce* , qui veut dire *lieu plein*. Il se nommoit ainsi , à cause du grand nombre , ou des sieges qu'il contenoit , ou des hommes qui s'empressoient de les remplir.



les généraux. Tous les citoyens avoient droit de suffrage , les pauvres comme les riches.

L'assemblée commençoit toujours par des sacrifices & par des prieres , & l'on ne manquoit pas d'y joindre des vœux pour le bonheur du peuple , & des imprécations terribles contre ceux qui conseilleroient quelque chose de contraire au bien public. Les proëdres ou présidens proposoient l'affaire sur laquelle on devoit délibérer : si elle avoit été examinée dans le sénat , & qu'on y eût porté un décret , ils en faisoient la lecture , & demandoient qu'il fût approuvé ou rejeté. Si le peuple ne l'approuvoit pas sur l'heure , un héraut commis par l'épistate , ou chef des présidens , invitoit ceux qui vouloient parler , à monter à la tribune pour se mieux faire entendre du peuple , & pour l'instruire sur l'affaire proposée. Quand les orateurs avoient parlé & conclu , savoir , par exemple , qu'il falloit approuver le décret du sénat , ou le rejeter , alors le peuple donnoit son suffrage : la maniere la plus ordinaire de le donner étoit de lever les mains pour marque d'approbation , ce qui s'appelloit *cheirotonein*. Après que l'avis avoit été ainsi formé , on le rédigeoit par écrit , un officier en faisoit lecture à haute voix au peuple , qui le confirmoit de nouveau en levant les mains comme auparavant ; & pour lors ce décret avoit force de

loi : on l'appelloit *psèphisma*, du mot grec *psèphos*, qui signifie caillou, petite pierre ; parcequ'on s'en servoit quelquefois pour donner son suffrage par scrutin. On intituloit le décret du nom de l'orateur ou du sénateur dont l'opinion avoit prévalu : on mettoit avant tout la date, dans laquelle on faisoit entrer le nom de l'archonte, le jour, du mois & le nom de la tribu en tour de présider. Voici le début d'un décret, on jugera par celui-ci de tous les autres : *Sous l'archonte Mnésiphile, le dernier jour du mois de Septembre, pendant la prytanie, ou présidence, de la tribu Pandionide, Démosthène, fils de Démosthène, de Péanée, a dit : &c.*

*Magistrats. Archontes.*

On avoit établi à Athenes un grand nombre de magistrats pour différens emplois : je ne parlerai ici que des archontes. Les archontes succéderent aux rois, & d'abord leur autorité duroit autant que leur vie ; elle fut ensuite bornée à dix ans, & enfin réduite à une année seule. Quand Solon fut chargé de travailler à la réforme du gouvernement, il les trouva en cet état, & au nombre de neuf ; il les laissa en place, mais diminua beaucoup leur pouvoir. Le premier de ces neuf magistrats s'appelloit proprement l'archonte, & l'année étoit désignée par son nom *sous tel archonte, telle*

*bataille a été donnée.* Le second étoit nommé le roi : c'étoit un reste & un vestige de l'autorité à laquelle ils avoient succédé. Le troisieme étoit le polémarque , qui d'abord avoit eu le commandement des armées, & avoit toujours retenu ce nom. Quoiqu'il n'eût plus la même autorité, il en avoit pourtant conservé encore quelque partie , car on voit que dans la bataille de Marathon le polémarque avoit droit de suffrage dans le conseil de guerre , aussi-bien que les dix généraux qui commandoient pour lors. Les six autres archontes étoient appelés d'un nom commun *thesmothetes*. On les appelloit de la sorte , parcequ'ils étoient les gardiens & les conservateurs des loix ; ils avoient soin de les revoir & d'empêcher qu'il ne s'y glissât des abus. Ces neuf archontes avoient chacun un département propre , & ils jugeoient de certaines affaires dont la connoissance leur étoit attribuée.

Il ne faut pas confondre les *thesmothetes* avec les *nomothetes*, lesquels formoient un tribunal composé de mille & un juges , élus par le peuple pour l'abrogation des loix anciennes , ou pour l'établissement des loix nouvelles.

### *Des jugemens.*

Il y avoit différens tribunaux, selon la différence

des affaires ; mais en général on pouvoit appeler de toutes les ordonnances des autres juges au peuple , & c'est ce qui rendoit son pouvoir si considérable. Les parties plaidoient elles mêmes leurs causes , & il falloit la permission du magistrat pour faire parler quelqu'un à sa place. On fixoit ordinairement le tems que devoit durer le plaidoyer ; on se régloit sur une horloge d'eau , appelée *clepsydre*. L'arrêt se formoit à la pluralité ; quand les suffrages étoient égaux , les juges penchoient du côté de la douceur , & renvoyoient l'accusé absous. Les citoyens les plus pauvres , ceux même qui étoient sans revenu , pouvoient être reçus au nombre des juges , pourvu qu'ils eussent atteint l'âge de trente ans , & qu'ils fussent reconnus de bonnes mœurs. Pendant qu'ils jugeoient , ils avoient en main une espee de sceptre ou bâton , *baktèria* , qui étoit la marque de leur dignité , & ils le déposoient en sortant (1).

*Aréopage.*

Parmi les tribunaux d'Athenes il en est un si fa-

(1) J'ai parlé plus au long des magistrats & des juges dans le traité sur la juridiction d'Athenes qui est à la suite de ce précis : on peut lire ce traité , si on veut avoir des connoissances plus étendues sur ces deux articles.

meux dans l'antiquité, qu'il n'est pas permis de le passer sous silence ; c'est celui de l'aréopage. Le tribunal ou sénat de l'aréopage étoit ainsi appelé du lieu où il tenoit ses assemblées, nommé le bourg, ou la colline de Mars, *Areos pagos*, parceque, selon quelques uns, Mars y avoit été appelé en jugement pour un meurtre qu'il avoit commis. On appelloit aussi l'aréopage le conseil d'en haut *è anô boulè*, soit par rapport à son autorité supérieure à celle de tous les autres, soit par rapport à la situation du lieu où il s'assembloit. On le croit presque aussi ancien que la nation. Cicéron & Plutarque en attribuent l'établissement à Solon : mais il ne fit que le rétablir en lui donnant plus de lustre & d'autorité qu'il n'en avoit eu jusques-là ; & pour cette raison il en fut regardé comme le fondateur. Le nombre des sénateurs de l'aréopage n'étoit point fixe ; on voit que dans certains tems il montoit jusqu'à deux & trois cents : Solon jugea à propos qu'il n'y eût que les archontes sortis de charge qui fussent honorés de cette dignité. Ce sénat étoit chargé du soin de faire observer les loix, de l'inspection des mœurs, du jugement sur-tout des causes criminelles. Devant les juges de l'aréopage l'orateur ne pouvoit employer ni exorde, ni pèroraison, il étoit obligé de se renfermer uniquement dans la cause. Ils ju-

geoient la nuit & dans les ténèbres, pour être plus recueillis, & pour ne rien voir qui pût les distraire, ou surprendre leur religion. Ils jouissoient d'une grande réputation de probité, d'équité, de prudence ; ils étoient généralement respectés. Cicéron prétend qu'ils avoient une grande part au gouvernement ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils étoient consultés dans les affaires importantes de l'état, & qu'ils s'y intéressoient beaucoup.

*De la guerre. Valeur des Athéniens ; leurs armées ; leur marine.*

La gloire ancienne d'Athenes, qui s'étoit toujours distinguée par la bravoure militaire, étoit, pour les Athéniens, un puissant motif pour ne pas dégénérer de la vertu de leurs ancêtres. La vive & noble jalousie qu'excitoit en eux le desir de surpasser, ou du moins d'égaliser en mérite les Lacédémoniens leurs rivaux, & qui, pendant la guerre de Perse, se tint dans justes bornes, étoit encore un aiguillon pressant, qui leur faisoit faire tous les jours de nouveaux efforts pour soutenir & pour augmenter leur réputation.

Des récompenses & des marques d'honneur accordées à ceux qui s'étoient distingués dans les combats ; des tombeaux érigés aux citoyens qui étoient morts pour la défense de la patrie ; des

oraisons funèbres prononcées publiquement au milieu des cérémonies les plus augustes de la religion pour rendre leur nom immortel ; les particuliers estropiés à la guerre , nourris aux dépens du public ; la même grace accordée aux peres & meres , aussi-bien qu'aux enfans des guerriers qui , étant morts au service de l'état , laissoient une famille pauvre , & hors d'état de subsister : voilà ce qui remplissoit de courage les Athéniens , & ce qui rendoit leurs troupes invincibles , quoique d'ailleurs elles fussent peu nombreuses.

Les armées à Athenes étoient composées de trois sortes de troupes , citoyens , alliés & mercenaires. Les citoyens servoient chacun à leur tour : les philosophes eux-mêmes n'étoient pas dispensés du service ; Platon vante le courage de Socrate son maître , & lui-même se distingua par sa valeur. On punissoit comme déserteur celui qui , le jour marqué , ne se rangeoit pas sous le drapeau , ou qui l'abandonnoit avant le tems prescrit. Les alliés faisoient le grand nombre des troupes ; ils étoient stipendiés par ceux qui les envoyoit. On appelloit mercenaires les étrangers qui étoient soudoyés par la république , au secours de laquelle ils étoient appelés.

L'infanterie étoit composée de deux sortes de soldats ; les uns étoient armés pèsamment & por-

toient de grands boucliers , des lances , des demi-piques , des épées tranchantes ; ils faisoient la principale force de l'armée : les autres étoient armés à la légère , c'est-à-dire , d'arcs & de frondes.

La cavalerie étoit fort rare chez les Athéniens ; la situation de l'Attique coupée par beaucoup de montagnes , en étoit la cause : elle ne montoit , après la guerre contre les Perses , qui étoit le beau tems de la Grece , qu'à trois cents chevaux ; elle s'accrut depuis jusqu'à douze cents.

Chacune des dix tribus éliroit tous les ans un nouveau général : Athenes avoit donc tous les ans dix nouveaux généraux (1). Le commandement rouloit entre eux tous , & chacun exerçoit , son jour , la charge de généralissime. Le général , entre tous les autres droits de sa charge , avoit celui de lever , d'assembler & de congédier les troupes. Il pouvoit être continué : Phocion le fut quatre fois. Un seul ordinairement étoit envoyé à la tête de l'armée ; les autres , qui restoit dans la ville , étoient comme chez nous les ministres de la guerre.

La marine des Athéniens étoit fort considéra-

---

(1) Philippe plaisantoit sur la multiplicité des généraux d'Athenes. « Je n'ai pu trouver , disoit-il , pendant toute ma vie , qu'un seul général ( c'étoit Parménion ) ; les Athéniens en retrouvent dix tous les ans ».



ble : elle étoit du double plus forte que celle de tous les autres Grecs , & chaque vaisseau pouvoit se battre contre deux vaisseaux ennemis. De trois cents vaisseaux qui composoient la flotte grecque à Salamine , il y en avoit deux cents Athéniens : il sortit trois cents voiles du port d'Athènes pour l'expédition de Sicile. Cette puissance navale , quoique fort grande dans son origine , s'accrut encore avec le tems : l'orateur Lycurgue augmenta la flotte depuis trois cents vaisseaux jusqu'à quatre cents ; de sorte que chaque année on éliroit pareil nombre de capitaines. Les soldats qui combattoient dans les vaisseaux , étoient à-peu-près armés comme ceux des troupes de terre. L'officier qui commandoit ces soldats s'appelloit *triérarque* , ou commandant de galere ; & celui qui commandoit la flotte , *navarque* ou *stratège*.

Il y avoit à Athènes des triérarques qui n'étoient pas toujours des officiers commandant les vaisseaux ; mais des citoyens aisés , obligés comme tels d'armer des galeres à leurs dépens pour le service de la république , & de les équiper de toutes les choses nécessaires. Le nombre des triérarques varioit selon les besoins de l'état & la nécessité des conjonctures : à la fin on fixa le nombre des triérarques à douze cents hommes. Avant Démosthène il y avoit une loi qui partageoit ces douze cents

hommes en diverses compagnies , dont chacune étoit composée de seize citoyens , qui s'unissoient pour équiper un navire. Cette loi étoit fort onéreuse aux citoyens peu riches , & dans le fond très injuste , en ce qu'elle vouloit qu'on choisît ce nombre de seize suivant l'âge & non sur la quantité des biens : car elle ordonnoit que tout citoyen parmi les douze cents , depuis vingt-cinq ans jusqu'à quarante , seroit compris dans une des compagnies , & contribueroit d'un seizieme. Par cette loi les citoyens peu riches ne contribuoiént pas moins que les plus opulens , & souvent même ils se trouvoient dans l'impossibilité de fournir à une dépense qui excédoit leurs forces ; d'où il arrivoit que les vaisseaux n'étoient pas armés à tems , ou qu'ils étoient fort mal équipés , & que par cette raison Athenes perdoit les occasions favorables pour agir. Démosthène , dans la vue de remédier à de tels inconvéniens , proposa une loi qui abrogeoit celle dont nous venons de parler , & qui portoit que les triérarques seroient choisis sur l'évaluation des biens , & non d'après le nombre des années ; que tout citoyen qui auroit dix talents de revenu seroit tenu d'équiper à ses frais une galere ; que celui qui en auroit vingt en équiperait deux , & ainsi du reste ; que ceux dont le bien seroit au-dessous de dix talents , s'uniroient plusieurs en-

semble jusqu'à la concurrence de dix talents. On appelloit triérarques, ou commandans de galeres, les citoyens qui fournissoient & équipotent des galeres à leurs dépens, parceque c'étoient eux ordinairement qui commandoient le vaisseau, & qui donnoient l'ordre à tout l'équipage. Lorsqu'ils sortoient d'exercice, ils étoient obligés de rendre compte de leur administration. Comme la charge de triérarque engageoit à une grande dépense, il étoit permis à quiconque étoit nommé, d'indiquer quelqu'un qui fût plus riche que lui, & de demander qu'on le mît à sa place. Si la personne indiquée refusoit la charge, & prétendoit être moins riche, il pouvoit exiger d'elle un échange de tous leurs biens; il falloit qu'elle subît l'échange, ou qu'elle remplît elle-même la charge. Cette loi étoit de Solon, elle s'appelloit *la loi des échanges*, & avoit lieu dans toutes les autres charges onéreuses.

Pour bien faire connoître l'intérieur d'Athenes, il faudroit donner une idée des exercices du corps & de l'esprit en usage dans cette ville, de la religion & de ses ministres, des fêtes, des jeux & des spectacles dont les Athéniens étoient grands amateurs, & de plusieurs autres objets dont je n'ai pas parlé; mais ces détails nous mèneroient trop loin. J'ai voulu seulement réunir dans un court espace

& présenter sous un même point de vue ce qu'il y a de plus essentiel dans le gouvernement d'Athènes, pour mieux instruire le lecteur, & ménager les notes dans le cours de ma traduction. Ce que je n'aurai pu mettre dans ce précis historique, je l'expliquerai par les notes les plus courtes & les plus claires qu'il me fera possible. Il est cependant à propos de dire ici quelque chose des principales fêtes d'Athènes & de l'année attique.

*Fêtes principales d'Athènes.*

Il se célébroit à Athènes un nombre infini de fêtes; je n'en rapporterai que trois qui sont les plus célèbres; savoir, les panathénées, les fêtes de Bacchus ou bacchanales, & les fêtes éleusiennes ou d'Eleusis.

*Panathénées.*

Les panathénées se célébroient à Athènes en l'honneur de Minerve, déesse tutélaire de cette ville, à qui elle donna son nom, *Athênè*, aussi bien qu'à la fête dont il s'agit. L'institution en étoit ancienne: elle s'appelloit d'abord simplement les *athénées*; mais depuis que Thésée eut réuni dans une seule ville les différens bourgs de l'Attique, elle prit le nom de *panathénées*. Il y en avoit de deux sortes, les grandes & les petites, qui

qui se célébroient à-peu-près avec les mêmes cérémonies ; les petites chaque année , les grandes après quatre ans révolus. On représentoit dans ces fêtes trois sortes de combats : ceux de la course , les gymniques , ceux de musique ; & l'on comprend dans ces derniers les combats de poésie. Dix commissaires, choisis dans les dix tribus , présidoient à ces combats , en régloient la forme & en distribuoient les récompenses. La fête duroit plusieurs jours. Ce fut Périclès qui le premier institua les combats de musique : on y chantoit les louanges d'Harmodius & d'Aristogiton , qui sacrifièrent leur vie pour délivrer Athenes de la tyrannie des Pisistratides ; & l'on y joignit dans la suite l'éloge de Thrasylbule qui chassa les trente tyrans. Les disputes étoient fort vives , non seulement entre les musiciens , mais encore plus entre les poètes ; & c'étoit une grande gloire que d'y être déclaré vainqueur : on sait qu'Eschyle mourut de regret d'avoir vu la palme adjugée à Sophocle qui étoit beaucoup plus jeune que lui. Les combats étoient suivis d'une procession générale faite avec la plus grande pompe , dans laquelle , entre autres choses , il étoit ordonné de faire chanter des vers d'Homere par ceux qu'on appelloit *rapsôdoi* ; preuve éclatante de l'estime qu'on faisoit des ouvrages de ce poète.

*Fêtes de Bacchus ou bacchanales.*

Le culte de Bacchus avoit été apporté d'Egypte à Athenes. On y avoit établi plusieurs fêtes à l'honneur de ce dieu : deux sur-tout qui étoient plus connues que toutes les autres, appellées les grandes & les petites fêtes de Bacchus. Celles-ci étoient comme une préparation aux premières ; elles se célébroient en pleine campagne vers le tems de l'automne, & s'appelloient *lenæa*, d'un mot grec *lénos*, qui signifie pressoir : les grandes étoient nommées ordinairement *dionysia*, d'un des noms de ce dieu ; & se célébroient dans la ville vers le printems. Dans les unes & dans les autres on donnoit au peuple des jeux, des spectacles, des représentations de théâtre : ce qui se faisoit avec un grand concours & une grande magnificence. Les poètes y disputoient entre eux le prix de la poésie, en soumettant au jugement des arbitres nommés pour cet effet, les pieces, soit tragiques, soit comiques, qu'ils avoient composées, & que l'on représentoit devant le peuple.

*Fêtes éleusiennes ou d'Eleusis.*

Il n'y a rien dans toute l'antiquité payenne de plus célèbre que la fête de Cérès d'Eleusis. Les cérémonies de cette fête étoient appellées par excel-

lence *les mysteres*, comme étant, dit Pausanias, autant au-dessus de tous les autres, que les dieux sont au-dessus des hommes. On en rapporte l'origine & l'établissement à Cérès même, laquelle, sous le regne d'Erechthée, étant venue à Eleusis, petite ville de l'Attique, pour chercher sa fille Proserpine que Pluton avoit enlevée, & ayant trouvé le pays affligé d'une grande famine, y apporta un prompt remede par l'invention du bled dont elle gratifia les habitans. Elle ne leur enseigna pas seulement à faire usage du bled, mais elle leur donna des principes de probité, de bonté, de douceur, d'humanité; ce qui a fait appeller ses mysteres *thesmophoria*, en latin, *initia*; & c'est à ces premières & heureuses leçons que l'antiquité fabuleuse attribuoit le caractère de douceur, de politesse & d'urbanité, qui régnoit singulièrement à Athenes. Les mysteres étoient divisés en grands & petits, les premiers servoient de préparation aux autres. Les petits se célébroient au mois Anthestérion, qui répond à notre mois d'Avril; les grands, au mois Boëdromion, qui répond à celui de Novembre. Les Athéniens seuls étoient admis à l'initiation des mysteres; tout sexe, tout âge, toute condition y avoient droit: les étrangers en étoient absolument exclus. On faisoit initier de bonne heure ses enfans de l'un & l'autre sexe, & on se

seroit regardé comme criminel si on les avoit laissé mourir sans leur procurer cet avantage. Suivant l'opinion commune, cette cérémonie étoit un engagement à mener une vie plus pure & plus réglée, elle attiroit une protection particulière des déesses au service desquelles on s'étoit dévoué; enfin elle procuroit même pour l'autre vie un bonheur plus complet & plus assuré. La fête d'Eleusis, la plus fameuse de toute l'antiquité profane, se célébroit pendant neuf jours tous les cinq ans. L'histoire ne marque point qu'elle ait jamais été interrompue, si ce n'est lors de la prise de Thebes par Alexandre: les Athéniens, tout près alors de célébrer les grands mystères, furent tellement affligés de la ruine de cette ville, qu'ils ne purent se résoudre, dans un si grand deuil, à solemniser une fête qui ne respiroit que la joie & l'alégresse.

*Année attique.*

L'année attique étoit lunaire, & par conséquent les mois de cette année ne peuvent répondre précisément à ceux de la nôtre, qui est solaire: voici néanmoins de quelle façon les mois attiques s'arrangent à-peu-près avec les nôtres, suivant le P. Pétaut. J'avertis que ce savant n'est point d'accord avec les autres chronologistes; mais comme je n'ai fait aucune recherche dans cette partie, &



que , ne pouvant prendre par moi-même de système , il faut que je m'en rapporte à quelqu'un , j'ai cru pouvoir suivre avec Tourreil , habile homme lui-même , un chronologiste habile , qui , dit-il , est venu après les autres , & qui , pour ne rien dire de plus , ne le cede à aucun de ceux qui l'ont précédé , ni en habileté , ni en exactitude. Je commence par le mois qui répondoit , suivant Pétaut , à notre mois de Janvier ; il est certain cependant que les Athéniens ne commençoient pas leur année à ce mois : je croirois , d'après Corfinus , & quelques passages de Démosthène qui confirment son opinion , qu'ils la commençoient au mois d'Hécatombéon ou de Septembre. Quoi qu'il en soit , voici comment le P. Pétaut fait répondre les mois attiques aux mois françois.

MOIS ATTQUES.	MOIS FRANÇOIS.
Pyanepsion (1).	<i>Janvier.</i>
Pôsidéon (2).	<i>Février.</i>
Gamélion (3).	<i>Mars.</i>

(1) On l'appelloit ainsi , parceque , pendant ce mois , on célébroit les fêtes d'Apollon , nommées *Pyanepsia*.

(2) Il étoit consacré à Neptune , nommé en grec *Po-séidon*.

(3) Pendant ce mois on célébroit les fêtes de Junon ; nommées *Gamelia*.

Anthestérion (1).	<i>Avril.</i>
Elaphébolion (2).	<i>Mai.</i>
Munychion (3).	<i>Juin.</i>
Thargélion (4).	<i>Juillet.</i>
Scirrophorion (5).	<i>Août.</i>
Hecatombéon (6).	<i>Septembre.</i>
Métagéitnion (7).	<i>Octobre.</i>
Boëdromion (8).	<i>Novembre.</i>
Mémactérion (9).	<i>Décembre.</i>

---

(1) Pendant ce mois on célébroit les fêtes de Bacchus , nommées *Antheseria*.

(2) On célébroit pendant ce mois les fêtes de Diane , nommées *Elaphetolia*.

(3) Pendant ce mois on célébroit , en l'honneur de Diane , les fêtes nommées *Munychia*.

(4) Pendant ce mois on célébroit les fêtes du Soleil , nommées *Thargelia*.

(5) Pendant ce mois on célébroit les fêtes de Minerve , nommées *Scirrophoria*.

(6) Pendant ce mois on célébroit les fêtes des grands sacrifices , nommées *Hecatomba*.

(7) Pendant ce mois on célébroit , en l'honneur d'Apollon , les fêtes nommées *Metageunia*.

(8) On célébroit durant ce mois les fêtes nommées *Boëdromia*.

(9) Jupiter , nommé *Maimactos* , le turbulent , l'orageux , avoit donné son nom à ce mois , parcequ'en effet Jupiter assez souvent trouble l'air & excite des tempêtes dans le mois de Décembre .

Les Athéniens ne comptoient pas comme nous les jours du mois, ils divisoient les mois en trois décades ou dixaines. La première étoit du mois commençant, *ménos ístamenou*; la seconde, du milieu du mois, ou du mois au-dessus de dix, *ménos mesountos* ou *epi deka*; la troisième, du mois finissant, *ménos phthinontos* ou *légontos*. Ils appelloient le premier jour de chaque mois, *nouména*, la nouvelle lune; le quinzième, *é panselénos*, la pleine lune; & le dernier jour, *ené kai nea*, la lune vieille & nouvelle, parceque ce jour finissoit un mois & en commençoit un autre. Pour dire le second, le troisième, le quatrième du mois, ils disoient, le second, le troisième, le quatrième du mois commençant, & ainsi du reste jusqu'à dix. Pour dire, le onze, le douze, le treize du mois, ils disoient, le premier, le second, le troisième du milieu du mois, ou du mois au-dessus de dix, & ainsi jusqu'à vingt. Après quoi ils comptoient en rétrogradant; & pour dire le vingt-neuf, le vingt-huit, le vingt-sept du mois, ils disoient, le second, le trois, le quatre du mois finissant, & ainsi du reste jusqu'à vingt-un, qui étoit le dix du mois tirant à sa fin.

*Portrait des Athéniens.*

Un des principaux talens de l'orateur est de s'accommoder au génie & au caractère de ceux auxquels il parle , pour parvenir plus aisément à son but ; il est donc à propos de savoir quels étoient les Athéniens dans le tems où Eschine & Démosthène ont fleuri : ce fera un moyen de connoître l'art de ces deux orateurs , qui , par la beauté & la force de leur éloquence , ont charmé & entraîné leurs compatriotes. Dans le discours préliminaire mis à la tête de ce volume , j'ai fait un parallèle assez étendu de Démosthène & de Cicéron ; on ne fera peut-être pas fâché de voir ici un portrait des Romains opposé à celui des Athéniens. Je vais donc tracer ces deux portraits, après quoi je passerai à l'histoire abrégée de Philippe : je commence par le plus ancien peuple.

Plutarque (1) nous a laissé des Athéniens un portrait que M. Rollin a inséré dans son histoire ancienne. On fait, dit ce littérateur célèbre, com-

---

(1) Plutarque , écrivain célèbre , natif de Chéronée , ville de Béotie. Il nous est resté de lui , entre autres ouvrages , les vies des plus grands hommes grecs & romains , toutes parfaitement bien écrites , & remplies de réflexions judicieuses.

bien Plutarque, dans ses portraits, réussit à peindre d'après nature, & combien, après l'étude profonde qu'il avoit faite du génie & des mœurs de ce peuple, il étoit propre à en tracer le caractère.

Le peuple d'Athenes, dit Plutarque, se laisse emporter aisément à la colere, & on le fait revenir avec la même facilité à des sentimens de bonté & de compassion. Il aime mieux saisir vivement une affaire par lui-même, & presque la deviner, que de se laisser instruire à fond & avec étendue. Son inclination le porte à secourir les personnes d'une condition basse & qui sont sans considération. Il aime les discours assaisonnés de plaisanteries & propres à le faire rire; il prend plaisir à s'entendre louer, & souffre sans peine qu'on le raille & qu'on le critique: se rendant redoutable même à ceux qui gouvernent, il se montre humain même à l'égard de ses ennemis.

Il ne faut pas juger, dit M. Rollin d'après lui-même, du peuple d'Athenes comme du peuple dans les autres états. Des laboureurs, des artisans, des soldats, des matelots, sont gens grossiers pour l'ordinaire, ignorans & d'une conception pesante. Il n'en étoit pas ainsi du peuple d'Athenes: il avoit naturellement une pénétration, une vivacité, une délicatesse d'esprit même surprenantes; il n'y avoit pas d'Athénien qui ne sût par cœur les beaux

endroits des poëmes d'Homère , les tragédies de Sophocle & d'Euripide ; c'étoit en un mot le peuple le plus poli qui fût jamais , le plus spirituel , le plus difficile à contenter en matiere d'éloquence. Il étoit si sensible aux beautés & aux grâces du discours , à la pureté du langage , que ses orateurs n'osoient hasarder devant lui aucune expression douteuse , extraordinaire , ou qui pût blesser tant soit peu ses oreilles fines & délicates.

Ajoutons d'après l'histoire & d'après Démosthene , que les Athéniens étoient devenus amateurs de jeux & de spectacles ; que le goût de la frivolité avoit beaucoup affoibli en eux cette vigueur d'ame , ce vif-amour de la patrie , qui avoit fait remporter à leurs ancêtres de si éclatantes victoires : renfermés dans leur ville , occupés de nouvelles & de plaisirs , ils se dispensoient volontiers du service , & n'envoyoient presque plus contre leurs ennemis que des troupes soudoyées. En général , ils étoient aussi paresseux & négligens que vains & spirituels. Démosthene est occupé , dans tous ses discours , à réveiller leur indolence en piquant leur vanité , à leur rendre le courage , à les déterminer à l'action en leur élevant l'ame par les sentimens les plus nobles , les plus conformes à cet orgueil dont leurs exploits passés les avoient remplis.

*Portrait des Romains.*

Les Romains , du tems de Cicéron , avoient beaucoup dégénéré de leur antique vertu : le goût du luxe & des richesses avoit pris la place de cet amour de la pauvreté & de la simplicité qui avoit été si long-tems en honneur chez eux , & qui avoit produit les plus grands hommes. Les ornemens de la Grece , les richesses de l'Asie , excitoient & enflammoient leur cupidité : ils étoient devenus avides de ce qu'ils avoient méprisé jusqu'alors. Cependant le commerce des Grecs qu'ils avoient vaincus , avoit adouci leurs mœurs sans avoir encore amolli leur courage ; ils commençoient à goûter les beautés de la poésie & de l'éloquence. Ils étoient pour lors au plus haut point de la grandeur : presque toute la terre connue leur étoit soumise , tout trembloit à leur nom ; ils voyoient les rois & les souverains venir à Rome humilier leur orgueil , briguer en personne la protection de leur république , & attendre leur sort de la décision du sénat & du peuple. L'habitude de voir des rois , ou traînés devant le char des vainqueurs , ou marcher au milieu d'eux comme de simples particuliers , leur avoit inspiré du mépris pour cette puissance qui étonne les autres hommes , & une haute idée d'eux-mêmes qui leur faisoit re-

garder un citoyen romain comme au-dessus de ces monarques dont plusieurs s'honoroient du titre de citoyen romain. Les richesses immenses transportées dans leur ville de toutes les villes du monde ; ces dépouilles des peuples & des nations qu'on exposoit à leurs regards dans les triomphes, dans les jeux & dans les spectacles ; l'opulence énorme de quelques citoyens supérieurs à celle des plus riches potentats ; la splendeur de l'état & des particuliers nourrissoit leur fierté, agrandissoit leur ame, exaltoit leur imagination. Si on n'aimoit plus la patrie par vertu, on l'aimoit par vanité, parceque la gloire dont elle brilloit rejaillissoit sur tous ses enfans ; l'amour de la liberté, la haine de la tyrannie, l'horreur de la servitude, n'avoient rien perdu de leur force. Il y avoit encore du mérite, & un mérite éclatant, parmi plusieurs des principaux citoyens, quoiqu'en général il n'y eût plus, à beaucoup près, le même zele pour le bien commun, & que la passion de dominer ne leur fît sacrifier que trop souvent leurs intérêts propres à l'intérêt public.

De ce que je viens de dire des Athéniens & des Romains, & qui est prouvé par leur histoire, on peut conclure que les Athéniens étoient un peuple plus poli, plus aimable, d'un esprit plus fin & plus délicat que les Romains, & que ceux-ci avoient



plus de grandeur & d'élévation. Il falloit pour les premiers plus de raisonnement , de précision & de finesse , & pour les seconds plus de pompe & de magnificence , un style mesuré , pour ainsi dire , sur l'étendue de leur empire ; & c'est en cela précisément que different sur-tout l'éloquence de Démosthene & celle de Cicéron.

*Histoire abrégée de Philippe.*

Philippe étoit troisieme fils d'Amyntas II , seizieme roi de Macédoine , depuis Caranus qui avoit fondé ce royaume (1). Amyntas , en mourant , laissa trois fils , Alexandre , Perdiccas & Philippe : Alexandre ne régna qu'un an ; Perdiccas lui succéda après bien des traverses ; Philippe fut

---

(1) L'histoire des rois de Macédoine , depuis Caranus , est assez obscure , & ne renferme presque que quelques guerres avec les Illyriens , les Thraces & d'autres peuples voisins. Les rois de Macédoine se prétendoient descendus d'Hercule par Caranus , & par conséquent Grecs d'origine. Démosthene néanmoins les traite souvent de *Barbares* , sur-tout en parlant de Philippe. Les Grecs , en effet , donnoient ce nom à tous les peuples , sans en excepter les Macédoniens. Leurs rois étoient fort peu puissans ; ils ne dédaignoient pas de vivre sous la protection , tantôt d'Athenes , tantôt de Thèbes , tantôt de Sparte.

envoyé par Eurydice sa mere à Thebes, où il fut élevé par Epaminondas, cet illustre Thébain aussi grand philosophe que guerrier habile. La nouvelle d'une révolution arrivée en Macédoine, fit prendre au jeune prince le parti de sortir de Thebes. Il trouva les peuples de ce royaume consternés d'avoir perdu leur roi Perdiccas, tué dans un combat contre les (1) Illyriens, & plus encore de se voir autant d'ennemis que de voisins. Perdiccas avoit laissé un fils qui n'étoit encore qu'un enfant; la Macédoine, qui avoit besoin d'un homme, déposa le neveu pour se donner l'oncle, & à la place de l'héritier que la nature appelloit, couronna celui que demandoit la conjoncture. Philippe monta donc sur le trône âgé de vingt-quatre ans; &, sans être effrayé de tous les obstacles qu'il avoit à vaincre & hors de ses états & dans son propre royaume, il se hâta de remplir l'attente publique.

Il défait ses ennemis ou s'accommode avec eux, se ménage adroitement une paix avec les Athéniens, triomphe par sa valeur & son habileté de tous ses concurrens, & bientôt il conçoit le projet

---

(1) Illyriens, peuples voisins de la Macédoine, avec lesquels elle eut de fréquens démêlés.

hardi de primer & de dominer dans la Grece en profitant de ses divisions. Il s'empare d'Amphipolis (1), il promet aux Athéniens de la leur remettre, & les amuse par cette promesse ; mais, loin de leur rendre la place promise, il envahit encore Pydna & Potidée : il cede cette dernière aux Olynthiens pour se les attacher. De là il vient occuper Crénides, qu'il appella dès-lors de son nom Philippes. Survint la guerre qu'on nomma

---

(1) Amphipolis, ville située sur les confins de la Macédoine. Philippe la trouvant à sa bienfaisance, s'en étoit emparé d'abord ; mais ne pouvant la garder, non seulement sans trop affoiblir son armée, mais encore sans irriter les Athéniens qu'il avoit intérêt de ménager, & qui la revendiquoient comme leur colonie, d'un autre côté, ne voulant pas céder à ses ennemis une clef de ses états, il avoit pris le parti de la déclarer libre, lui avoit permis de se gouverner en république, & par-là l'avoit mise aux mains avec ses anciens maîtres. = Pydna & Potidée, deux villes en Macédoine, qui appartenoient aux Athéniens. = Olynthiens, habitans d'Olynthe, puissante ville de Thrace. = Crénides, ville qui avoit été bâtie depuis deux ans par les Thasiens. C'est près de cette ville, célèbre depuis par la défaite de Brutus & de Cassius, qu'il ouvrit & fouilla des mines, qui, chaque année, lui rapportoient plus de mille talens, c'est-à-dire, plus de trois millions, somme très considérable pour ces tems-là. La supériorité de finances donne de grands avantages : personne ne les connut mieux que lui, & ne les négligea moins. Il entre-

sacrée (1), comme entreprise par un motif de religion, & qui dura dix ans. Presque tous les peuples de la Grece prirent parti pour ou contre les Phocéens auteurs & objet de cette guerre : Philippe demeura neutre, & laissa les républiques grecques se consumer elles-mêmes pour les attaquer ensuite avec plus d'avantage. Il se fortifioit, tandis qu'elles

---

tint avec ce fonds un puissant corps de troupes étrangères, & s'acquit des créatures presque dans toutes les villes de la Grece. Il se vantoit d'avoir emporté plus de places par les largesses que par les armes. Il avoit des pensionnaires dans toutes les républiques de la Grece, & tenoit à ses gages ceux qui avoient le plus de part aux affaires.

(1) Voici à quelle occasion s'alluma cette guerre. Les Phocéens habitoient les environs du temple de Delphes; ils s'étoient avisés de labourer des terres consacrées à Apollon, ce qui étoit les profaner. Aussitôt les peuples d'alentour avoient crié au sacrilege, les uns de bonne foi, les autres pour couvrir d'un pieux prétexte leur vengeance particulière. On dénonça les profanateurs aux amphictyons : l'affaire bien discutée, les Phocéens furent déclarés sacrileges, & condamnés à une grosse amende. Philomèle, un de leurs principaux citoyens, homme audacieux & fort accrédité, ayant prouvé par des vers d'Homere, que la souveraineté du temple de Delphes appartenoit aux Phocéens, les révolta contre ce décret, les déterminâ à prendre les armes, & se fit nommer général. L'affaire devint sérieuse; presque tous les peuples de la Grece entrèrent dans cette querelle. Les Thébains, les Locriens, s'affoiblissoient ;

s'affoiblissoient : il prenoit & rasoit Méthone (1), qui étoit un empêchement à ses vues sur la Thrace qu'il vouloit s'assujettir : il marchoit en Thessalie, &, par les services essentiels qu'il rendoit aux Thessaliens, il se concilioit l'affection d'un peuple dont l'excellente cavalerie contribua beaucoup à ses victoires.

Il voulut enfin mettre un pied dans la Grece, entrer dans les affaires générales des Grecs, dont les rois de Macédoine avoient toujours été exclus : en conséquence, sous prétexte de passer en Pho-

les Thessaliens, & plusieurs autres peuples voisins, se déclarerent pour le dieu ; Sparte, Athenes, & quelques autres villes du Péloponèse, se joignirent aux Phocéens. Ceux-ci ne se firent aucun scrupule, pendant le cours de la guerre, de piller à plusieurs reprises le temple de Delphes ; ils en tirèrent des sommes très considérables.

Il y eut deux guerres sacrées moins importantes que celle de Phocide : l'une plus ancienne, du tems de Solon, occasionnée par les sacrilèges des Cirrhéens & des Acragallides ; l'autre plus récente, du tems de Démosthène, causée par les profanations des Locriens d'Amphisse.

(1) Méthone, ville de Thrace, au siege de laquelle Philippe eut un œil crevé par un nommé Aster, qui lui décocha une fleche avec cette inscription : *A l'œil droit de Philippe.* — La Thrace, vaste contrée de l'Europe, habitée par une multitude infinie de différens peuples. — Thessalie, contrée de Grece, séparée de la Phocide par

cide , & d'y aller punir les Phocéens sacrilèges , il marcha vers les Thermopyles pour s'emparer d'un passage qui lui donnoit une entrée libre dans la Grece , & sur-tout dans l'Attique ; mais les Athéniens , au bruit de cette marche qui pouvoit avoir d'étranges suites & pour eux & pour toute la Grece , accoururent aux Thermopyles , & se firent à propos de ce passage important , que Philippe n'osa même entreprendre de forcer.

C'est ici que l'histoire nous le montre aux prises avec Athenes , dont les habitans , par les vives exhortations & par les sages conseils de Démosthene , deviennent ses plus grands ennemis , & les plus puissans obstacles à ses projets de grandeur. Athenes & Lacédémone ne songeoient alors qu'à humilier Thebes leur rivale. Les Thessaliens , pour se délivrer de leurs tyrans ; les Thébains , pour se conserver la supériorité que la bataille de Leuctres leur avoit acquise , se devoient entièrement au roi de Macédoine , & , sans le vouloir , l'aidoient

---

des montagnes , étoit abondante en bons chevaux. Alexandre , de Phères , ville de Thessalie dont il avoit été le tyran , étoit mort : les freres de Thébé sa femme , fortifiés de la protection des Phocéens , avoient fait revivre la tyrannie , & accabloient les Thessaliens d'un nouveau joug : Philippe marcha à leur secours , & les délivra.

à forger leurs chaînes : Philippe , en politique habile , fut bien profiter de toutes ces dissensions.

Il n'avoit rien de plus à cœur que de s'étendre vers la Thrace ; Olynthe , ville considérable de ce pays , étoit une des colonies d'Athenes : il attaque cette ville , & la prend , quoique défendue par les Athéniens , de qui seuls elle obtint du secours , dans un besoin pressant où toute la Grece étoit intéressée.

Les Thébains , hors d'état de terminer par eux-mêmes la guerre qu'ils soutenoient depuis long-tems contre les Phocéens , ont recours à lui : il saisit cette occasion de prendre part à une guerre dans laquelle il avoit gardé jusqu'à ce jour la neutralité par des vues politiques.

Pendant les Athéniens , ennuyés de combattre seuls Philippe à leurs dépens & sans aucun fruit , lui proposent la paix dont il ne se montre pas éloigné. On lui envoie des députés , au nombre desquels étoient Eschine & Démosthene , & , sur la réponse qu'ils en apportent , on les renvoie avec un plein pouvoir de conclure la paix , & de la cimenter par la religion des sermens. Démosthene conseille à ses collègues , suivant l'ordre qu'il leur en avoit fait donner par la république , d'aller incessamment chercher Philippe par-tout où il seroit : ceux-ci , loin de faire la diligence qu'on leur

a commandée , vont tranquillement par terre en Macédoine , s'y arrêtent trois mois entiers , & donnent le tems à Philippe de prendre encore plusieurs places aux Athéniens dans la Thrace. S'étant enfin abouchés avec le roi de Macédoine , ils conviennent avec lui des conditions de la paix. Philippe , après les avoir endormis par un projet de traité , en diffère de jour en jour la ratification : il avoit trouvé moyen de les corrompre tous à force de présens , à l'exception de Démosthène , qui , se trouvant seul , s'opposoit inutilement à ses collègues. Cependant les troupes du prince avançaient toujours. Arrivé à Phères en Thessalie , il ratifie enfin le traité , où il refuse de comprendre les Phocéens. La nouvelle de la paix conclue répandit beaucoup de joie parmi les Athéniens , dont la plupart avoient de l'éloignement pour la guerre , & en redoutoient les suites. Ce fut en vain que Démosthène , à son retour , voulut leur inspirer de la défiance contre Philippe ; Eschine , entièrement gagné , parla en sa faveur , fit de belles promesses de sa part , & fut écouté.

Pendant qu'on délibère à Athenes , qu'on débite & qu'on écoute des discours , le prince actif s'empare des Thermopyles , entre dans la Phocide , & force , aussitôt qu'il paroît , les Phocéens à demander la paix. Il assemble les amphictyons ,



& les établit , pour la forme , souverains juges de la peine encourue par les Phocéens. Sous le nom de ces juges dévoués à sa volonté , il ordonne qu'on ruinera les villes de Phocide : il obtient d'eux ensuite le droit de séance au conseil amphictyonique , dont les Phocéens étoient déclarés déchus.

Quand les Athéniens apprirent la maniere dont les Phocéens avoient été traités , que Philippe , maître de la Phocide , l'étoit devenu des Thermopyles , ils comprirent , mais trop tard , le tort qu'on avoit eu de ne pas déférer au conseil de Démosthene. Justement alarmés pour eux-mêmes , ils ordonnerent qu'on retireroit les femmes & les enfans de la campagne dans la ville , qu'on rétablirait les murs , & qu'on fortifieroit le Pirée pour se mettre en état de défense en cas d'invasion : ils ne crurent pas néanmoins devoir rompre la paix conclue avec le roi de Macédoine.

Philippe content de s'être ouvert une entrée dans la Grece par la prise des Thermopyles , d'avoir soumis la Phocide , & de s'être rendu un des juges de la Grece par sa nouvelle qualité d'amphictyon , s'arrêta sagement pour ne pas soulever contre lui tous les peuples de la Grece , en découvrant trop tôt les vues d'ambition qu'il avoit sur elle : mais afin de ne pas laisser ses troupes s'énervier dans

le repos, il tourna ses armées du côté de l'Illyrie. Le même motif le fit passer dans la Thrace, où il avoit déjà fait plusieurs conquêtes. Il en fit de nouvelles; il dépouilla Cersoblepté de son royaume, & dressa ses batteries pour s'emparer de la Querfonèse (1). Il prend sous sa protection Cardie, une des principales villes de cette contrée, qui ne vouloit pas se soumettre aux Athéniens, & qui imploroit son appui.

Il auroit bien voulu entrer dans le Péloponèse: Argos & Messene (2) réclamoient son secours contre les Lacédémoniens qui cherchoient à les opprimer; mais comme Athenes étoit disposée à se liguier avec Lacédémone qui sollicitoit son alliance, ne voulant point avoir sur les bras deux ennemis si redoutables, il continua ses conquêtes dans la Thrace, poursuivit quelque tems ses entreprises

(1) La Querfonèse étoit, dans la Thrace, une presque île fort riche. Cotys, roi de Thrace, l'avoit conquise sur les Athéniens à qui elle appartenoit: ceux-ci y rentrèrent par la cession de Cersoblepté, fils de Cotys, qui la leur abandonna, se trouvant trop foible pour la défendre contre Philippe. Les Athéniens, ingrats ou plutôt négligens, le laissèrent à la merci de Philippe, par qui il fut dépouillé.

(2) Argos & Messene, deux puissantes villes du Péloponèse.

sur la Querfonèse, & tourna ensuite ses vues d'un autre côté.

Il regardoit l'Eubée (1) comme fort propre à ses projets ambitieux : il l'appelloit les *entraves de la Grece*, parceque dans sa longueur elle répond aux côtes de l'Attique, de la Phocide & de la Theffalie, & qu'elle n'en est séparée que par un petit trajet de mer. Il avoit fait, pour s'emparer de cette isle importante, plusieurs démarches qui lui avoient plus ou moins réussi, suivant que les Athéniens avoient envoyé des généraux plus ou moins habiles. Phocion avoit remporté sur lui un grand avantage : il avoit chassé de l'Eubée le perfide Plutarque, qui, se tournant contre les Athéniens qu'il avoit appelés à son secours, favorisoit la faction macédonienne à laquelle il avoit été d'abord opposé. Molossus, successeur de Phocion, avoit été entièrement vaincu par le parti des Macédoniens soutenu des forces du prince. Le parti d'Athenes étoit extrêmement affoibli, sans être entièrement détruit. Philippe fait de nouvelles tentatives pour s'afflurer de l'Eubée & s'en rendre absolument le maître ; il avoit déjà fort

---

(1) Eubée, isle de la mer Egée, que l'Euripe séparoit de la Béotie & de l'Attique. = Plutarque, citoyen d'Érétrie, une des principales villes d'Eubée.

avancé ses affaires : les Athéniens , animés par les harangues de Démosthène , envoient des troupes contre le monarque. Phocion , chef de l'armée athénienne , bat Clitarque & Philistide , chasse l'un d'Erétrie & l'autre d'Orée , deux villes d'Eubée où ils s'étoient établis tyrans , oblige les Macédoniens à vuidér le pays , & toute l'isle se trouvant libre , il engage les Eubéens à conclure avec Athenes un traité d'alliance.

Le roi de Macédoine vaincu de ce côté , ne changea pas son dessein général ; il ne fit que changer d'attaque. Il en vouloit sur-tout aux Athéniens , les plus capables de réprimer son ambition : il marche vers la Thrace , d'où ils tiroient la meilleure partie de leurs blés , pour leur couper les vivres , & les affamer s'il le pouvoir ; il assiége Périnthe & Byzance (1) : mais il ne réussit pas encore dans cette entreprise. Les Athéniens éclairés & animés par le même Démosthène , envoyèrent contre lui de bonnes troupes & un bon général , qui lui firent lever les deux sieges. Les Byzantins & les Périnthiens marquerent leur reconnoissance au peuple d'Athenes par un décret fort honorable , aussi-bien que les peuples de la Querfonèse , que

---

(1) Périnthe & Byzance , deux des principales villes de la Thrace.

les Athéniens avoient , par occasion , affranchis du joug de Philippe.

L'attaque de Byzance avoit été à Athenes comme une rupture absolue , & une déclaration de guerre ouverte : le roi de Macédoine qui redoutoit extrêmement la puissance des Athéniens , leur fit parler de paix. Démosthène , convaincu par l'étude qu'il avoit faite de son caractère , qu'il ne songeoit qu'à les amuser & à les tromper , les empêcha de prêter l'oreille à ses propositions. Philippe ne pouvant les gagner par la douceur , voulut les dompter par la force , en soulevant contre eux les Theffaliens & les Thébains. Il falloit s'y prendre habilement , & , sous prétexte d'épouser la querelle commune , se faire élire leur chef. Par le moyen des créatures qu'il avoit dans toutes les villes , il fait susciter une querelle aux Locriens-Ozoles , appelés autrement Locriens d'Amphisse (1). On les accusa d'avoir profané une terre sacrée , en labourant une campagne , nommée *Cirrhée* , qui étoit voisine du temple de Delphes. Eschine le servit utilement par son éloquence. Il avoit été député à l'assemblée des amphiçtyons ; il anima contre les Locriens tous ceux qui composoient cette assemblée. Il fut

---

(1) Ils étoient ainsi appelés du nom de la ville d'Amphisse leur capitale : leur pays étoit entre l'Etolie & la

délibéré qu'on visiteroit la campagne litigieuse ; & , sur les attentats que les habitans d'Amphisse commirent contre les amphiçtyons , on décida qu'on marcheroit contre eux les armes à la main. On leva une armée , mais cette armée s'étant trouvée trop foible , parceque plusieurs peuples avoient manqué au rendez-vous , les amphiçtyons tinrent une assemblée , dans laquelle des orateurs , gagnés par Philippe , prouverent qu'ils devoient élire ce prince pour leur général , & avec son secours venger Apollon , se venger eux-mêmes. Il est élu en conséquence : il ne perd point de tems , il assemble ses troupes , & , au lieu d'attaquer les Locriens , il s'empare d'Elatée , la plus grande ville de toute la Phocide , sur le fleuve Céphise , & la mieux située pour tenir en respect les Thébains.

Cette nouvelle répandit l'alarme dans Athènes ; on s'y assembla tumultuairement ; on ne savoit quel parti prendre : Démosthène fut le seul des orateurs qui osât monter à la tribune dans cette conjoncture critique. Il donna un conseil excellent , qu'il appuya des meilleures raisons ; c'étoit d'engager les Thébains à se liguier avec les Athé-

---

Phocide. = *Et sur les attentats. . .* Les habitans d'Amphisse étoient tombés tout-à-coup sur les amphiçtyons , les avoient accablés d'une grêle de traits , & obligés de prendre la fuite.

niens contre Philippe. Son conseil fut suivi : il partit pour Thebes à la tête d'une ambassade , & là , par la force de son éloquence , il déterminâ les Thébains à former une ligue avec Athenes , malgré les efforts que fit le prince pour les en détourner , malgré les grands services qu'ils en avoient reçus pendant la guerre de Phocide , malgré l'antipathie ancienne & déclarée entre les deux républiques. Leur alliance néanmoins eut un mauvais succès : Philippe vainquit à Chéronée les deux armées réunies , & devint par cette victoire le maître de la Grece. Il se fit aussitôt déclarer dans l'assemblée des Grecs leur général contre les Perses : c'étoit le but qu'il se proposoit depuis longtemps , & qu'il n'avoit jamais perdu de vue.

Quoique Démosthene parût être la principale cause du terrible échec qu'Athenes venoit de recevoir , & qui porta à sa puissance un coup dont elle ne se releva jamais , le peuple toutefois , loin de lui témoigner aucun mécontentement , se livra de nouveau à ses conseils. On le chargea du soin de pourvoir aux vivres & de réparer les murs : il s'acquitta de cette dernière commission avec une générosité qui lui fit beaucoup d'honneur , & pour laquelle Ctésiphon demanda qu'il lui fût décerné une couronne d'or. Il fut accusé plusieurs fois , & toujours renvoyé absous. On le choisit , préférable-

ment à tout autre , pour faire l'éloge des vaillans hommes qui étoient morts à Chéronée.

Pour Philippe , il se préparoit à marcher contre les Perses , lorsqu'il fut assassiné par Pausanias , jeune seigneur de sa cour qui s'étoit plaint à lui d'une insulte dont il ne lui avoit pas fait justice. Eschine reproche avec raison à Démosthene la joie indécente à laquelle il se livra lorsqu'il eut appris cette mort : les Athéniens s'en réjouirent beaucoup , & se déshonorant eux-mêmes , ils honorèrent le prince dont la mort soudaine leur caufoit tant de joie.

Personne n'ignore que son fils Alexandre , héritier de sa couronne & de sa valeur , après avoir soumis les nations barbares voisines de son royaume , qui vouloient se remettre en liberté , après avoir effrayé , par des actes de vigueur , les villes de la Grece qui cherchoient à secouer le joug , se fit nommer à la place de son pere , généralissime des Grecs contre les Perses , sur lesquels il remporta plusieurs victoires célèbres.

#### *Portrait de Philippe.*

On a dû remarquer dans le prince dont nous venons de donner l'histoire abrégée , une activité infatigable qui ne lui permettoit pas de goûter le repos , & une politique supérieure qui le faisoit



profiter de tout , & prendre les moyens les plus sûrs pour parvenir à son but. Il faut le faire connoître un peu plus particulièrement par une courte exposition de ses bonnes & mauvaises qualités.

C'étoit un prince de beaucoup d'esprit , aimant les sciences & ceux qui les cultivoient : il avoit une éloquence naturelle , & les orateurs d'Athenes qu'on lui envoya en députation , admiroient eux-mêmes son talent pour la parole. Il savoit écrire , & manioit la plume aussi habilement que l'épée ; les lettres qui nous sont restées de lui en sont une preuve. Il donnoit libéralement , & accompagnoit ses dons de manieres nobles , aimables & gracieuses , auxquelles ne purent résister des citoyens puissants qui lui étoient contraires. Quoiqu'il aimât les flatteurs , & qu'il les récompensât avec une libéralité excessive , il n'étoit pas ennemi de la vérité : il souffroit qu'Aristote lui fît des leçons sur l'art de régner , & disoit qu'il avoit obligation aux orateurs d'Athenes de l'avoir corrigé de ses défauts à force de les lui reprocher. On fait qu'il gageoit un homme pour lui dire tous les jours avant qu'il donnât audience : *Philippe , souviens-toi que tu es mortel*. Généreux & sachant pardonner les injures , il fit éprouver plus d'une fois sa clémence aux peuples de la Grece , & sur-tout aux Athéniens. Il avoit une modération qui le rendoit maî-

tre de lui-même lorsqu'on lui parloit avec une dureté choquante & injurieuse, &, ce qui n'est pas moins admirable, lorsqu'on lui disoit ses vérités : plusieurs traits de sa vie le prouvent. Il entendoit la plaisanterie, aimoit les bons mots & en disoit ; l'histoire nous en a conservé quelques uns.

Mais considérons ce prince comme guerrier & comme politique ; c'est sous ce double titre qu'il est sur-tout connu. Il est difficile de décider s'il fut plus grand homme de guerre que grand homme d'état. Environné dès le commencement de son regne, & au-dedans & au-dehors, d'ennemis puissans & redoutables, il emploie tantôt l'adresse, tantôt la force pour les surmonter. Il s'applique & réussit à désunir ses envieux : pour frapper plus sûrement, il élude & détourne les coups qui le menacent : aussi sage dans la bonne que dans la mauvaise fortune, il n'abuse pas de la victoire ; également prêt à la chercher ou à l'attendre, il se hâte ou se modere selon que le point de maturité l'exige ; il laisse uniquement aux bizarreries du hasard ce que ne peut leur ôter la prudence : enfin il demeure toujours inébranlable, toujours fixe dans les justes bornes qui séparent la hardiesse d'avec la témérité. On voit dans la personne de Philippe un roi presque aussi maître de ses alliés que de ses sujets, & non moins redoutable dans

les traités que dans les combats ; un prince vigilant , actif , lui-même son surintendant , son ministre , son général. On le voit avide & insatiable de gloire , la chercher où elle se vend à plus haut prix , faire ses plus cheres délices de la fatigue & du péril , former sans relâche ce juste , ce prompt accord de soins & de mouvemens que les expéditions militaires demandent ; & avec tant d'avantages , attaquer des républiques épuisées par de longues guerres , déchirées par des divisions domestiques , vendues par leurs propres citoyens , servies par une milice étrangere , rebelles aux sages conseils , & comme résolues à se perdre. Il joignoit en lui deux qualités ordinairement incompatibles & incompatibles : un flegme , un sang-froid , qui le rendoit attentif à se prévaloir de toutes les conjonctures , & à saisir le moment favorable , sans que jamais aucun contre-tems ne le déconcertât ; il joignoit , dis-je , ce flegme avec une activité & une ardeur qui ne connoissoit ni moment de repos , ni différence de saison , ni grandeur de péril. Jamais capitaine ne fut plus hardi ni plus intrépide dans les combats. Il n'étoit pas seulement brave pour lui-même , il avoit inspiré le même courage à toute son armée : instruit par d'habiles maîtres dans le métier des armes , il étoit venu à bout d'aguerrir ses troupes ;

de les dresser à sa manière , & de se former des hommes capables de le seconder dans ses grandes entreprises. Il savoit , sans rien perdre de son autorité , se familiariser avec le soldat , & commandoit plutôt en pere de famille qu'en général d'armée , quand la discipline le permettoit : aussi par cette affabilité qui mérite d'autant plus de soumission & de respect qu'elle en exige moins , & qu'elle semble en dispenser , il tiroit de ses troupes des services sans fin & une obéissance sans bornes.

Jamais personne ne fit plus d'usage des ruses de guerre que Philippe : les périls où il s'étoit vu exposé dès sa jeunesse lui avoient appris la nécessité des précautions & l'art des ressources. Une sage défiance qui sert à mettre le danger dans son véritable point de vue , le rendoit , non timide & indécis , mais circonspect & prudent : quelque raison qu'il eût de présumer de son bonheur , il ne se comptoit en sûreté & ne se croyoit supérieur à l'ennemi que par la vigilance. Toujours juste dans ses projets & fécond dans les expédients , il avoit des vues immenses , le génie admirable pour placer à propos l'exécution de ses desseins , & toute l'adresse pour agir sans se laisser appercevoir. Impénétrable à ses meilleurs amis , il étoit capable de tout entreprendre & de tout cacher. Toute son  
attention

attention fut d'amuser les Athéniens par des apparences de paix , & de jeter sourdement les fondemens de sa grandeur sur leur crédule sécurité & sur leur aveugle indolence.

De si grandes qualités n'étoient point en lui sans défauts. Outre l'intempérance & la crapule , à laquelle il s'abandonnoit sans réserve & sans ménagement , on lui a reproché des mœurs corrompues & absolument déréglées : on en peut juger par ses liaisons les plus intimes , & par les compagnies qui formoient le plus ordinairement sa cour. Une troupe de débauchés & de libertins , de bouffons , & de pantomimes , de vils flatteurs que l'avarice & l'ambition amassent en foule autour du dispensateur des graces , eut la principale part à sa confiance & à ses bienfaits. Ce n'est pas seulement Démosthène qui fait ces reproches à Philippe ( ils pourroient être suspects dans la bouche d'un ennemi ) , Théopompe , historien célèbre , en parle d'une manière pour le moins aussi défavantageuse.

Mais ce qui , à mon jugement , doit le plus déshonorer ce prince , c'est l'endroit même par lequel il paroît le plus estimable à bien des personnes , je veux dire sa politique. Il passe dans ce genre pour un des plus habiles princes qui aient jamais été. En effet , on a pu remarquer dans le

récit de ses actions que , dès le commencement de son regne , il s'étoit proposé un but & formé un plan dont jamais il ne s'écarta ; c'étoit de se rendre maître de la Grece. Mal affermi encore sur le trône , & environné de toutes parts d'ennemis puissans , quelle apparence y avoit-il qu'il pût former ou du moins exécuter un tel projet ? Il ne le perdit jamais de vue : guerres , combats , traités de paix , alliances , confédérations , tout tendoit à cette fin unique ; il prodiguoit l'or & l'argent pour se faire des créatures ; il avoit des intelligences secretes dans toutes les villes de la Grece , & par le moyen des traîtres qu'il tenoit à ses gages , & qu'il payoit largement , il étoit informé de toutes les résolutions qui s'y prenoient , & venoit presque toujours à bout de faire tourner les délibérations à son gré. Par là , il sut tromper la prudence , éluder les efforts , & endormir la vigilance des peuples qui jusques-là avoient passé pour les plus actifs , les plus sages & les plus clairvoyans de la Grece. En suivant toutes ses démarches pendant vingt ans , on le voit cheminer à pas réglés , & s'avancer régulièrement vers son but , mais toujours par des détours & des souterrains obscurs , dont l'issue seule découvre le dessein. Tout cela est un chef-d'œuvre & une merveille en fait de politique : mais quels ressorts fait-il jouer & quels

moyens emploie-t-il pour réussir ? la finesse , la ruse , la fraude , le mensonge , la perfidie , le parjure : sont-ce là les armes de la vertu ? On voit dans ce prince une ambition démesurée , conduite par un esprit adroit insinuant , fourbe & artificieux , mais on n'y voit point les qualités d'un homme véritablement grand. Philippe étoit sans foi & sans honneur ; tout ce qui pouvoit servir à augmenter sa puissance lui paroissoit juste & légitime : il donnoit des paroles qu'il étoit bien résolu de ne point garder , faisoit des promesses qu'il auroit été bien fâché de tenir ; se croyant habile à proportion de ce qu'il étoit perfide , il mettoit sa gloire à tromper tous ceux avec qui il traitoit : en un mot , il ne rougissoit pas de dire *qu'on amuse les enfans avec des jouets , & les hommes avec des sermens.*



---

*Noms des Tribus & Bourgs d'Athenes par ordre  
alphabétique.*

---

*TRIBUS D'ATHENES.*

1. **L'**ACAMANTIDE, ainsi nommée d'Acamas, fils de Thésée ;
  2. L'Aïantide, d'Ajax, fils de Télamon ;
  3. L'Antiochide, d'Antiochus, fils d'Hercule ;
  4. La Cécropide, de Cécrops, fondateur & premier roi d'Athenes ;
  5. L'Egéide, d'Egée, neuvième roi d'Athenes, père de Thésée ;
  6. L'Erechthéide, d'Erechthée, sixième roi d'Athenes ;
  7. L'Hippochoontide, d'Hippochoon, fils de Neptune ;
  8. La Léontide, de Léon qui voua ses filles pour le salut de la patrie ;
  9. L'Œnéide, d'Œnéus, fils de Pandion ;
  10. La Pandionide, de Pandion, cinquième roi d'Athenes.
- 

*BOURGS d'Athenes & de l'Attique.*

**J'**AI suivi, pour la liste des bourgs d'Athenes & de l'Attique, le savant éditeur des orateurs grecs, Reiske, qui a suivi lui-même Corfinus, lequel a traité particulièrement cet objet dans ses *fastes attiques*. A l'exemple de tous les deux, j'ai préféré l'ordre alphabétique ; j'ai mis après le nom de chaque bourg un chiffre, suivant la



tribu d'où il dépendoit ; par exemple, j'ai mis le chiffre 2 après le nom des bourgs qui dépendoient de la tribu Aïanride, & ainsi des autres. Je n'ai marqué d'aucun chiffre les bourgs dont on ne fait pas à quelle tribu ils appartenoient. Depuis Démofthene, on ajouta en différens tems quelques tribus aux anciennes : n'ayant point parlé de ces tribus, je ne parlerai point des bourgs qui en dépendoient. J'ai cru devoir ajouter les noms grecs des bourgs aux noms françois pour ceux qui liront les orateurs grecs dans leur langue. Il y avoit des bourgs qui portoient le même nom, & qui étoient distingués, suivant leur position, par les mots de *supérieur* & d'*inférieur*, *kathuperthen*, *upenerthen*.

A

Acharne, *Acharna* : d'Acharne, *Acharneus*, *Acharnéthen*. 9.

Acherduse, *Acherdous* : d'Acherduse, *Acherdoufios*, *Acherdoutothen*. 7.

Achradis, *Achradeis* : d'Achradis, *Achradoufios*.

Ægilie ou Ægile, *Aigilia* ou *Aigilos* : d'Ægilie ou d'Ægile, *Aigileus*, *Aigiliathen*. 4.

Æthalides ou Æthalie, *Aithalidai* ou *Aithalia* : un des Æthalides, ou d'Æthalie, *Aithalidès*. 8.

Æxoné, *Aixonè* : d'Æxoné, *Aixôneus*, *Aixônèthen*. 5.

Aggelé, *Aggelè* : d'Aggelé, *Aggelèthen*. 10.

Agraulé ou Agrulé, *Agraulè* ou *Agrulé* : d'Agraulé ou d'Agrulé, *Agraulèthen* ou *Agruléthen*. 6.

Alopeque, *Alôpekè* ou *Alôpekai* : d'Alopeque, *Alôpekeus*, *Alôpekèthen*. 4.

Amphitrope, *Amphitropè* : d'Amphitrope, *Amphitropaius*, *Amphitropèthen*. 4.

Anacée, *Anakaiz* : d'Anacée, *Anakaieus*, *Anakaiaithen*. 7.

Anagyruſe, *Anagurous* : d'Anagyruſe, *Anaguraſos*, *Anagurountothen*. 6.

Anaphlyſte, *Anaphluſtos* : d'Anaphlyſte, *Anaphluſtios*, *Anaphluſtothen*. 4.

Aphidne, *Aphidna* : d'Aphidne, *Aphidnaïos*, *Aphidnéthen*. 8.

Araphene, *Araphèn* : d'Araphene, *Araphénios*, *Araphénothen*. 3.

Aténé, *Aténè* : d'Aténé, *Aténeus*. 4.

Athmone ou Athmonie, *Atmonon* ou *Athmonia* : d'Athmone ou d'Athmonie, *Athmoneus*. 5.

Azenie, *Azénià* : d'Azenie, *Azénieus*. 7.

## B

Baté, *Batè* : de Baté, *Batéthén*. 3.

Bèſe, *Béſa* : de Bèſe, *Béſaios*, *Béſaieus*. 4.

Brauron, *Braurôn* : de Brauron, *Braurônios*, *Braurônnothen*.

Buteie, *Bouteia* : de Buteie, *Boutadès*, *Eteoboutadès*. 9.

## C

Cédé, *Kédè* ou *Kédai* : de Cédé, *ek Kèdôn*. 6.

Céphale, *Képhalè* : de Céphale, *Kephaléthén*. 1.

Céphèſie ou Céphiſie, *Képhèſia* ou *Képhiſia* : de Céphèſie ou Céphiſie, *Képhèſieus*. 6.

Céramique, *Kerameikos* : du Céramique, *Kerameus*, *ek Kerameôn*. 1.

Cetti, *Kéttoi* : de Cetti, *Kéttios*. 8.

Chitone, *Chitonè* : de Chitone, *Chitonios*. 6.

Cholarge, *Cholargos* ou *Cholargia* : de Cholarge, *Cholargeus*. 1.

Chollides, citoyens du bourg de Chollé, *Chollidai*. 8.

- Cicynne, *Kikunna* : de Cîcynne, *Kikunneus*, *Kikunnothen*. 1.
- Ciriades, citoyens du bourg de Cirie, *Keiriadaî*. 7.
- Cœlé, *Koîlê* : de Cœlé, *ek Koîlê*. 7.
- Colône, *Kolônô* : de Colône, *Kolôneus*, *Kolônêthen*.
- Colytte, *Koluttos* : de Colytte, *Kolutteus*. 3.
- Contyle, *Kontulê* : de Contyle, *Kontuleus*. 18.
- Corydalle, *Korudallos* : de Corydalle, *Korudalleus*, *Korudallothen*. 7.
- Cothocides, les citoyens du bourg de Cothoce, dont étoit l'orateur Eschine, *Kothôkidai*.
- Crioia, *Kriôa* : de Crioia, *Kriôeus*, *Kriôthen*. 4.
- Cropie, *Krópia* : de Cropie, *Krópidês*, *ek Krópidôn*. 8.
- Cycale, *Kukala*. 2.
- Cydantides, les citoyens du bourg de Cydante, *Kudantidai*. 3.
- Cydathénée, *Kudathênaion* : de Cydathénée, *Kudathênaieus*, *ek Kudathênaieôn*. 10.
- Cynofarge, *Kunofarges* : du Cynofarge, *ek Kunofargous*. 3.
- Cirtiades, les citoyens du bourg de Cyrtie, *Kurtiadaî*. 1.
- Cythere, *Kuthêros* ou *Kuthéron* : de Cythere, *Kuthêrios*, *Kuthêrothen*. 10.

## D

- Dædalidès, *Daidalidês* : de Dædalidès, *ek Daidalidôn*. 5.
- Décélée, *Dekeleia* : de Décélée, *Dekeleus*, *Dekeleiathen*. 7.
- Diomée, *Diomeia* : de Diomée, *Diomeus*. 3.
- Diradès, *Deiradês* : de Diradès, *Deiradiôtês*. 8.

## E

- Echélides, les citoyens du bourg d'Echele, *Echelidai*.  
 Elée, *Elaieus* : d'Elée, *Elaiousios*, *Eleountothen*, *ek Elaieôn*. 7.  
 Eleusis, *E'eufts* : d'Eleusis, *Eleusinos*, *Eleusinothen*. 7.  
 Epicéphisie, *Epiképhisia* : d'Epicéphisie, *Epiképhios*, *Epiképhistathen*. 9.  
 Epicides, *Epeikidai* : un des Epicides, *ex Epeikidôn*. 5.  
 Erchie, *Ercheia* : d'Erchie, *Erchieus*, *Ercheiathen*. 3.  
 Ereéthie, *Erechthia* : d'Ereéthie, *Erechthieus*, *Erechthiathen*. 3.  
 Erérides, *Eirefidai* : un des Erérides, *ex Eirefidôn*. 1.  
 Eréttrie, *Eretria* : d'Eréttrie, *Eretricus*, *Eretrios*, *Eretriacos*.  
 Ericie, *Erikeia* : d'Ericie, *Erikeus*, *Erikiathen*. 3.  
 Eréades, les citoyens du bourg d'Erée, *Eroiadai*. 7.  
 Eupyrides, les citoyens du bourg d'Eupyre, *Eupuridai*. 8.  
 Evonymie ou Evonyme, *Euónumia* ou *Euónumos* : d'Evonymie ou d'Evonyme, *Euónumeus*. 6.

## H

- Hagnuse, *Agnous* : d'Hagnuse, *Agnousios*. 1.  
 Hales Æxonides, & Hales Araphénides, *Alai Aixônides* & *Alai Araphénides* : de l'un & l'autre Hales, *Alaieus*, *Alé hen*. 3.  
 Halimuse, *Alimous* : d'Halimuse, *Alimousios*, *Alimountothen*.  
 Hamaxantée, *Amaxanteia* : d'Amaxantée, *Amaxanteus*, *Amaxanteia hen*. 7.  
 Hécale, *Ekalè* : d'Hécale, *Ekalios*, *Ekaléithen*. 8.

- Héphestie , *Ephaiſtia* : d'Héphestie , *Ephaiſtiadès*. 1.  
 Herme , *Ermos* : d'Hermès , *Ermeios* , *ek Ermei*. 1.  
 Hippotamades , *Ippotamadai* : citoyens du bourg d'Hippotame : un des Hippotamades , *ex Ippotamadôn*. 9.  
 Hiſtiée , *Iſtiaia* : d'Hiſtiée , *Iſtiaieus*.  
 Hyba , *Uba* : d'Hyba , *Ubadai*. 8.  
 Hyſie ou Hyſies , *Uſia* ou *Uſiai* : d'Hyſie ou d'Hyſies , *Uſieus*.

I

- Icarie , *Ikaria* : d'Icarie , *Ikarieus* , *Ikariothen*. 3.  
 Itée , *Itea* : d'Itée , *Itaios*. 1 ou 4.  
 Ionides , les citoyens du bourg d'Ion , *Iônidai* : un des Ionides , *ex Iônidôn*. 3.

L

- Lacie , *Lakia* : de Lacie , *Lakieus* , *Lakiadès*. 6.  
 Lampra ſupérieur & Lampra inférieur , *Lampra kathuperthen* & *Lampra upenerthen* : de l'un & l'autre Lampra , *Lampreus*. 6.  
 Lecce , *Lekkon*. 4.  
 Lénée , *Lénaion* : de Lénée , *Lénaios* , *Lénaieus*.  
 Leuconie , *Leukonion* : de Leuconie , *Leukonieus*. 8.  
 Leucopire , *Leukopora*. 4.  
 Limnes ou les Marais , *Limnai*.  
 Luſie , *Louſia* , de Luſie , *Louſieus* , *Louſios*. 9.

M

- Marathon , *Marathôn* : de Marathon , *Marathônios* , *Marathôniothen*. 8.  
 Mélenes , *Melainai* ou *Melaineis* : de Mélenes , *Melaineus*. 4.

- Mélite, *Melîtè* : de Mélite, *Meliteus*, *ek Melitês*. 9.  
 Milete, *Milêton* : de Milete, *Milêsius*.  
 Myrrhinuse, *Murrhinous* : de Myrrhinuse, *Murrinoufsios*,  
*Murrinounthochen*. 10.

## O

- Oa ou Oïs, *Oa* ou *Oeis* : d'Oa ou d'Oïs, *Oathen*. 10.  
 Oë, *Oè* : d'Oë, *Oéthen*. 9.  
 Enoë, un autre Enoë, *Oinoè* : de l'un & l'autre Enoë,  
*Oinaios*. 7 & 8.  
 Oion, un autre Oion, *Oion* : de l'un & l'autre Oion, *ex*  
*Oion*. 7 & 8.  
 Otryne, citoyens du bourg d'Otryne, *Otruneis*.

## P

- Pallene, *Pallênè* : de Pallene, *Pallêneus*. 4.  
 Pambotades, les citoyens du bourg de Pambote, *Pambo-*  
*tadai*. 6.  
 Péanée supérieur & inférieur, *Paiania kathuperthen & upe-*  
*nerihen* : de l'un & de l'autre Péanée, *Paianieus*. 10.  
 Pélé, citoyens du bourg de Pélé, *Pêlêkes* : un des citoyens  
 de ce bourg, *Pêlêx*, *ek Pêlêkôn*. 8.  
 Pentele, *Pentelè* : de Pentele, *Pentelêteus*. 4.  
 Péonides, citoyens du bourg de Péon, *Paionidai*. 8.  
 Pergase, *Pergasè* : de Pergase, *Pergaseus*, *Pergasêthen*. 6.  
 Périthoïdes, les citoyens du bourg de Périthoë, *Perithoi-*  
*dai* : un des Périthoïdes, *ek Perithoidôn*. 9.  
 Perrhides, les citoyens du bourg de Perrha, *Perrhidai*. 4.  
 Phalere, *Phaléron* : de Phalere, *Phalêreus*, *Phalêraios*. 4.  
 Phégée, *Phêgaia* : de Phégée, *Phêgaieus*, *ek Phêgaieôn*. 3.  
 Un autre Phégée. 10.  
 Phéguse, *Phêgous* : de Phéguse, *Phêgousios*, *Phêgounto-*  
*then*. 6.

- Philaidès , citoyens du bourg de Philaie , *Philaidai*. 3.  
 Phlye , *Phlœa* : de Phlye , *Phlœus* , *Phlœthen*. 5.  
 Phormisiens , citoyens du bourg de Phormise , *Phormisioi*.  
 Phréariens , citoyens du bourg de Phréare , *Phrearioi* : de  
 Phréare , *Phreariothen*. 8.  
 Phrittiens , citoyens du bourg de Phritte , *Prittioi*.  
 Phyle , *Phulè* : de Phyle , *Phlœasios*. 9.  
 Phyrne , *Phurnè*. 4.  
 Pirée , *Peiræus* : du Pirée , *ek Peiraiôs*. 7.  
 Pithe , *Pithos* : de Pithe , *Pitheus* ou *Pittheus*. 5.  
 Plotheie , *Plôtheiai* : de Plotheie , *Plôtheius* , *Plôtheus* ,  
*Plôtheiathen*. 3.  
 Pore , *Poros* : du Pore , *Porieus* , *Porios*. 1.  
 Potame ou le Fleuve , *Potamos* : du Potame ou du Fleuve ,  
*Potamios*. 8.  
 Prasies , *Prasiai* : de Prasies , *Prasieus* , *Prasithen*. 10.  
 Probalinthe , *Probalinthos* : de Probalinthe , *Probalin-*  
*thios* , *Probalisios* , *Probalinthothen*. 10.  
 Prospalte , *Prospalta* : de Prospalte , *Prospaltios* , *Prosp-*  
*paltiothen*. 1.  
 Psaphides , citoyens du bourg de Psapha , *Psaphidai*. 2.  
 Ptélée , *Ptelia* : de Ptélée , *Pteleasios* , *Pteleathen*. 9.

## R

- Rhamnuse , *Ramnous* : de Rhamnuse , *Ramnousios* ,  
*Ramnountothen*. 2.

## S

- Salamine , *Salamis* : de Salamine , *Salaminios*. 2.  
 Scambonides , citoyens du bourg de Scambos , *Scambô-*  
*nidai*. 8.  
 Sémachides , citoyens du bourg de Sémaque , *Sémachi-*  
*dai*. 4.

Sphendale , *Sphendalè* : de Sphendale , *Sphendaleus* , *Sphendalèthen*. 7.

Sphette , *Sphéttos* : de Sphette , *Sphettios* , *Sphettothen*. 1.

Sporgile , *Sporgilos* : de Sporgile , *Sporgilios*.

Stirie , *Steiria* : de Stirie , *Steirieus* , *Steiriathen*. 10.

Subrides , citoyens du bourg de Subrie , *Subridai*. 6.

Sunium , *Sounion* : du Sunium , *Sounieus* , *Souniothen*. 8.

Supalette , *Supalettos* : de Supalette , *Supalettios* , *Supalettiothen*. 5.

## T

Thémaque , *Thémakos* ou *Thémakoi* : de Thémaque , *Thémakeus*. 6.

Thores , *Thorai* : de Thores , *Thoreus* , *Thorathen*. 4.

Thorique , *Thorikos* : de Thorique , *Thorikios* , *Thorikeus* , *ek Thorikou*. 1.

Thrie , Thries ou Thrion , *Thria* , *Thriai* , *Tkrion* : de Thrie , de Thries ou de Thrion , *Thriasios* , *Thriaios*. 9.

Thymæthades , citoyens du bourg de Thymæte , *Thumoitadai* : un des Thymétades , *ek Thumoitadôn*. 7.

Thyrگونides , citoyens du bourg de Thyrgon , *Thurgónidai*. 2.

Titacides , citoyens du bourg de Titace , *Titakidai*. 4.

Titrade , *Titras* : de Titrade , *Titrasios* , *Titrantiothen*. 3.

Tricorythe , *Trikoruthon* : de Tricorythe , *Trikorusios*. 2.

Trinemes , citoyens du bourg de Trineme , *Trinemeis* : de Trineme , *Trinemeus* , *Trinemeathen*. 5.

Tyrmidès , citoyens du bourg de Tyrme , *Turmidai*. 9.

## X

Xypeté , *Xupeté* : de Xypeté , *Xupeteôn* , *ek Xupeteônôn*. 9.



## Z

Zoster, *Zóflèr* : de Zoster, *Zóflèrios*.

*Nota.* Les auteurs disent qu'il y avoit dans Athenes & dans l'Attique 174 bourgs : il en est plusieurs sans doute dont les noms ne sont point parvenus jusqu'à nous.





# T R A I T É DE LA JURISDICTION ET DES LOIX D'ATHENES;

*Pour servir à l'intelligence des harangues d'Eschine  
& de Démosthène (1).*

J'AI donné une idée générale du gouvernement d'Athenes dans le précis historique qui précède ; je vais présenter ici quelques détails particuliers sur la juridiction & sur les loix de cette même ville. Il n'est point aisé sans doute, dans de pareilles matieres , de bien établir & de fixer ses idées. Les auteurs du tems qui en ont parlé par occasion , ou qui en ont traité à dessein , doivent offrir & offrent en effet des difficultés qu'il n'est pas aisé de résoudre. D'abord leurs écrits ne sont point

---

(1) J'ai travaillé ce traité avec soin. Je ne m'en suis pas tenu à mes seules lumieres , ni aux recherches des écrivains que j'ai consultés ; j'ai remis mon ouvrage à M. le Beau lorsqu'il vivoit encore ; ce savant respectable & distingué , dont j'avois eu le bonheur d'être le disciple , & qui avoit toujours conservé pour moi de l'amitié. Il l'a revu avec attention , & m'a fait part de ses observations , dont j'ai profité.

parvenus jusqu'à nous en entier , ou s'ils nous ont  
 été conservés , le texte en est altéré dans beaucoup  
 d'endroits. D'ailleurs , comme ils parloient à des  
 hommes de leur pays , ils ont supposé qu'en des  
 choses alors connues de tout le monde & con-  
 nues aujourd'hui. Les connoissances qu'ils ont sup-  
 posées , avec raison , dans ceux pour lesquels ils  
 parloient , ou pour lesquels ils écrivoient , éclair-  
 roient d'une lumière vive ; & faisoient comprendre  
 sur-le-champ & sans peine , des discours & des  
 écrits que l'ignorance des faits & des tems en-  
 veloppe pour nous de ténèbres , & nous rend  
 presque inintelligibles. Enfin , ils expliquoient les  
 usages de leur siècle , & les orateurs ou écrivains qui  
 sont venus depuis eux , les ont plus ou moins contre-  
 dits dans quelques articles , parceque ces usages  
 avoient éprouvé des changemens plus ou moins  
 considérables. Nos écrivains modernes qui m'ont  
 semblé avoir lu plus attentivement les anciens ori-  
 ginaux , avoir puisé dans les meilleures sources , &  
 en avoir tiré les idées les plus nettes & les plus  
 précises , sont Samuel Petit dans son traité des  
 loix attiques , & Potter dans son *Archæologia*  
*Græca* ; je les suis tous deux , lorsqu'ils confirment  
 les idées que j'ai prises dans la lecture des orateurs  
 d'Athènes : je m'attache sur-tout à Samuel Petit  
 qu'a suivi Potter lui-même , parcequ'il m'a paru

avoir saisi les principales difficultés, & les avoir résolues avec sagacité & intelligence.

Le traité que j'annonce se trouve naturellement divisé en deux parties ou traités : traité de la juridiction d'Athènes, c'est-à-dire, traité où l'on parle des différentes especes de magistrats, de juges & de tribunaux, de formes à observer pour obtenir justice, &c. ; & traité des loix de cette même ville. Je commence par le traité de la juridiction.

*Traité de la juridiction d'Athènes.*

Solon, législateur d'Athènes, eut pour but, en donnant ses loix, d'établir la plus grande égalité possible entre tous les citoyens ; cette égalité étoit le fondement & la base de ses loix. Pour parvenir aux fins qu'il se proposoit, il établit une balance entre les riches & les pauvres, il voulut que les riches seuls pussent obtenir les charges & les magistratures, & posséder les premières places de l'état ; mais il donna aux pauvres comme aux riches, le droit de décider les affaires publiques dans les assemblées, & de prononcer sur celles des particuliers dans les tribunaux.

*Différence du magistrat & du juge.*

Il ne faut pas confondre chez les Athéniens ;

le magistrat avec le juge : le magistrat faisoit quelquefois les fonctions de juge, le juge ne remplissoit jamais celles du magistrat. Les magistrats étoient les chefs de la république, les chefs de la judicature ; c'étoit à eux qu'on s'adressoit pour avoir justice : ils donnoient action aux parties, & leur marquant les tribunaux devant lesquels elles devoient discuter leurs droits, ils leur nommoient des juges. Ils veilloient à la police & au bon ordre de la ville, & dénonçoient aux juges ceux qu'ils trouvoient en faute. S'ils prononçoient quelquefois eux-mêmes, ce n'étoit que préalablement, ils ne pouvoient infliger qu'une peine légère aux coupables, encore pouvoit-on appeler de leurs sentences. Les magistrats n'étoient qu'un certain tems en charge ; ce tems expiré, ils en sortoient & rendoient compte de leur administration : en général, on ne pouvoit posséder deux magistratures dans la même année, ni deux fois dans sa vie la même magistrature. Les juges formoient des compagnies toujours subsistantes : dans quelque tribunal qu'ils siégeassent, en quelque nombre qu'ils fussent, quelque affaire qu'ils eussent à juger, ils prononçoient en dernier ressort, sans qu'on pût appeler de leur jugement.

Après avoir montré la différence des magistrats

& des juges , il faut parler en particulier des uns & des autres ; & d'abord occupons-nous des magistrats.

*Des magistrats.*

Le souverain à Athenes étoit le peuple ; c'étoit lui qui nommoit ou qui désignoit ses magistrats. Il y en avoit un grand nombre de différentes especes pour divers emplois ; on peut , d'après Eschine , réduire ces especes à trois , qui toutes trois , suivant lui , étoient obligées à rendre des comptes. La premiere espece , *airetoi* , étoient les magistrats choisis , ou par une tribu d'Athenes , ou par un bourg de l'Attique , à qui la république enjoignoit dans certaines occasions de les choisir pour les charger de quelque emploi : ils composoient la classe inférieure de la magistrature. La seconde espece , *klérótoi* , étoient les magistrats tirés au sort par les thesmothetes dans le temple de Thésée ; le peuple désignoit les candidats entre lesquels le sort devoit décider. La troisieme espece enfin , *cheirotônètoi* , étoient les magistrats que , sur la proposition des thesmothetes , le peuple assemblé élevoit à la pluralité des voix dans le Pnyce , lieu destiné pour cette élection près de la citadelle.

Il seroit trop long & inutile de traiter en dé-

tail de tous les magistrats d'Athènes, je me borne au sénat des Cinq-Cents & aux archontes. L'un étoit comme le premier magistrat dans les affaires publiques : les autres, qui avoient quelque part dans celles-ci, étoient les magistrats principaux dans les affaires des particuliers.

*Sénat des Cinq-Cents.*

Je ne répéterai point ce que j'ai dit du sénat des Cinq-Cents dans le précis historique qui précède ; j'ajouterai seulement que les citoyens portoit directement à son tribunal plusieurs affaires qui intéressoient la république, affaires qu'il examinoit, & pour lesquelles, après un examen suffisant, il renvoyoit les parties devant le peuple ou devant les tribunaux : il prononçoit quelquefois ; mais il ne pouvoit infliger aucune peine afflictive, & même pour les peines pécuniaires, on pouvoit appeller de sa sentence au peuple qui étoit, comme nous avons déjà dit, dans la république le seul souverain ; qui pouvoit communiquer une partie de son autorité, mais qui ne s'en dépouilloit jamais, qui s'en réservoit toujours la plénitude, & auquel, sans doute dans le cas d'une injustice criante, on pouvoit appeller des décisions de tous les tribunaux, de ceux mêmes qui jugeoient en dernier ressort. On éliroit

au sort ceux qui devoient composer le sénat des Cinq-Cents : avant qu'ils entrassent en charge , ils subissoient un examen rigoureux sur toute leur vie passée , *dokimastian*. Ils prêtoient un serment solennel ; ils s'engageoient à ne jamais agir contre le bien public , contre les loix , à ne faire enfermer aucun Athénien de leur propre autorité. Lorsqu'il en mouroit quelques uns , ou qu'on en excluait du sénat pour des raisons particulières ( exclusion qui ne diffamoit pas toujours ) ; on en nommoit d'autres à leur place : ce qui s'appelloit en grec *epilanchanein* ; *oi epilachontes* se disoit de ceux qui étoient ainsi nommés.

#### *Archontes.*

Dans le précis historique que je viens de citer , j'ai parlé des archontes appelés en grec *oi ennea archontès* , *novem præfècti* , les neuf archontes , parcequ'ils étoient au nombre de neuf. J'ai dit que le premier de ces magistrats s'appelloit proprement l'archonte , & que l'année étoit désignée par son nom : voilà pourquoi il étoit quelquefois nommé eponyme , *eponymos*. Son autorité s'étendoit sur plusieurs affaires civiles. Il connoissoit des querelles survenues entre maris & femmes ; on déféroit à son tribunal ce qui concernoit les testamens , les dots , les legs , il prenoit soin des femmes qui s'é-



toient trouvées enceintes à la mort de leurs maris , des orphelins auxquels il faisoit donner des tuteurs ; voilà quelles étoient ses principales fonctions : il y en avoit encore quelques autres dont parlent les écrivains , & qu'il n'est pas nécessaire de rapporter. Il siégeoit dans l'Odée , un des grands édifices d'Athenes. Le second des neuf archontes s'appelloit le roi , *basileus*. Il siégeoit dans le portique royal : il jugeoit principalement les causes des prêtres & des familles sacerdotales ; on lui dénonçoit ceux qui étoient accusés d'impiété & de sacrilège. Sa femme s'appelloit reine , *basiliſſa* ; il devoit l'avoir épousée vierge & d'une réputation intacte : elle étoit chargée de quelques sacrifices secrets & respectables ; elle recevoit le serment des prêtresses de Bacchus. Son mari se nommoit roi, parcequ'il avoit l'intendance des sacrifices qu'avoient eue les rois , auxquels les archontes avoient succédé. Le troisieme des neuf archontes étoit nommé polémarque : le nom qu'il portoit annonce qu'il étoit chargé de ce qui concernoit la guerre , & que les causes militaires ressortissoient à son tribunal ; il paroît néanmoins , par ce qu'en disent les auteurs , qu'il n'avoit en général conservé que le nom de ses premieres fonctions , & que c'étoit les strateges ou dix généraux qu'on éliſoit tous les ans , qui étoient dans la ville comme ministres de

la guerre. Son autorité s'étendoit principalement sur les étrangers ; & son ressort , dans cette partie , étoit à-peu-près le même que celui de l'archonte dans ce qui concernoit les citoyens. On donnoit ordinairement à l'archonte , au roi & au polémarque , des assesseurs , *paredroi* , pour les éclairer & les aider dans l'exercice de leur charge.

Les six autres archontes étoient appelés du nom commun de thesmothetes ; leur nom marque qu'ils avoient la manutention des loix ; car *thesmos* vouloit dire anciennement loi , & on appelloit *thesmoi* les loix de Dracon : c'étoit en effet une de leurs fonctions. Ils étoient gardiens & conservateurs des loix ; ils avoient soin de les revoir & d'empêcher qu'il ne s'y glisât des abus. On leur dénonçoit ceux qu'on vouloit accuser de calomnie , de fausse délation , de corruption & d'impiété. Le crime d'impiété appartenoit aussi au roi ; mais avec cette différence qu'on lui dénonçoit les coupables de vive voix , au lieu qu'ils étoient dénoncés aux thesmothetes par écrit , ce qui s'exprimoit par le mot *graphein* & la dénonciation par *graphè*. Les affaires entre les citoyens & les étrangers ou esclaves , les causes des commerçans , étoient portées à leur tribunal.

Les neuf archontes avoient des fonctions communes ; par exemple , ils pouvoient faire punir de

mort les malfaiteurs ; ils étoient chargés de présider à l'élection de plusieurs magistrats , d'examiner la vie & les mœurs de ceux qui avoient été nommés par le peuple , & de dépouiller de leurs charges ceux qui s'en rendoient indignes. Ils portoient sur la tête une couronne de myrte , lorsqu'ils étoient en fonction. Ils étoient élus par le sort , & avant que d'entrer en charge , ils subissoient deux examens , l'un dans le sénat nommé *anacrisis* , l'autre devant le peuple appelé *dokimasia*. Le premier s'appelloit *anacrisis* , interrogation , parcequ'on les interrogeoit sur plusieurs articles : on leur demandoit s'ils étoient citoyens d'Athenes depuis la troisième génération , quels étoient leur tribu & leur bourg , s'ils avoient toujours respecté leurs pere & mere , s'ils n'avoient pas fui le service , s'ils avoient un revenu suffisant. Par rapport à ces magistrats & aux autres , rappelons une remarque que nous avons déjà faite , qu'ils donnoient action devant les juges , mais qu'ils ne jugeoient pas ordinairement ; ou que s'ils jugeoient , ils ne prononçoient pas en dernier ressort , on pouvoit appeller de leur sentence. Il y avoit encore à Athenes , comme nous avons déjà dit , beaucoup d'autres magistrats , mais nous n'en parlerons pas ici : il faut cependant dire un mot des logistes , des questeurs ou trésoriers , & des ondecenvirs.

*Logistes ou juges des comptes.*

Les logistes ou juges des comptes, *logistai*, ou *euthunoi*, étoient au nombre de dix, ils examinoient les comptes des magistrats ; ils pouvoient imposer une amende à ceux qui étoient convaincus d'avoir diverti les deniers publics, & d'avoir causé quelque tort à la ville.

*Questeurs ou trésoriers.*

Les questeurs ou trésoriers, *tamiai*, étoient nommés par le peuple, pris entre les plus riches citoyens ; ils étoient chargés de veiller à la garde de la citadelle, de la statue de Minerve, des ornemens de cette déesse, du trésor public. Ils étoient au nombre de dix, & avoient chacun leur fonction marquée. Quelques uns, *practores*, recueilloient les amendes qui devoient revenir au trésor ; d'autres, *tamiai tès theou kai tòn theón*, recueilloient la partie de ces amendes qui étoit adjugée à la déesse Minerve & aux autres dieux ; un autre avoit la caisse militaire, *tamias tòn stratiotikôn*, un autre avoit l'administration des deniers pour les jeux & les fêtes, *tamias tòn theorikôn*, il fournissoit aux dépenses pour les spectacles, & faisoit distribuer au pauvre peuple les deux oboles que tout spectateur étoit obligé de donner.

pour l'entretien du théâtre ; un autre *tamias tès dioikèseôs*, avoit l'intendance des revenus publics. On pouvoit être continué dans la charge de questeurs ou trésoriers pendant cinq ans. Ces magistrats avoient beaucoup d'autorité dans Athenes : ils pouvoient remettre ou diminuer les amendes imposées par les autres magistrats, si elles leur paroissoient évidemment injustes ; mais non pas celles qui avoient été imposées par les tribunaux, lesquelles ne pouvoient être remises par le peuple lui-même : ils avoient le droit de terminer les contestations qui s'élevoient au sujet des impôts & des tributs, quand elles n'étoient pas de la plus grande importance.

#### *Ondécemvirs.*

Les ondécemvirs, *oi endeka*, étoient au nombre de onze, comme le porte leur nom ; ils étoient choisis parmi le peuple : chacune des dix tribus en fournissoit un ; on y en ajoutoit un onzième qui faisoit la fonction de greffier. On leur livroit les malfaiteurs, & en général les coupables condamnés à la mort ou à quelque peine afflictive ; ils leur faisoient subir le supplice qui leur étoit destiné. Ils avoient l'intendance des prisons : ils pouvoient faire arrêter les brigands, les voleurs & les filoux, leur faire subir la mort s'ils

la méritoient & s'ils avouoient leur crime , sinon , ils les dénonçoient aux juges.

*Des juges. Ephetes. Héliasfes.*

Il y avoit dix tribunaux à Athenes , outre celui de l'aréopage dont nous avons parlé dans le précis historique : chacun de ces dix tribunaux étoit marqué d'une des dix premieres lettres de l'alphabet grec. Il y en avoit quatre dans ces dix qui jugeoient les causes criminelles , les causes pour meurtre ; ils sont nommés avec l'aréopage dans la harangue de Démosthene contre Aristocrate : on appelloit ephetes , *ephetai* , les juges qui siégeoient dans ces quatre tribunaux ; les six autres , sous différens noms , jugeoient les causes civiles.

Le premier & le plus important des dix tribunaux , étoit l'héliée , ainsi appelé parceque ceux qui le composoient jugeoient en plein air , dans un lieu exposé au soleil , *tó hélió* : il étoit composé de cinq cents juges. Il paroît que d'autres tribunaux encore renfermoient un pareil nombre de juges ; car on voit , dans les auteurs , qu'on réunissoit quelquefois deux ou trois des principaux tribunaux , & qu'alors on avoit un tribunal composé de mille ou quinze cents juges. Les juges prêtoient serment avant de juger ; Démosthene nous a conservé le serment des hélias-

tes (1) : Samuel Petit observe , avec raison , qu'il y avoit dans ce serment des clauses qui étoient communes avec celui des autres juges , & des clauses propres à l'héliée ; il distingue très bien les unes & les autres. Tout citoyen de quelque état , de quelque condition qu'il fût , pouvoit se présenter pour être juge ; on exigeoit seulement qu'il eût au moins trente ans , qu'il fût de bonnes mœurs , qu'il ne fût point débiteur du trésor , & sans doute aussi qu'il eût quelque connoissance des loix. Chacun des juges recevoit pour chaque jugement une rétribution qui étoit prise sur les amendes ; ils reçurent d'abord une obole ; ensuite trois , quelques uns même pré-

---

(1) Le voici tel qu'il est rapporté dans cet orateur. J'ai fait mettre en italique les clauses qui étoient propres aux héliastes.

#### SERMENT DES HÉLIASTES.

« Je prononcerai suivant les loix & les décrets du  
 « peuple d'Athènes & du sénat des Cinq-Cents ; je n'ap-  
 « prouverai , par mes suffrages , ni la tyrannie ni l'oligar-  
 « chie ; si quelqu'un veut détruire la liberté des Athé-  
 « niens , s'il l'attaque dans ses discours ou par ses décrets ,  
 « je ne me laisserai pas gagner ; je n'admettrai ni extinc-  
 « tion de dettes , ni partage des terres & des maisons des  
 « Athéniens ; je ne rappellerai ni les exilés , ni ceux qui  
 « ont été condamnés à mort ; ceux qui sont dans la ville ,

tendent que la rétribution fut portée jusqu'à six oboles ou une drachme : c'étoit le sort qui décidait des tribunaux dans lesquels ils devoient siéger.

*Diverses sortes de causes. Formes à observer pour obtenir justice.*

Les causes étoient criminelles ou civiles , les civiles étoient publiques ou particulières : nous avons déjà parlé des tribunaux qui jugeoient les causes criminelles , les causes pour meurtre , ou pour crimes tendant au meurtre. Les causes publiques étoient celles auxquelles tout l'état & tous les citoyens étoient intéressés ; les particulières , celles qui n'intéressoient que quelques particu-

- « je ne les chasserai pas contre les loix reçues , contre les
- « décrets du peuple d'Athenes & du sénat des Cinq-Cents ;
- « je ne le ferai ni ne permettrai à aucun autre de le faire.
- « Je ne nommerai point magistrat , je ne mettrai point en
- « exercice , celui qui sera comptable d'une autre magistra-
- « ture , soit un des neuf archontes , ou un hiéromnémon ,
- « ou un des neuf magistrats subalternes choisis le même jour
- « avec les neuf archontes , pas même l'huisfier d'un député
- « ou d'un assesseur ; je ne souffrirai point que , dans la même
- « année , le même homme possède deux fois la même char-
- « ge , ou deux charges en même tems ; je ne recevrai de pré-
- « sent , pour rendre la justice , ni par moi-même , ni par



liers. On appelloit causes capitales , les causes où l'on poursuivoit un homme à mort , où il s'agissoit de le faire mourir ou exiler : l'exil étoit une mort civile. Il y avoit des tribunaux , tels que l'héliée , auxquels on portoit les affaires les plus importantes ; & d'autres qui ne jugeoient que les procès de moindre conséquence.

Nous voyons dans la harangue de Démosthène contre Androtion , qu'il y avoit plusieurs voies pour obtenir justice dans la même affaire , & qu'on pouvoit choisir celle que l'on vouloit : on pouvoit , par exemple , saisir celui dont on se plaignoit , & le traîner soi-même en prison , ou devant les magistrats , *apagein* , *apagè* ; cette façon de procéder ressemble à notre *haro* de Normandie. Mais la façon la plus ordinaire étoit de

---

« l'entremise de personne ; d'autres n'en recevront point  
« à ma connoissance par des voies obliques & détournées ;  
« je n'ai pas moins de trente ans ; j'écouterai également  
« l'accusateur & l'accusé , & je prononcerai sur l'objet même du procès. J'en jure par Jupiter , Neptune & Cérès ;  
« je prie ces dieux de me perdre , moi & ma famille , si  
« j'enfreins ces regles ; si j'y suis fidele , qu'ils me combent de biens & de prospérités ».

*Nota.* Ce qui est en italique est propre aux héliastes ; parceque c'étoit à leur tribunal que les magistrats étoient examinés avant que d'entrer en charge.

prendre un huissier public, nommé en grec *klètèr*, ou bien un ou plusieurs témoins nommés pareillement *klètèr* ou *klètères*, de se présenter avec cet huissier ou ces témoins devant tel ou tel magistrat, suivant la nature de son affaire, & de lui demander action contre tel ou tel homme : on faisoit inscrire le nom de l'huissier ou des témoins.

Le magistrat donnoit action s'il croyoit devoir la donner ; il tiroit au fort & marquoit les juges devant qui les parties devoient paroître ( ces juges étoient pris sans doute dans les tribunaux qui devoient connoître des affaires pour lesquelles on lui demandoit action ) ; cela s'appelloit *eisagein eis to dikastèrion*. Si après ces formalités, la partie citée en justice ne s'y présentoit pas, elle étoit condamnée par défaut, condamnation appelée *è erémè dikè*, ou simplement *è erémè* : on trouve dans Démosthène *è erèmos dikè*, comme nom commun, *o kai è erèmos*. Celui qui étoit ainsi condamné pouvoit revenir par opposition, *anti-lanchanein tèn mè ousan*, sous-entendu *dikèn*, donner les raisons de son absence, & demander que la cause fût examinée sans égard à la condamnation par défaut : s'il ne le faisoit pas dans l'espace de deux mois, il restoit condamné, obligé d'exécuter la sentence, & de plus il étoit diffamé.

Celui qui prétendoit faussement avoir cité quelqu'un en justice , ou avoir été présent lorsqu'on le citoit , pouvoit être attaqué par une action appelée en grec *tès pseudoklèteias graphè*.

Je n'expliquerai pas toutes les différentes actions publiques ou particulieres qu'on pouvoit obtenir ; il suffit de dire que les actions publiques étoient nommées *graphè* , & les actions particulieres *dikè* , c'étoit le nom commun des unes & des autres , qui étoient désignées & spécifiées par d'autres noms , *phonos* , *pharmakon* , *ierosulia* , *eisangelia* , &c. *kakègorias dikè* , *blabès dikè* , *klopès dikè* , &c. La raison , sans doute , pour laquelle on donnoit le nom de *dikè* aux actions particulieres , & celui de *graphè* aux publiques , c'est que dans les premieres on procédoit pour citer en justice , comme nous venons de le dire , & que dans les autres on présentoit un écrit aux magistrats , *graphè* , *libellus accusatorius* , en vertu duquel le magistrat obligeoit l'accusé de répondre & de se justifier devant les tribunaux. On peut établir comme un principe général qui souffroit peu d'exceptions , qu'on ne pouvoit faire paroître qu'il que ce soit devant un tribunal quelconque , sans y être autorisé par un magistrat : Démosthene , dans sa harangue sur la couronne , prétend qu'un

peuple même ne pouvoit citer un autre peuple devant les amphictyons, sans être autorisé.

Avant de faire comparoître les parties devant les juges, les magistrats avoient droit de les interroger *anacrinein*, & de décider, d'après cette interrogation nommée *anacrifis*, ceux qui devoient être admis ou non à plaider. Il y avoit deux sortes d'*anacrifis*, celle dont nous venons de parler, dans les causes civiles; il y avoit une autre sorte d'*anacrifis* dans les causes criminelles & capitales, qui se faisoit, non comme la première, avant qu'on eût tiré les juges au sort, mais après. Dans la première, le magistrat demandoit à l'accusateur s'il s'en tenoit à son accusation, s'il vouloit la poursuivre, & si l'on nommeroit des juges; il lui demandoit dans la seconde, lorsque les juges étoient nommés, s'il étoit tout préparé, si ses témoins étoient prêts, ou s'il demandoit encore du tems pour se disposer. Dans la première, il juroit qu'il persistoit dans son accusation, supposé qu'il y persistât; dans la seconde, il protestoit quelquefois par un nouveau serment, qu'il n'attaquoit pas encore l'accusé, parcequ'il avoit besoin de tems pour se préparer, mais qu'il l'attaqueroit ensuite, *upômnuen*. Dans la première, s'il ne juroit pas, l'accusation ne subsistoit plus; dans la seconde,

seconde , s'il demandoit du tems , l'accusation subsistoit toujours , elle restoit *en upômosia*.

Lorsque le magistrat avoit donné action & qu'il avoit tiré les juges au fort ( je parle des causes publiques , criminelles , ou capitales ) , l'accusé *o pheugôn* opposoit à l'écrit de l'accusateur *tê graphê tou diôkontos* , qui contenoit les principaux chefs d'accusation , un autre écrit *antigraphê* (1) , où lui accusé prétendoit que l'accusation étoit mal fondée. On nommoit plus ou moins de juges , suivant que la cause étoit plus ou moins importante. Lorsqu'on étoit devant les juges , l'accusateur , avant de parler , avant d'entrer dans le détail des griefs , faisoit lire son acte d'accusation.

Tout le monde étoit admis à plaider soi-même sa cause , de quelque nature qu'elle fût ; mais on pouvoit la faire plaider par un autre , si on n'avoit ni assez de talens ni assez de connoissances pour la plaider soi-même. Lorsqu'on avoit parlé , on

---

(1) Voici un modele de cet écrit tiré du plaidoyer de Démosthene contre le témoin Etienne.

« Apollodore , fils de Pasion , d'Acharne , accusé de faux témoignage Etienne , fils de Ménoclès , d'Acharne.  
 « Conclusions , un talent. = Etienne a attesté le faux contre moi , en attestant ce qui est porté dans sa déposition écrite. = J'ai attesté le vrai , en attestant ce qui est porté dans ma déposition écrite ».

demandoit quelquefois aux juges la permission de faire parler après soi quelqu'un qui appuyoit & confirmoit ce qu'on venoit de dire ; parler ainsi dans une cause s'appelloit en grec *sunègorein* , & celui qui parloit *sunègoros*. Le tems que pouvoit durer chaque plaidoyer , étoit déterminé par une horloge d'eau nommée *clepsydre* ; de là viennent ces façons de s'exprimer *je n'aurois pas assez d'eau pour tout détailler , je lui permets de prendre sur l'eau qui m'est accordée , &c* ; c'est-à-dire , je n'aurois pas assez de tems pour tout détailler , qu'il prenne sur le tems qui m'est accordé. Ni les femmes , ni les enfans , ni les esclaves , ne pouvoient plaider , ni même citer personne en justice de leur chef & en leur nom : c'étoit leur mari , pere , tuteur , ou maître , *o kurios* , qui attaquoit juridiquement & qui plaidoit pour eux.

Quand la cause étoit plaidée & suffisamment instruite , l'huissier apportoit deux urnes *kadoi* ou *kadiscoi* , l'une d'airain & l'autre de bois. Il remettoit à chacun des juges deux cailloux plats *psèphous* , l'un blanc & l'autre noir ; le blanc étoit plein & le noir percé. Ils jetoient dans l'urne d'airain , ou le caillou blanc qui étoit pour absoudre , ou le noir qui condamnoit : ils jetoient leurs cailloux ( le blanc & le noir ) dans l'urne de bois , quand ils ne vouloient ni absoudre ni condamner.

Lorsque le nombre des cailloux blancs & noirs jetté dans l'urne d'airain étoit égal, le tribunal favorable à l'accusé le renvoyoit absous. Dans les causes criminelles, les juges prononçoient deux fois : d'abord ils jugeoient le fond de la cause, & ensuite ils établissoient la peine. Par le premier jugement, ils ne faisoient que déclarer s'ils condamnoient l'accusé, ou s'ils le renvoyoient absous. Que si la pluralité des voix étoit pour la condamnation, alors, supposé qu'il ne s'agit point d'un crime d'état, on obligeoit le coupable à marquer lui-même la peine qu'il avoit méritée : après quoi suivoit un second jugement du tribunal qui proportionnoit la peine au crime.

Il faut remarquer que certaines causes étoient portées directement au peuple qui s'assembloit, non pour les juger, mais pour nommer des juges : on choisissoit quelquefois parmi tout le peuple, six mille Athéniens qui donnoient leurs suffrages par scrutin. Remarquons encore que dans les causes publiques nommées *eisaggeliai*, où il s'agissoit de crimes d'état, l'accusé couroit tous les risques, & l'accusateur n'en couroit aucun, à moins qu'il n'obtînt pas la cinquieme partie des suffrages ; car alors il étoit condamné à une amende de mille drachmes, & il ne pouvoit plus accuser personne : il paroît même que, quand la calomnie

étoit révoltante , l'accusateur subissoit l'exil , comme nous voyons qu'il est arrivé à Eschine dans la cause sur la couronne. Dans les causes civiles , on pouvoit opposer une fin de non-recevoir *paragraphe* , ou parceque l'affaire avoit déjà été jugée ; ou parceque celui qui attaquoit , s'étoit accommodé & avoit donné une décharge ; ou parceque les juges devant lesquels on étoit cité , n'étoient pas compétens : *euthudikein* , c'étoit se défendre au fond ; *euthudikia* , étoit une défense au fond.

Avant de parler des peines en usage chez les Athéniens , par où je finirai ce premier traité , il faut dire un mot des Quarante , des citoyens du bourg , des arbitres , & des moyens divers qu'employoient les parties. Dans ce petit traité de la juridiction d'Athenes , je n'ai pas prétendu , je le répète , faire connoître toutes les especes de magistrats & de juges de cette ville , mais seulement donner une connoissance des principaux , suffisante pour l'intelligence des discours dont je publie la traduction.

#### *Les Quarante. Citoyens du bourg.*

Les Quarante étoient des juges subalternes qui , répandus dans les bourgs , terminoient les moindres procès pour batteries de peu de conséquence , & pour les sommes qui ne passaient point dix



drachmes : c'étoient des especes de commissaires-juges de quartier. Nous parlerons dans le sommaire du plaidoyer contre Eubulide , du jugement que portoient les bourgs sur l'état des membres qui les composoient , jugement dont on pouvoit appeller à un tribunal supérieur.

*Arbitres.*

Il y avoit deux sortes d'arbitres ; des arbitres choisis par les parties , auxquelles elles consentoient de s'en rapporter pour finir leurs querelles ; *oi cat' epitropèn diaitétai* : on ne pouvoit appeller de la sentence de ces arbitres , il falloit s'en tenir à ce qu'ils avoient prononcé ; il existoit là-dessus une loi expresse citée dans Démôsthene : les parties en pouvoient prendre un seul ou plusieurs à leur volonté. L'autre espece d'arbitres étoit une compagnie de juges proprement dits , & choisis par le sort , *oi klérótoi diaitétai* : chaque tribu en fournissoit quarante-quatre , ce qui faisoit en tout , y ayant dix tribus , quatre cents quarante juges ; ces arbitres ne devoient pas avoir moins de soixante ans ; il falloit que leurs mœurs & leur conduite fussent irréprochables : il y a toute apparence que dans chaque cause , un de ces quatre cents quarante arbitres jugeoit seul. On tiroit au sort les causes sur lesquelles ils devoient prononcer , & ils

ne pouvoient , sous peine de diffamation , refuser celle qui leur étoit échue par le sort : il leur étoit enjoint par la loi de prêter serment avant de juger. Ils ne tenoient séance que jusqu'au coucher du soleil ; si l'accusé ou défendeur n'avoit point paru dans ce tems , ils pouvoient le condamner par défaut. Il paroît qu'ils avoient un lieu marqué pour tenir leur séance , suivant la tribu dont ils étoient. On pouvoit appeller de leur sentence à des tribunaux supérieurs ; ils renvoyoit souvent eux-mêmes les parties à ces tribunaux , & livroient aux magistrats toutes les pieces du procès dans une espece de vase nommé *echinos* , qui étoit fermé & scellé. On leur faisoit rendre compte de leurs décisions à la fin de chaque année , dans le courant de l'avant-dernier mois : ils étoient diffamés , s'ils étoient convaincus d'avoir prononcé par faveur ou par intérêt , ou s'ils ne se présentoient point tous les jours du mois qu'ils devoient rendre compte.

Tous les réglemens que nous venons d'exposer au sujet des arbitres élus par le sort , avoient-ils lieu pour les arbitres choisis librement par les parties ? je n'ai rien trouvé sur cet objet qui fixât mes idées ; je vais hasarder quelques conjectures d'après ce que j'ai lu dans Démosthene.

Je crois qu'en général les arbitres qu'on choi-

fissoit simplement parmi ses amis , parmi ceux que l'on connoissoit , ou enfin parmi des hommes qui passoient pour être judicieux , justes & éclairés , n'étoient pas astreints à toutes les formalités gênantes des autres arbitres ; qu'on ne pouvoit pas les poursuivre juridiquement , ni les obliger à rendre compte de leurs décisions : on les avoit choisis soi-même , on leur avoit donné sa confiance croyant qu'ils la méritoient ; il falloit s'en tenir à ce qu'ils avoient décidé , quel que fût leur jugement ; on ne pouvoit s'en prendre qu'à soi-même , s'ils avoient mal jugé faute de lumieres , ou par méchanceté de cœur , par corruption , ou par séduction quelconque. Mais si l'on étoit envoyé devant quelqu'un des arbitres désignés par l'état ( car je crois que c'étoit comme un premier tribunal devant lequel les magistrats envoioient souvent les parties ) , ou si , conjointement avec sa partie adverse , on choisissoit librement pour juge quelqu'un de ces mêmes arbitres ( car je pense que cela se pouvoit faire , & que dans ce cas on ne jouissoit plus du privilege d'appeller de la sentence arbitrale ; il falloit s'en tenir à ce qui avoit été prononcé ) : alors , sans doute , l'arbitre devant lequel on avoit été envoyé , ou qu'on avoit choisi librement , étoit soumis aux réglemens que nous avons détaillés. C'est le cas , à ce qu'il me semble , où

étoit Straton, dont il est parlé dans la harangue de Démosthène contre Midias. Il étoit un des arbitres publics, Démosthène & Midias l'avoient choisi de concert pour prononcer entre eux ; il avoit condamné Midias par défaut, parceque, le soir venu, il ne s'étoit point présenté : Midias devoit s'en tenir à ce qui avoit été jugé, ou revenir par opposition ayant été condamné par défaut : car on pouvoit revenir par opposition, lorsqu'on avoit été condamné par défaut, quel que fût le tribunal où l'on eût été condamné. Midias attaque son arbitre, &, usant d'artifice, il le fait condamner & diffamer comme n'ayant point paru dans l'avant-dernier mois pour rendre compte de sa conduite ; Midias, dis-je, a attendu le dernier jour de ce mois qui appartenoit en même tems au mois actuel & au mois suivant, étant le jour de l'ancienne & de la nouvelle lune, jour que négligent la plupart des arbitres, auquel ils ne croient pas qu'on leur fera rendre compte de leurs décisions. Je finis l'article des arbitres en disant que même les arbitres dont nous avons parlé d'abord, étoient obligés de rendre leur jugement devant tout le monde, dans un temple, dans une place, enfin dans quelque lieu public.

*Moyens divers employés par les parties.*

Les moyens qu'employoient les parties pour faire valoir leurs droits , pour accuser ou pour se justifier , étoient des écrits , des aveux , des dépositions de témoins , des présomptions , des inductions , des propositions faites de mettre un esclave à la torture , de se transporter dans un pays , de prêter serment , de jurer sur la tête de ses enfans & des personnes les plus cheres. Dans les causes pour meurtre , le serment étoit forcé : on obligeoit l'accusateur & l'accusé de jurer sur eux-mêmes avec imprécation , l'un qu'il n'accusoit pas sans sujet , l'autre qu'il n'étoit pas coupable du meurtre.

On faisoit sur-tout beaucoup d'usage de témoins dans le barreau d'Athenes. Comme les Athéniens n'avoient pas de notaires , de personnes qui vivent de la confiance publique , & dont toute la fortune dépend de cette confiance ; dans leurs affaires , dans les engagemens qu'ils contractoient ensemble , ils avoient recours à des témoins , ils déposoient leurs billets & contrats chez des particuliers à qui on les déroboit , ou qui feignoient de les avoir perdus , qui , par négligence ou parcequ'ils étoient séduits , les falsifioient ou les laissoient falsifier. Il est certains avantages dont nous jouissons

sans y faire assez d'attention ; nous ne pensons pas assez combien il est commode de trouver des officiers publics, devenus , par état & pour leur intérêt propre, les gardiens sûrs & les dépositaires fideles des actes qui constatent nos droits & qui garantissent nos possessions.

Mais si le défaut de notaires étoient pour les Athéniens une source de procès , les procès se jugeoient bien plus promptement que chez nous : on n'embarassoit point la justice d'une multitude de formes qui les rendent éternels ; les causes les plus importantes se plaidoient & se décidoient le même jour : le crédit ou le nom des personnes ne rendoient pas les affaires interminables (1). Les chicaneurs trouvoient des moyens pour reculer la plaidoierie ; mais dès qu'on les avoit tirés de leurs retranchemens , qu'on avoit levé les obstacles (ce qui n'étoit pas difficile) , & que la plaidoierie étoit ouverte , tout étoit bientôt terminé.

Au reste , les témoins étoient obligés de mettre

---

(1) Qu'on me permette ici de faire une remarque , que d'autres ont sans doute faite avant moi. Qu'il survienne chez nous une affaire entre gens qui n'ont aucune considération , elle est bientôt terminée , & pour l'ordinaire justement décidée , par les principes invariables de l'équité naturelle , ou par les dispositions claires des loix positives : que la même affaire soit entre des hommes puissans ou

par écrit l'objet de leurs dépositions , & de prêter serment avant de déposer. On pouvoit forcer quelqu'un de rendre témoignage sur un fait dont il étoit instruit , ou de protester avec serment devant les juges , qu'il n'en avoit nulle connoissance (*marturein è exomofasthai*) , sous peine de payer mille drachmes au trésor , s'il se refusoit à l'un ou à l'autre. On ne pouvoit déposer d'un oui-dire que quand la personne à qui on avoit entendu dire la chose étoit morte , & non lorsqu'elle étoit vivante. La déposition d'un homme vivant étoit *marturia* ; celle qui étoit faite sur le rapport d'un absent , s'appelloit *ekmarturia* ; mais on ne pouvoit déposer , sur le rapport d'un absent , que des faits passés hors du territoire de l'Attique , auxquels on n'avoit pu être présent. Si , après avoir perdu sa cause , on étoit persuadé que les témoins avoient déposé le faux , si on avoit des moyens de les convaincre , on pouvoit les attaquer en justice comme ayant rendu un faux témoignage , *ión pseuðomarturión* ; on pouvoit attaquer celui qui

---

riches , ou même qu'une des parties seulement ait un grand nom ou une grande fortune , on voit naître aussitôt mille difficultés & mille embarras qui rejettent bien loin la décision. La justice n'est-elle donc pas une ? ne doit-elle pas être la même pour tout le monde ? la nature des regles change-t-elle par la qualité des personnes ?

avoit fourni les témoins, comme ayant eu recours à des voies illicites, *tôn kakotechniôn*.

*Peines en usage chez les Athéniens.*

J'ai annoncé que je parlerois des peines qui étoient en usage chez les Athéniens ; je finirai par-là mon traité sur la juridiction d'Athènes. On ne pouvoit imposer plus d'une peine dans un tribunal, quel que fût le délit. Les principales peines étoient :

*Atimia*, l'infamie ou diffamation, qui consistoit à être dépouillé de tous les droits de citoyen ou d'une partie de ces droits. Celui qui subissoit une diffamation entière, étoit *kathapax* ou *oloklêrôs atimos*.

*Douleia*, la servitude à laquelle étoit réduit un homme. Il y avoit certains délits pour lesquels la loi ordonnoit de vendre le coupable.

*Stigmata*, des marques qu'on imprimoit avec un fer rouge sur le front ou les mains des esclaves qui s'étoient enfuis, ou qui avoient commis quelque autre délit grave. *Trochos*, la roue à laquelle on les attachoit pour les battre de verges, ou pour leur faire subir la torture.

*Stêlê*, on dressoit une colonne, & on y gravoit en gros caractères le délit du criminel : le criminel dont le délit étoit ainsi gravé, se nommoit



*Stélitès* ; il étoit diffamé , lui & toute sa race.

*Desmos* , les chaînes ; il y en avoit de plusieurs especes. 1°. *Kuphôn* , c'étoit un lien de bois avec lequel on courboit le cou des criminels ; il étoit nommé autrement *kloios* , *klóos*. 2°. *Choinix* , nommé aussi chez les Athéniens *xulon* , *podokakè* , *podoftrabè* , c'étoient des entraves dans lesquelles on ferroit les pieds des criminels. La prison étoit perpétuelle ou passagere ; le lieu même de la prison étoit appelé *desmotèrion* , ou simplement *oikèma* , la maison.

*Ophlèma* , amende envers le trésor. Celui qui étoit ainsi débiteur du trésor , *o opheilôn tò dèmosiô* , & qui ne s'étoit pas acquitté au terme marqué , étoit diffamé jusqu'à ce qu'il eût payé sa dette , sans qu'il lui fût même permis de supplier le peuple pour que sa dette lui fût remise : s'il mouroit débiteur , ses enfans , jusqu'à ce qu'ils eussent payé ce que devoit leur pere , héritoient de sa dette & de sa diffamation.

*Phugè* , l'exil , le bannissement d'un citoyen de sa patrie , sans espérance de retour , ou du moins sans qu'il y eût un terme marqué pour son retour. Les biens des exilés étoient confisqués & vendus.

*Ostrakismos* , l'ostracisme ; c'étoit moins une punition , qu'une précaution prise contre des ci-

royens dont on craignoit la puissance : cette espece d'exil étoit fixée à dix ans ; les biens des ostracisés n'étoient pas confisqués & vendus à l'encan comme ceux des autres exilés.

Les supplices de mort chez les Athéniens étoient  
 1°. *xiphos*, le glaive ; 2°. *lithobolia*, la lapidation ; 3°. *katakrèmnismos*, être précipité du haut d'une roche ; 4°. *katapontismos*, être noyé dans la mer ; 5°. *pharmakon*, le poison, être condamné à boire un breuvage de ciguë ; 6°. *barathron*, être jetté dans un gouffre ; 7°. *tumpanismos*, être battu à coups de bâton jusqu'à ce que mort s'ensuivît ; 8°. *brochos*, la corde, être pendu ; 9°. *pur*, être brûlé.

---

## TRAITÉ DES LOIX

### D'ATHENES.

---

APRÈS avoir parlé de la juridiction d'Athenes, je vais passer aux loix de cette même ville : je ne me propose pas de donner un traité complet de jurisprudence attique, je me bornerai aux loix principales qui ont rapport aux discours que je traduis.

Nous avons déjà observé qu'Athenes fut d'abord

gouvernée par des rois , ensuite par des archontes perpétuels , puis par des archontes décennaux , enfin par des archontes annuels. Cette ville , jalouse à l'excès de la liberté & de l'indépendance , redoutoit toute domination , & prenoit ombrage de tout ce qui avoit quelque air de supériorité : incapable de souffrir aucun joug , elle fut long-tems dans une espece d'anarchie funeste , troublée par des factions & des querelles sans cesse renaissantes , & déchirée par de fréquentes dissensions. Les malheurs instruisent ; elle apprit enfin que la véritable liberté consiste à dépendre de la justice & des loix. Cet heureux assujettissement ne pouvoit s'établir que par un législateur ; elle choisit Dracon , personnage d'une sagesse & d'une probité reconnues : on ne voit point qu'avant lui la Grece ait eu de loix écrites. Il en publia dont l'extrême sévérité , favorable par avance à la doctrine des Stoïciens , punissoit de mort la plus légère faute , comme le plus énorme forfait. Les loix de Dracon , écrites , selon Démade , non avec de l'encre , mais avec du sang , eurent le sort des choses violentes. Elles furent abrogées peu à peu par le non usage , & leur excessive rigueur conduisit à l'impunité.

La crainte de retomber dans les premiers désordres , fit recourir à de nouvelles précautions : on vouloit relâcher le frein de la loi , & non pas

le rompre. On jeta les yeux sur un des plus sages & des plus vertueux personnages de son siècle ; je veux dire Solon , à qui ses rares qualités , & particulièrement sa grande douceur , avoient acquis l'amour & la vénération de tous ses compatriotes. Il avoit donné sa principale application à l'étude de la philosophie , & sur-tout à la partie de cette science qu'on appelle politique , & qui s'occupe de l'art de gouverner. Il accepta la commission pénible de régler sa ville par de bonnes loix ; mais n'osant pas toucher à de certains maux qui lui paroissent plus forts que les remèdes , ni heurter de front d'anciens préjugés qu'il eût été impossible de détruire , il ne proposa que les changemens qu'il crut pouvoir persuader à ses concitoyens par la voie de la raison , ou leur faire accepter par le poids de l'autorité , en mêlant sagement , comme il le disoit lui-même , la force avec la justice. Aussi , quelqu'un lui ayant demandé si les loix qu'il avoit données aux Athéniens étoient les meilleures , *Oui* , dit-il , *les meilleures qu'ils soient capables de recevoir*. Il abolit toutes les loix de Dracon , excepté celles qui étoient contre les meurtriers.

Il fit graver ses loix sur des pieces de bois quadrangulaires qui tournoient sur un axe , & qui , pour cela , furent appelées *axonès*. *Churbeis* , étoient

étoient d'autres pieces de bois triangulaires , sur lesquelles étoient écrites les loix touchant les sacrifices publiques & d'autres objets pareils ; elles étoient placées dans le portique royal. Les *axonès* étoient placées dans le Prytanée , & contenoient les loix civiles & politiques.

Nous ne répéterons pas ce que nous avons déjà dit des loix de Solon touchant le gouvernement ; mais avant que d'entrer dans quelques détails nécessaires pour la parfaite intelligence des harangues & plaidoyers que je donne au public , je vais faire connoître l'esprit de ce législateur en citant plusieurs de ses loix , telles qu'elles sont rapportées dans l'histoire ancienne de M. Rollin , dont j'ai déjà copié quelques articles.

*Différentes loix de Solon , qui font connoître  
l'esprit de ce législateur.*

Solon permit à tout le monde d'épouser la querelle de quiconque auroit été outragé , de sorte que le premier venu pouvoit poursuivre & mettre en justice celui qui avoit commis l'excès. Par cette ordonnance , il vouloit accoutûmer les citoyens à sentir les maux les uns des autres , comme membres d'un seul & même corps.

Par une autre loi , ceux qui , dans les différends publics , ne prenoient aucun parti , & atten-

doient le succès pour se déterminer , étoient déclarés infâmes , condamnés à un bannissement perpétuel , & à la confiscation de tous leurs biens. Solon avoit appris par une longue expérience & par de profondes réflexions , que les riches , les puissans , & même les hommes les plus sages & les plus honnêtes , sont pour l'ordinaire les plus réservés à s'exposer aux inconvéniens qui résultent nécessairement des dissensions & des troubles , & que le zèle du bien public les rend beaucoup moins vifs pour le défendre que la passion des factieux ne les rend ardens pour le détruire : que le bon parti se trouvant ainsi abandonné par ceux dont la réunion pourroit lui donner plus de poids , d'autorité & de force , devient foible contre l'audace & la violence d'un petit nombre de méchans.

Le même législateur ordonna que les mariées , qui n'étoient pas filles uniques , héritières des biens paternels , ne porteroient à leurs maris , outre la dot qui leur étoit donnée ou qui devoit leur revenir (1) , que trois robes & quelques meubles de peu de valeur : car il ne vouloit pas , dit Plutarque ,

---

(1) Nous avons ajouté ces mots , *outre la dot qui leur étoit donnée , ou qui devoit leur revenir* ; on en verra la raison par la suite , lorsque nous parlerons des dots & des mariages.

que le mariage devînt un trafic & un commerce d'intérêt; mais qu'il fût regardé comme une société honorable pour donner des sujets à l'état, pour vivre ensemble agréablement, pour se témoigner une confiance & une tendresse réciproque.

Avant Solon, il n'étoit point libre de tester; les biens du mourant alloient toujours aux personnes de la famille: il permit de donner tout son bien à qui l'on voudroit, quand on étoit sans enfans; préférant ainsi l'amitié à la parenté, le choix à la nécessité & à la contrainte, & rendant chacun véritablement maître de ses biens, par la liberté qu'il lui laissoit d'en disposer à son gré. Il n'autorisa pourtant pas indifféremment toutes sortes de donations, il n'approuva que celles qu'on avoit faites librement, sans aucune violence, sans avoir l'esprit aliéné & corrompu par des breuvages, par des charmes, ou par les attraites & les caresses d'une femme. Persuadé, avec justice, qu'il n'y a aucune différence d'être séduit & d'être forcé, il mettoit au même rang la surprise & la force, la volupté & la douleur, comme des moyens qui peuvent également en imposer à la raison & captiver la liberté.

Il diminua la récompense de ceux qui remportoient la victoire dans les jeux isthmiques & dans les olympiques, en la fixant, pour les premiers, à cent drachmes (50 livres), & pour les seconds, à

cinq cents drachmes (250 livres) : il trouvoit que c'étoit une chose honteuse de donner à des athletes & à des lutteurs, gens non seulement inutiles, mais souvent dangereux à leur patrie, des récompenses considérables, qu'il falloit réserver pour ceux qui mouroient à la guerre au service de leur pays, & dont il étoit juste de nourrir & d'élever les enfans, dans l'espérance qu'ils suivroient un jour l'exemple de leurs peres.

Afin de mettre en vigueur les arts, les métiers & les manufactures, il chargea l'Aréopage du soin de s'informer des moyens dont chacun se servoit pour subsister, & de punir ceux qui menotent une vie oisive. Outre cette premiere vue de faire fleurir les arts & les métiers, l'établissement de cette loi étoit fondée sur deux autres raisons encore plus importantes. Premièrement Solon considéroit que ceux qui n'ont rien & qui ne travaillent pas pour gagner de quoi vivre, sont prêts à employer toutes sortes de voies injustes pour subsister, que le manque du nécessaire les dispose aux malversations, aux rapines, aux artifices, aux fraudes; ce qui forme dans le sein de la république une école de vices, & y entretient un levain qui ne manque pas de s'étendre & de corrompre peu-à-peu les mœurs publiques. En second lieu, les plus habiles dans l'art de gouverner ont toujours regardé ces hom-



mes ennemis du travail comme une troupe dangereuse d'esprits inquiets, avides de nouveautés, toujours prêts aux séditions & aux troubles, intéressés aux révolutions de l'état qui peuvent seules changer leur situation. Ce sont toutes ces vues qui portèrent Solon à déclarer par la loi dont nous parlons, qu'un fils ne seroit pas tenu de nourrir son pere s'il ne lui avoit fait apprendre aucun métier.

Il dispensoit du même devoir les enfans nés d'une courtisane : car il est évident, disoit-il, que celui qui méprise ainsi l'honnêteté & la sainteté du mariage, n'a point eu en vue la fin légitime qu'on s'y doit proposer, mais n'a songé qu'à assouvir sa passion ; s'étant donc satisfait lui-même, il ne s'est réservé aucun droit sur ceux qui sont venus de ce commerce, & dont il a rendu la vie, aussi-bien que la naissance, un opprobre éternel.

Il étoit encore défendu par les loix de Solon de dire du mal des morts, parceque la religion porte à tenir les morts pour sacrés, la justice à épargner ceux qui ne sont plus, la politique à ne pas souffrir que les haines soient éternelles. Il étoit aussi défendu de dire aucune injure à personne dans les temples, dans les lieux où se rendoit la

justice , dans les assemblées publiques , & aux théâtres pendant les jeux : car de ne pouvoir être nulle part maître de sa colere , c'est l'effet d'un naturel trop indocile & trop effréné ; comme de la retenir en tout tems & en toute occasion , c'est une vertu au-dessus des forces humaines , & une perfection réservée à la loi évangélique.

Cicéron observe que le législateur d'Athenes , dont les réglemens étoient encore en vigueur de son tems , n'avoit fait aucune loi contre le paricide. Comme on lui en demandoit la raison , il répondit qu'il lui sembloit que faire des loix & statuer des peines contre un crime inconnu & inouï jusques-là , c'eût été l'enseigner plutôt que le défendre.

Il faut maintenant entrer dans quelques détails , comme je l'ai annoncé ; je parlerai d'abord des formes à observer pour abolir une loi ancienne , ou pour en établir une nouvelle ; ensuite des loix pour les mariages , des loix concernant les filles , les femmes , & les enfans mâles jusqu'à ce qu'ils fussent inscrits sur le registre des citoyens , des loix pour les tuteles , pour l'adoption , pour les testamens , pour les successions & pour le commerce.

*Formes à observer pour abolir une loi ancienne ;  
ou pour en établir une nouvelle.*

Nous avons parlé suffisamment dans ce qui précède , & sur-tout dans le précis historique , du sénat des Cinq-Cents : nous avons dit que dans le cours de chaque prytanie , qui duroit trente cinq jours , il y avoit régulièrement trois assemblées du peuple , à quelque distance l'une de l'autre. Dans la premiere assemblée de la premiere prytanie , qui se tenoit le onze d'Hécatombeon , ou de Septembre , on s'occupoit de la revision des loix. Si le peuple , sur la proposition qui lui en étoit faite , vouloit abolir quelqu'une des loix existantes , les prytanes assignoient la troisieme assemblée dans laquelle le peuple examinait de nouveau si la loi devoit être rejetée : les prytanes lui demandoient dans cette troisieme assemblée , s'il vouloit élire les nomothetes , ou législateurs , qui étoient au nombre de mille & un , & ne pouvoient être pris que parmi les juges qui avoient prêté le serment héliastique. C'étoient eux qui décidoient en dernier ressort & sans appel si la loi devoit être rejetée ; c'étoit devant eux qu'on plaidoit pour cet objet. La loi étoit attaquée par un ou plusieurs citoyens ; elle étoit défendue par cinq personnes qu'on éliroit dans la premiere assemblée , sous le

nom de *syndics*, & dont la charge consistoit proprement à être les avocats de la loi qu'on vouloit abroger. Lorsqu'on vouloit établir une loi nouvelle, celui qui la portoit devoit la proposer au sénat avant la premiere assemblée : si le sénat l'approuvoit, on la faisoit lire par un greffier dans la premiere assemblée. Dans l'intervalle entre cette premiere assemblée & la troisieme, l'auteur de la loi devoit la faire afficher devant les statues des dix héros qui avoient donné leurs noms aux dix tribus d'Athenes, & en remettre une copie au greffier qui en faisoit de nouveau la lecture dans l'assemblée du peuple. Le jour de la troisieme assemblée, le peuple, sur le rapport des *prytanes*, éliroit, s'il le jugeoit à propos, les *nomothetes*, qui décidoient souverainement si la loi nouvelle seroit établie. La premiere attention que devoit avoir celui qui portoit une loi nouvelle, étoit d'examiner si elle n'étoit point contraire à quelqu'une des loix existantes ; car dans ce cas, il falloit avant tout demander l'abrogation de la loi ancienne à laquelle on substituoit l'autre. On couroit des risques en proposant une loi nouvelle ; on pouvoit être cité & accusé devant le peuple, comme ayant porté une loi nuisible à la république, ou contraire aux loix reçues : si on étoit condamné, la loi nouvelle étoit abrogée, & on

subissoit une peine. On ne pouvoit néanmoins être condamné, que dans le terme d'un an à compter du jour où l'on avoit porté la loi ; après l'an révolu , la loi pouvoit encore être attaquée , mais son auteur ne pouvoit être recherché.

De tout ce que nous venons de dire , on peut conclure que le peuple seul étoit souverain législateur puisqu'il dépendoit de lui de nommer ou de ne pas nommer des nomothètes pour abolir ou pour établir des loix ; qu'une loi nouvelle devoit être proposée d'abord au sénat , & ensuite au peuple qui éliroit des nomothetes , pour qu'elle fût reçue ou rejetée. Nous avons déjà observé dans le précis historique , qu'il falloit distinguer les nomothetes des thesmothetes. Les thesmothetes étoient six des neuf archontes , qui étoient proprement les gardiens & les conservateurs des loix : leur principale fonction étoit de les examiner avec soin chaque année ; s'ils en trouvoient plusieurs sur le même objet , s'ils en trouvoient qui fussent opposées entre elles , ou qui eussent été mises au nombre des loix sans en être réellement , ils devoient travailler à corriger ce désordre. Ils faisoient afficher les loix dans lesquelles ils avoient remarqué quelqu'un de ces défauts ; les prytanes convoquoient l'assemblée du peuple , les proëdres ou présidens en exposoient le sujet , l'épistate ou

chef des présidens faisoit décider à la pluralité des suffrages quelles étoient les loix qu'on soumettroit au jugement des nomothetes , pour les abroger ou pour les ratifier. Il étoit défendu de porter une loi pour un homme seul ; une loi qui ne s'étendît pas à tous les Athéniens , à moins que six mille citoyens , choisis parmi tout le peuple , n'en eussent décidé autrement en donnant leurs suffrages par scrutin.

Il est beaucoup parlé dans Démonstheue des loix portées avant & depuis Euclide ; cet Euclide fut archonte immédiatement après l'expulsion des trente tyrans. Il faut savoir que Solon n'avoit porté ses loix que pour cent ans. Une année environ après l'archontat d'Euclide , un nommé Dioclès porta une loi par laquelle toutes les loix portées avant Euclide , lorsque la république étoit libre , lorsqu'elle n'étoit dominée par aucune puissance illégitime , devoient être ratifiées pour toujours ; par rapport à celles qui avoient été ou qui seroient portées depuis Euclide , il voulut qu'elles eussent force du jour qu'elles avoient été ou seroient portées , excepté celles qui avoient déjà été portées , & pour lesquelles leurs auteurs avoient fait marquer qu'elles n'auroient force que depuis tel tems. Quant à tous les actes des trente tyrans qui avoient précédé Euclide , il avoit été ordonné par le peuple qu'ils seroient in-

firmés, regardés comme nuls & non-avenus.

Tout ce que nous venons de dire des formes à observer pour abolir une loi ancienne, ou pour en établir une nouvelle, regarde les loix en général ; nous allons nous occuper de quelques loix en particulier. Parlons d'abord des loix pour les mariages.

*Loix pour les mariages. Loix concernant les filles  
& les femmes.*

Cécrops , roi d'Athenes , fut le premier qui soumit le mariage à des loix , & qui ordonna que chaque citoyen eût sa femme : dans la suite , il ne fut pas même permis à un citoyen d'épouser une étrangere , ni à une citoyenne d'épouser un étranger. La polygamie étoit défendue , excepté dans des cas urgens , ou à cause de la rareté des citoyens , ou parceque la république se voyoit épuisée de peuple après quelque défaite considérable. Le mariage étoit permis entre les enfans du même pere , mais non entre les enfans de la même mere. C'étoit un grand déshonneur pour les deux époux de se séparer , à moins qu'ils n'eussent les raisons les plus fortes. Si c'étoit le mari qui renvoyoit sa femme ( & dans ce cas il étoit obligé de lui rendre sa dot , ou de lui en payer la rente ) , cela s'appelloit *apopompè* , *apopempein* , *ekballein* ; si c'étoit

la femme qui abandonnoit son mari (ce qu'elle ne pouvoit faire sans en avertir l'archonte, & sans lui présenter une requête où étoient détaillés tous ses griefs), on se servoit des mots *apoleipsis*, *apoleipein*.

Je n'ai vu nulle part qu'il fallût le consentement des parens pour que les enfans mâles se mariaffent, & supposé que ce consentement fût requis, à quel âge ils pouvoient s'en passer. Une fille ne pouvoit jamais se marier de son chef, il falloit qu'elle eût le consentement, ou de son pere ou de son frere; ou si elle n'avoit ni pere ni frere, un des parens lui servoit de tuteur, & elle ne pouvoit se marier sans son consentement. Une femme même qui n'étoit plus sous la puissance de son mari, ou parceque ce mari étoit mort, ou parcequ'il l'avoit répudiée, ou parcequ'elle l'avoit abandonné, ne devenoit pas maîtresse d'elle-même, elle tomboit dans une espece de tutele comme si elle eût été encore fille : son mari quelquefois la léguoit, en mourant, avec une dot. Lorsqu'un pere laissoit une ou plusieurs filles avec ou sans une succession, dans le premier cas, le plus proche parent pouvoit revendiquer (1) la pupille ou une des pupilles avec

---

(1) J'appelle *revendiquer une pupille*, demander en justice qu'on nous adjuge une pupille sur laquelle nous



sa succession ; mais il ne pouvoit revendiquer l'une sans l'autre. Dans le second cas , le même plus proche parent étoit obligé d'épouser la pupille ou une des pupilles ; ou s'il ne l'épousoit point , il étoit tenu de la marier & de lui fournir une dot suivant ses revenus : s'il y avoit plusieurs parens au même degré , & qu'aucun ne voulût épouser la pupille , ils contribuoient chacun pour leur part à sa dot. On appelloit è *epiclèros* (1) la pupille , soit qu'elle fût riche ou pauvre , soit qu'elle eût des biens ou qu'elle n'en eût pas : *clèros kai epiclèros* , c'étoit la pupille & ses biens. Si un mari pouvoit léguer sa femme en mourant , à plus forte raison un pere pouvoit léguer sa fille ou ses filles avec une dot , ou avec leur succession. Un article bien extraordinaire dans la jurisprudence d'Athenes ,

prétendons avoir droit , comme sur un effet de succession qui nous appartient & qui doit nous revenir. L'expression pourra paroître extraordinaire , mais la chose n'est pas ordinaire dans nos mœurs. La jurisprudence d'Athenes se trouve ici conforme à celle des Hébreux , chez lesquels une pupille appartenoit de même au plus proche parent.

(1) J'avois toujours cru que è *epiclèros* signifioit une héritière , & supposoit un héritage ; mais plusieurs passages de Démosthène m'ont appris que è *epiclèros* étoit en général une pupille , soit qu'elle eût des biens , soit qu'elle n'en eût pas.

( c'est Isée qui le dit formellement dans un de ses plaidoyers ), c'est que si un pere avoit marié sa fille pendant sa vie, le plus proche parent, si le pere mouroit sans laisser de fils légitimes, pouvoit la revendiquer, & l'arracher des bras de son époux.

Nous avons dit plus haut, d'après Plutarque, que Solon ordonna que les mariées ne porteroient à leurs maris que trois robes & quelques meubles de peu de valeur; mais cette loi a besoin d'explication. Il est certain, sur-tout d'après les plaidoyers de Démosthene, qu'on donnoit même aux filles qui n'étoient pas uniques, une dot qui s'appelloit *proïx*; mais outre cette dot, on y ajoutoit des robes & quelques meubles, laquelle addition à la dot se nommoit *phernè* ou *phernai*. Or Solon voulant réprimer le luxe, ordonna qu'on ne pourroit ajouter à la dot que trois robes & quelques meubles de peu de valeur. C'est là, je crois, & Samuel Petit pense de même, le vrai sens de la loi de Solon citée par Plutarque, & ce qu'il faut entendre par le mot *phernai* qu'emploie ce judicieux écrivain. On ne pouvoit toucher à la dot d'une femme; & si le mari avoit contracté des dettes, le débiteur ne pouvoit saisir la dot de la femme, qui avoit droit de la retirer & de la mettre à couvert.

Les adulteres étoient fréquens chez les Grecs , quoiqu'ils n'y fussent pas sans punition. Une loi de Solon permettoit de tuer un adúltere pris en flagrant délit : les adulteres riches pouvoient se racheter de la peine qu'ils méritoient , moyennant une somme d'argent ; les pauvres subissoient une peine infamante. Celui qui gardoit sa femme surprise en adúltere se déshonoroit. Il étoit défendu aux femmes adulteres d'entrer dans les temples publics ; si elles le faisoient , on pouvoit les insulter impunément , arracher leur parure , les maltraiter de paroles & même d'actions , pourvu qu'on ne les blessât point. On ne regardoit comme fils légitimes , que ceux qui étoient nés d'un pere citoyen & d'une mere citoyenne : les autres étoient bâtards , n'ayant aucun droit à la succession , & ne pouvant participer ni aux titres ni aux privileges de citoyens. Ils s'assembloient dans un lieu d'Athenes nommé le Cynosarge ; c'étoit là qu'on examinoit s'ils étoient vraiment fils de ceux qu'ils disoient leurs peres. On nommoit l'enfant dix jours après sa naissance ; on faisoit un sacrifice suivi d'un festin , ce qui s'appelloit *decatèn poïèsai* , *thuein* , *apothuein* , *estiasai*. Avant de parler des différens registres sur lesquels étoient inscrits les jeunes Athéniens , il faut dire un mot de toutes les divisions du peuple d'Athenes.

*Loix concernant les enfans mâles , jusqu'à ce qu'ils fussent inscrits sur les registres des citoyens.*

Le peuple d'Athenes étoit divisé, 1°. en tribus ou tiers de tribus, *phulai*, *ai trittues*; les citoyens qui composoient une tribu se nommoient *phuletai*: 2°. en bourgs *dèmoi*; *dèmotai*, est le nom qu'on donnoit aux citoyens qui formoient un bourg (1): 3°. en curies ou paroisses, *phratrïai*; on appelloit *phratores*, les citoyens des curies: suivant Harpocracion, il devoit y avoir trente curies, puisqu'il y avoit dix tribus, & que chaque tribu renfermoit trois curies: 4°. enfin les curies se subdivisoient en trente familles *genè*; les citoyens de ces familles se nommoient *gennètai* ou *genètai*. Les trente familles qui composoient les curies avoient des sacrifices communs qu'elles faisoient à certains dieux.

Il faut distinguer dans les vingt premières années des jeunes Athéniens; plusieurs époques qu'il n'est pas facile de marquer. Après avoir comparé les divers sentimens des auteurs, & m'être rappelé plusieurs passages de Démosthène, voici l'opinion

---

(1) Nous avons parlé suffisamment, dans le précis historique, des tribus & des bourgs: nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit ailleurs.

qui m'a paru la plus probable. Depuis un an jusqu'à sept, c'étoit ordinairement le tems où l'on présentoit ses enfans aux citoyens de sa curie, *eisagein eis tous phratoras* ; on les faisoit inscrire sur un registre ; on immoloit une victime dont on partageoit les chairs à ceux qui étoient présens : cette cérémonie se faisoit le troisieme jour des fêtes apaturiennes (1). Si les citoyens de la curie croyoient que l'enfant n'étoit pas légitime, ils ne s'en rapportoient pas au serment du pere, mais ils decidoient entre eux, & prononçoient que l'enfant ne devoit pas être reçu dans la curie. On pouvoit les attaquer en justice sur leur refus de recevoir l'enfant, & montrer qu'ils avoient eu tort de ne le pas recevoir. Si quelqu'un disputoit à l'enfant d'être de la curie où on le présentoit, il pouvoit retirer la victime de l'autel, & alors il couroit les risques

---

(1) On appelloit *fêtes apaturiennes* ou *aputuries*, des fêtes qui se célébroient à Athenes dans le mois Pyanepsion (Janvier), pendant quatre jours. J'ignore au reste si un pere ne présentoit pas une seconde fois ses fils à la curie dans un âge plus avancé, ou si, par la suite des tems, il les présenta plus tard ; il paroît certain qu'il y présentoit ses filles lorsqu'elles étoient en âge d'être mariées, & que le jour de cette présentation il donnoit un repas nommé *gamèlia*, qui étoit aussi le nom du repas de noces que donnoit l'époux le jour de son mariage.

d'un procès qu'on étoit en droit de lui intenter. A quatorze ans commençoit l'âge de puberté, ce qui s'appelloit *ébèsai*; on étoit pour lors au nombre des *ephèboi*. Deux ans après l'âge de puberté, *epidietes ébèsai*, étoit une époque intéressante: je ne fais pas si tous les jeunes Athéniens étoient majeurs à cet âge, & censés hommes; mais on peut l'assurer de ceux qui étoient pupilles, de ceux qui n'ayant pas de pere étoient sous la puissance de tuteurs. Démosthène perdit son pere à sept ans (1); il fut dix ans en tutele, & après ces dix ans, prenant la robe virile, il attaqua ses tuteurs pour malversation dans la tutele. Il est probable que ceux qui avoient leur pere, n'étoient majeurs, n'étoient leurs maîtres, *kurioi eautôn, sui juris*, avec pou-

---

(1) *A sept ans*, non pas accomplis, car alors Démosthène n'auroit été majeur qu'à dix-sept ans; or il est certain que les pupilles étoient majeurs à seize. Suivant le calcul de Denys d'Halicarnasse, Démosthène plaida contre ses tuteurs sous le dix-huitieme archonte depuis sa naissance; d'où l'on pourroit conclure qu'il auroit été alors dans sa dix-huitieme année. Mais, sans doute, Démosthène, étoit né à la fin de l'archontat de Démophile, & au commencement de celui de Timocrate; de façon qu'il n'avoit réellement que seize ans accomplis, & qu'il commençoit sa dix-septieme année lorsqu'il intenta procès à ses tuteurs.

voir de disposer de leurs biens, qu'à vingt ans ; car c'étoit alors qu'ils étoient inscrits sur le registre des hommes, sur le registre des citoyens, sur le registre du bourg de leur pere *eis to lèxiarchicon grammateion* (1) : on leur faisoit prêter serment ; & c'étoit en vertu de cet acte public & solennel qu'ils devenoient citoyens & membres de l'état. Lorsqu'un éphebe prenoit la robe virile, & étoit mis au nombre des hommes, il subissoit une épreuve ou examen (2) *dokimasia*, & l'on disoit de lui *dokimastheis anèr*. Nous avons passé une époque qui n'est pas à négliger, c'est l'âge de dix-huit ans, auquel âge les éphebes étoient inscrits sur le registre des jeunes Athéniens constitués à la garde des frontieres, *tôn peripolón* : ils remplissoient cette fonction pendant deux ans jusqu'à la vingtième année. Savoir si, en leur mettant les armes à la main, on leur faisoit prêter un serment cité dans quelques auteurs, sous le nom de serment des éphebes, ou si ce serment étoit celui qu'on prêtoit

---

(1) Quoique les pupilles fussent majeurs & censés hommes à seize ans accomplis, je ne crois pourtant pas que cette majorité fût entière ; il y avoit sans doute des restrictions que je ne puis marquer.

(2) Cet examen consistoit *in pudendorum inspectione* ; selon Samuel Petit d'après Aristote ; & les Romains imiterent long-tems en ceci les Athéniens.

à vingt ans ; c'est ce que je ne puis décider. Voilà ce que j'ai trouvé de plus satisfaisant dans des questions difficiles, qui ne sont peut-être si embarrassantes , que parceque les usages ont changé , & que les auteurs n'ont point parlé des mêmes tems.

*Loix pour les tuteles.*

Nous venons de dire que les enfans mâles qui avoient perdu leur pere étoient en tutele jusqu'à l'âge de seize ans, qu'à cet âge ils faisoient rendre compte à leurs tuteurs. Les loix & les juges étoient toujours favorables aux pupilles ; & cela devoit être , puisque la justice doit sur-tout protéger la foiblesse : ils étoient mis sous la protection de l'archonte , qui leur nommoit des tuteurs quand leur pere n'en avoit point nommé dans son testament. On faisoit rendre un compte exact des tuteles ; il y avoit cependant des regles pour que les tuteurs ne fussent pas trop inquiétés. Lorsque , les comptes étant débattus , on avoit fait avec eux un accommodement , on ne pouvoit guere revenir & les poursuivre en justice : on ne pouvoit plus les attaquer lorsqu'on avoit laissé couler cinq ans après les comptes rendus.

*Loix pour l'adoption.*

Si la nature n'avoit point donné d'enfans à un



citoyen , il pouvoit adopter celui qu'il jugeoit à propos , & le rendre par l'adoption héritier de tous ses biens ; mais il falloit qu'il n'eût pas d'enfans légitimes , soit mâles ou femelles ; ceux-ci appellés *oi paides gnéstoi* , avoient seuls droit à la succession de leur pere ; les adoptifs *oi poiètoi* ou *oi eïspoiètoi* , n'avoient droit à la succession qu'au défaut des enfans légitimes , & ne partageoient également avec eux , que dans le cas où les enfans légitimes étoient nés après l'adoption. On ne pouvoit adopter qu'un vrai citoyen ; on ne pouvoit pas adopter son bâtard , à moins qu'il n'eût obtenu le droit de cité. Je ne fais pas s'il y avoit un âge au-delà duquel un citoyen ne pût être adopté ; ce qu'il y a de certain , c'est qu'on pouvoit l'être avant & après vingt ans. Un pere avoit droit de renoncer un fils légitime , sans doute pour des causes graves ; à plus forte raison pouvoit-il renoncer un adoptif. Il paroît qu'il n'étoit pas nécessaire qu'on fût marié , & qu'on eût été marié pour adopter. Dans le plaidoyer de Démosthene contre Léocharès , un nommé Léocrate prétend avoir été adopté par un certain Archiade qui étoit resté garçon , & celui qui plaide n'attaque pas l'adoption dans cette partie , supposé que Léocrate ait été réellement adopté par Archiade vivant. Lorsqu'on avoit adopté quelqu'un , on le présen-

roit à sa curie, qui le recevoit s'il étoit vraiment citoyen ; on le faisoit aussi inscrire sur les registres de son bourg, car l'adoptif changeoit de curie & de bourg. Un adoptif pouvoit retourner dans sa famille naturelle ; mais il falloit qu'il laissât un fils légitime dans la maison à laquelle il avoit été adopté, & qu'il abandonnoit. Selon Démosthène, dans le même plaidoyer contre Léocharès, un adoptif ne pouvoit pas en adopter un autre, ni même disposer par testament des biens dont il étoit devenu l'héritier par adoption. Est-ce une prétention d'avocat ? ou parloit-il d'après une loi reçue & un usage constant ? Si l'adoptif mouroit sans enfans, les biens retournoient à la famille de celui qui l'avoit adopté. On adoptoit quelquefois un jeune enfant à un homme mort, pour faire revivre le nom du défunt ( car l'adopté prenoit le nom de son pere adoptif ), & pour rendre l'enfant héritier de tous ses biens ; mais dans ce cas l'enfant devoit être de la branche du mort ; on pouvoit attaquer l'adoption & la faire casser s'il n'en étoit pas. Si les parens négligeoient de faire revivre le nom d'un citoyen mort, l'archonte premier magistrat de la ville, se chargeoit de ce soin, & adoptoit au défunt quelqu'un de sa branche, ou du moins sans doute quelqu'un de ses plus proches, qui prenoit son nom.

*Loix pour les successions.*

Nous avons parlé plus haut , d'après Plutarque , de la liberté qu'avoit accordée Solon de donner tout son bien à qui l'on voudroit quand on étoit sans enfant , & des restrictions qu'il avoit mises à cette liberté ; il est une restriction dont Plutarque ne parle pas , mais qui existoit sans doute : je ne puis penser qu'il fût permis de léguer son bien à des étrangers qu'il n'étoit point permis d'adopter. Ni les femmes , ni les enfans , ni les esclaves ne pouvoient tester : on ne pouvoit disposer de sa fortune par testament qu'à l'âge de vingt ans. Un pere léguoit ordinairement une dot à sa fille lorsqu'il laissoit des fils : s'il n'en léguoit pas , il est certain qu'il lui en étoit dû une , suivant l'étendue de la fortune laissée. Je croirois avec Samuel Perit , d'après un passage du plaidoyer d'Isée sur la succession de Pirrhus , que la dot devoit être au moins la dixieme partie des biens laissés par le pere.

La matiere des successions n'est pas facile à éclaircir : voici cependant ce qui m'a semblé le plus probable , après avoir bien examiné & conféré les passages des orateurs qui en ont parlé. Lorsqu'un citoyen mouroit laissant des enfans mâles , ils parrageoient tous également sa succession ; s'il laissoit des enfans mâles & femelles , les mâles

partageoient de même , seulement ils étoient obligés de remettre à leurs sœurs une certaine dot pour leur mariage : s'il ne laissoit que des filles , les plus proches parens pouvoient revendiquer la succession ; mais il falloit qu'ils revendiquassent les filles avec la succession , ils ne pouvoient revendiquer l'une sans les autres : s'il ne laissoit ni filles ni garçons , ses freres ou sœurs , les enfans ou petits enfans de ses freres ou sœurs , héritoient de ses biens , sans que les mâles eussent l'avantage : s'il ne lui restoit ni frere , ni sœur , ni neveu , ni niece dans aucune génération , ses cousins & enfans de ses cousins héritoient de lui , les mâles ayant alors la préférence : s'il n'existoit ni cousins , ni enfans de cousins , ni du côté de son pere , ni du côté de sa mere , alors les seuls plus proches parens du côté de son pere héritoient de sa fortune ; ceux du côté de la mere étoient exclus.

Un héritier par testament & un adoptif ne pouvoient posséder la succession du défunt sans la revendiquer , c'est-à-dire , sans se présenter au juge , & sans lui déclarer le droit qu'ils avoient à la succession. Il n'y avoit que les enfans légitimes qui ne fussent pas tenus à remplir cette formalité , & qui pussent entrer en possession de leur patrimoine sans aucune forme préalable.

Il y avoit une forme particuliere pour revendi-

quer une succession, dont il est parlé dans plusieurs plaidoyers d'Isée, & qui, suivant Démosthène, étoit regardée comme odieuse. Cette forme s'appelloit en grec *diamaturia*. C'étoit une opposition qu'on faisoit en venant affirmer que ceux ou celles qui possédoient ou qui revendiquoient la succession n'y avoient aucun droit. Cette opposition arrêtoit toutes les autres poursuites judiciaires. Il falloit attaquer l'opposant, qui avoit déposé une somme entre les mains du juge, & qui perdoit cette somme s'il étoit décidé que son opposition & son affirmation portoient à faux.

*Loix pour le commerce.*

Le commerce est un échange d'effets pour d'autres effets, ou d'effets quelconques pour des pieces de métal auxquelles on a attaché un certain prix. Les principales productions de l'Attique étoient l'argent, les figues & les olives. Les Athéniens avoient sur le mont Laurium des mines d'argent très fécondes; un grand nombre de particuliers faisoient valoir ces mines au nom de l'état dont ils les tenoient à ferme: il y avoit des loix particulieres pour cet objet, dont il est parlé dans Démosthène. Le territoire d'Athenes n'étoit point très fertile en blés; mais outre le miel du mont Hymette qui

étoit renommé, il produisoit beaucoup d'olives & de figues. On ne pouvoit pas disposer à sa volonté des productions de ses terres, ni les transporter où l'on vouloit : il y avoit, par exemple, des loix qui défendoient, sous les peines les plus rigoureuses, de transporter hors de l'Attique les olives & les figues.

Ce seroit une erreur, pour le dire en passant, de croire que les particuliers ont un droit absolu sur leurs propriétés. En nous réunissant avec d'autres hommes, nous avons fait avec la société une espèce de pacte tacite par lequel nous nous engageons à lui rendre des avantages pour ceux que nous en retirons. Tous les membres d'un état ne sont pas cultivateurs ; les uns sont marchands, les autres commerçans, d'autres artisans, d'autres soldats, d'autres laboureurs & cultivateurs. Les particuliers qui servent dans les troupes, ceux qui vendent, qui commercent, ceux qui vivent de quelque art ou métier, ont un droit réel sur le produit du travail ou des fonds de ceux qui labourent & qui cultivent ; ils ont droit d'exiger d'eux leur subsistance, puisqu'ils les défendent au péril de leur vie, puisqu'ils leur fournissent des vêtemens, & les autres choses nécessaires, utiles ou commodes. N'ayant aucune autorité sur eux, ils

ne peuvent pas leur aller demander eux-mêmes de quoi se nourrir , ni leur faire rendre compte de leurs productions ; mais le gouvernement , qui s'occupe de l'intérêt de tous , doit veiller à ce que tous les membres de la société se prêtent de mutuels secours , & se procurent des avantages réciproques ; il doit obliger , par exemple , les laboureurs & les cultivateurs , non à échanger avec tels ou tels le produit de leur travail ou de leurs fonds ; mais à en vivifier le corps de la société partielle dont ils sont membres , & dont l'état prend en main les intérêts.

Mais je reviens à mon sujet. Quoique le territoire d'Athenes , comme j'ai dit , ne fût pas fertile en grains , ayant de bons ports & une excellente marine , elle y suppléoit par le commerce sur mer ; elle tiroit beaucoup de blés de l'Hellespont , & sur-tout du Bosphore. Il y avoit des loix pour ce commerce ; on infligeoit les dernières peines à quiconque faisoit le commerce de bled pour un autre port que celui d'Athenes , & afin d'encourager les dénonciations , on adjugeoit au dénonciateur la moitié des effets dénoncés. On ne croyoit pas devoir abandonner la subsistance du peuple à l'incertitude des événemens , au caprice ou à l'avidité des commerçans. Persuadés pour

tout le reste que la liberté est l'ame du commerce ; les Athéniens pensoient qu'ils devoient la restreindre & l'affervir à de certaines regles pour une denrée de premiere nécessité. Il y avoit peine de mort contre tout homme qui acheteroit plus de cinquante *phormes* ou mesures de blé (1) ; tant on redoutoit le monopole , tant on étoit attentif à l'empêcher , & sévère à le punir.

Les loix étoient favorables aux commerçans fideles : quiconque dénonçoit , accusoit , inquiétoit sans raison des commerçans , pouvoit être poursuivi au criminel , cité devant les thesmothes & traîné en prison ; si l'accusateur n'obtenoit pas la cinquieme partie des suffrages , ou s'il se désistoit de son accusation , il étoit condamné à payer mille drachmes au trésor. On donnoit six mois de l'année aux commerçans pour leurs procès , depuis la fin de Novembre jusqu'au commencement de Juin , & on leur faisoit prompte justice avant ce terme ; on avoit attention qu'ils ne fussent point arrêtés pour leur départ.

La façon la plus ordinaire de faire valoir son argent étoit de le placer sur des vaisseaux , de

---

(1) Les savans ignorent à quoi répond chez nous la mesure qui étoit appelée *phormos* chez les Athéniens.



le prêter à des commerçans à certain intérêt & à certaines conditions : on faisoit en présence de témoins un acte qui marquoit cet intérêt avec les conditions , & on le dépofoit entre les mains d'un tiers. Non seulement il n'étoit permis à un commerçant d'Athenes de transporter ni bled ni autres marchandises dans un autre port que celui d'Athenes, *eis allo ti emporion è to Athènaïón*, mais même il lui étoit défendu de prêter son argent à un commerçant infracteur de la loi ; si on le lui prêtoit , on se rendoit complice de son infraction , on s'exposoit à une punition , & l'on ne pouvoit obtenir action du magistrat contre son débiteur.

Dans le commerce sur mer , on pouvoit prêter , selon les regles , de deux façons , pour voyages depuis Athenes jusqu'à une ville désignée , & depuis cette ville jusqu'à Athenes , ce qui s'appelloit *daneisma amphoteroploun* ; ou seulement pour voyages depuis Athenes jusqu'à une ville marquée , jusqu'à Rhodes , par exemple , ce qui se nommoit *daneisma eteroploun*. En prêtant sur un vaisseau , on entroit dans toutes les pertes qu'il faisoit , & dans tous les risques qu'il couroit. L'emprunteur étoit obligé de mettre sur le vaisseau , en marchandises , le double de la valeur de l'ar-

gent qu'il avoit emprunté. Ces marchandises qu'il devoit échanger pour d'autres , étoient le gage de la créance , aussi-bien que celles qu'il rapportoit en échange , & que le prêteur pouvoit saisir si on ne lui rendoit pas son argent avec les intérêts convenus.

Il y avoit des intérêts interdits par la loi ; il y en avoit qu'elle permettoit & qu'elle autorisoit (1). Tous les intérêts s'exigeoient par mois , *tokos emmènos*. On en distinguoit deux principaux , celui qu'on tiroit de l'argent prêté sur terre , *tokos eggeios* , & celui que produisoit l'argent prêté sur un vaisseau , *tokos nautikos*. Ce dernier n'étoit pas fixé , il étoit plus ou moins considérable , suivant que la navigation étoit plus ou moins longue , plus ou moins périlleuse ; suivant qu'on l'avoit stipulée ou d'Athenes jusqu'à telle ville seulement , ou d'Athenes jusqu'à telle ville , avec le retour de cette ville au Pirée.

---

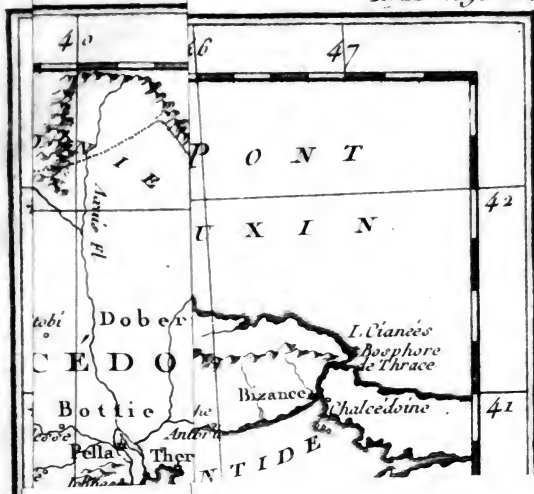
(1) L'orateur Lyfias cite une loi de Solon , qui abandonnoit les intérêts à la volonté du prêteur ; mais les intérêts marqués dans Démosthène , comme usités de son tems , & une loi rapportée par le scholiaste Ulpien , qui défendoit d'en prendre de trop considérables , annoncent qu'on avoit réformé cette loi , & qu'on avoit cru devoir mettre des bornes à l'avidité des prêteurs.

Il est parlé dans les auteurs de quatre autres sortes d'intérêts. *Tokos ephektos*, c'étoit une obole chaque mois par drachmes, ou le sixieme denier; car six oboles font une drachme. Cet intérêt se nomme encore *epóbelia*: c'est le nom donné à l'amende imposée à quiconque, accusant quelqu'un de lui avoir fait tort, concluoit contre lui à une certaine somme; s'il succomboit, il étoit condamné à lui payer le sixieme de cette somme. *Tokos epitritos*, étoit le troisieme denier, ou deux oboles par drachme chaque mois. *Tokos epi drachmè*, c'étoit chaque mois une drachme par mine, ou par cent drachmes (la mine valoit cent drachmes); c'est-à-dire, douze drachmes par cent drachmes chaque année: c'étoit l'intérêt le plus usité du tems de Démosthene. *Tokos epogdoos*, étoit l'intérêt par année de quatre-vingt-seize pour six cents, ou de seize pour cent, huit oboles par mine chaque mois. Les deux premiers intérêts paroissent exorbitans, & n'ont aucune proportion avec les deux autres; je doute qu'ils fussent autorisés par la loi.

Voilà tout ce que j'avois à dire sur les loix d'Athenes: je n'ai point prétendu, je le répète, en donner un traité complet, mais seulement parler des loix principales, le plus souvent citées dans

Démosthene. Je n'ai rien dit des loix concernant les meurtres & les vols ; Démosthene les expose & les développe assez clairement dans ses harangues contre Aristocrate & contre Timocrate : il suffira , pour s'instruire de ces loix , de lire les discours avec quelque attention.







---

# DICTIONNAIRE

## GÉOGRAPHIQUE

*Des royaumes , provinces , villes , places & ports  
dont il est parlé dans les harangues de Dé-  
mosthene & d'Eschine (1).*

### A

**A**BDERE, ville maritime de la Thrace , près & à l'orient du fleuve Nessus : c'étoit la patrie du philosophe Démocrite.

**ABYDOS**, ville de l'Asie mineure , sur l'Hellepont , vis-à-vis de Sestos , où Xerxès fit faire un pont pour passer son armée ; elle s'appelle aujourd'hui *Avido*.

**ACANTHE**, ancienne ville de Macédoine selon Pline , & de Thrace selon Etienne , sur le golfe Strymonien dans la partie septentrionale de l'isthme où est le mont Athos : c'étoit anciennement un port de mer Elle fut d'abord de Thrace , & ensuite de Macédoine , depuis les conquêtes de Philippe , ainsi que plusieurs autres villes dont on parlera dans la suite.

**ACARNANIE**, province d'Epire , en Grece , séparée de l'Etolie au levant par le fleuve Acheloüs. C'est aujourd'hui une partie de la basse Albanie , & on la nomme *la Carnia*.

**ACHAÏE** proprement dite , contrée de Grece dans le Péloponèse , s'étendoit le long du golfe de Corinthe , depuis la mer d'Ionie qui la baignoit à l'ouest , jusqu'à la Sicyonie qui la bornoit à l'est ; elle avoit au sud l'Arcadie & l'Elide. Les peuples de cette contrée s'appelloient *Achéens*.

---

(1) Ce dictionnaire géographique a été revu par feu M. Barbeau de la Bruyere , qui avoit fait une étude approfondie de la géographie ancienne & moderne , & dont il reste plusieurs ouvrages sur cet objet.

ÆGÉE, voyez EGÉE.

AGORA ou FORUM, PTELÉE, LEUQUE ou LEUCA-ACTA ou ALBACTE, places de la Querfonèse dont il est fait mention dans la septième philippique, ou harangue sur l'Halonèse. Il n'en est parlé ni dans Etienne ni dans Strabon. M. Delisle met *Agora* ou *Forum* au milieu de la Querfonèse.

AINE, ville de Macédoine sur le golfe Thermaïque; on l'appelle aujourd'hui *Moncastro*.

ALE ou HALE, ville de Thessalie, voisine de Pharsale.

ALOPÉCONÈSE, ville de la Querfonèse, à l'entrée du golfe Mélane.

ALPONE, THRONIUM NICÉE, trois villes appartenant aux Locriens-Epicnémides, & voisines du passage des Thermopyles; on les appelloit pour cette raison villes de la Pylée. Cette Nicée est différente de Nicée dans la Bithynie, célèbre par le concile qui s'y tint contre Arius en 325.

AMBRACIE, ville d'Épire, près du golfe de même nom: elle s'appelle aujourd'hui *Arta*.

AMPHIPOLIS, ville d'abord de Thrace, & ensuite de Macédoine, qui s'étoit appelée anciennement *Les-neuf-chemins*.

AMPHISSE, capitale des Locriens-Ozoles, à l'ouest de la Phocide.

ANDROS, une des îles Cyclades, dépendante des Athéniens.

ANTHEMONTE, ville de Macédoine.

ANTISSE, ville dépendante de l'île de Lesbos. Il y en avoit encore ailleurs deux autres de ce nom, suivant Etienne.

ANTRONE ou ANTRONIA, ville de Thessalie sur le détroit de l'Eubée, renommée par ses ânes d'une grandeur extraordinaire. *An à Antrone* étoit passé en proverbe, pour dire un homme de grande stature & de peu d'esprit.

APOLLONIE, ville de Thrace, colonie des Milésiens. Il y avoit un grand nombre de villes qui portoient ce même nom.

ARCADIE, contrée du Péloponèse, renommée par ses ânes & par ses pâturages. Elle répond au milieu de la



Morée, qui est le nom moderne de la grande presque île du Péloponèse.

ARGINUSES, trois îles entre les villes de Mitylène & de Méthymne, villes de l'île de Lesbos. Elles sont connues par la victoire navale que les Athéniens y remporterent sur les Lacédémoniens commandés par Calliocratidas.

ARGOS, puissante ville du Péloponèse, capitale de l'Argie ou Argolide. Ce pays s'appelle aujourd'hui *la Sacanie*.

ARGURA, ville d'Eubée, dans le territoire de Chalcide.

ARTEMISE, promontoire de l'île d'Eubée, célèbre par la victoire navale remportée par les Grecs sur les Perses.

ASCRA, petite ville de Grece dans la Béotie, patrie du poète Hésiode.

ASIE, la plus grande partie du monde, des trois que les anciens ont connues, étoit séparée de l'Europe par le Tanais, & de l'Afrique par la mer Rouge & l'isthme de Suez. Les anciens distinguoient dans l'Asie plusieurs grandes parties, qui avoient chacune leurs divisions particulieres, & un nom particulier.

ASIE-MINEURE étoit ce pays presque quarré, qui a le Pont-Euxin au nord; la Propontide & la mer Egée à l'ouest; l'extrémité de la mer Méditerranée au sud; la Syrie & la Grande-Arménie à l'est: on appelle aujourd'hui l'Asie-Mineure, *la Natolie*.

ASIE SUPÉRIEURE étoit à l'est de l'Asie-Mineure, & comprenoit la Mésopotamie, la Perse, les Indes, &c.

ASOPE, rivière de Grece, dans la Béotie. Elle avoit sa source auprès de la ville de Platée, en Phocide, passoit par la campagne de Thebes, & alloit se jeter dans l'Euripe, à l'orient d'Orope, entre la ville d'Aulide & le promontoire Deiphinium. On la nomme encore aujourd'hui *Asopo*. Il y avoit dans la Grece deux autres rivières de ce même nom.

ATHENES, capitale de l'Attique, une des plus puissantes villes de la Grece; s'appella d'abord *Cécropie*, de Cécrops son premier roi, & prit ensuite le nom d'Athenes lorsqu'Amphiçtyon, son troisième roi, l'eut consacrée à Minerve, nommée en grec *Athenè*. C'est aujourd'hui *Athines*, ville de la Livadie.

**ATHOS**, montagne fort célèbre, d'abord de Thrace, & ensuite de Macédoine, que la Fable dit avoir pris son nom du géant Atho. On a prétendu que Xerxès l'avoit percée pour faire passer sa flotte à travers. Elle s'appelle aujourd'hui *Agios-Oros*, c'est-à-dire, le Mont-Sacré, à cause du grand nombre de monasteres grecs qui y sont construits.

**ATHRONE**: Eschine parle d'une ville de ce nom dans sa première lettre. Elle ne devoit pas être éloignée de l'isle de Crete & de la ville de Rhodes: il n'en est fait mention ni dans Strabon ni dans Etienne.

**ATTIQUE**, pays d'Athenes, à l'est de la Grece, entre la mer Egée, la Béotie & le pays de Mégares. L'Attique contenoit beaucoup de villes & de bourgs; c'est aujourd'hui un canton de la Turquie européenne, dans la Livadie.

## B

**BÉOTIE**, contrée de Grece, qui confinoit à l'Attique & au pays de Mégares du côté du sud; à la Phocide & aux Locriens-Epicnémides du côté du nord: c'est aujourd'hui une partie de la Livadie, connue sous le nom de *Stramalipe*.

**BERRHÉE** ou **BERRHOÉ**, en grec *Berroia*, ville de Macédoine. C'est probablement la même qu'Etienne appelle *Beroè* ou *Beroia*, & qui, selon Pline, étoit une des principales villes de Macédoine, la première après Pella.

**BITHYNIE**, pays d'Asie, dans la partie septentrionale de l'Asie-Mineure, qui avoit au nord le Pont-Euxin, à l'ouest le Bosphore de Thrace & la Propontide, au sud la Mysie & la Phrygie, & à l'est la Paphlagonie. Ses villes principales étoient Chalcédoine, Nicée, Nicomédie, Héraclée, Apamée, & Pruse, maintenant *Burse*.

**BORISTHENE**, ville & fleuve, au nord-ouest du Pont-Euxin. La ville a été aussi appelée *Miletopolis*, *Olbie* ou *Olbiopolis*. Le fleuve est beaucoup plus célèbre que la ville, & est connue aujourd'hui sous le nom de *Nieper*.

**BOSPHORE**, c'est le nom que l'on donnoit au détroit de Byzance depuis appelée *Constantinople*. Il y avoit

deux Bosphores très connus dans la géographie , le *Bosphore de Thrace* dont on vient de parler , & le *Bosphore Cimmérien* , à l'est de la Quersonèse-Taurique habitée par les Cimmériens , & que l'on appelle aujourd'hui la *Crimée* ou *Petite-Tartarie*. Démosthène nomme aussi Bosphore une ville ou fameux marché dans le Pont , où les Athéniens faisoient un grand commerce de bled : elle étoit au nord du Bosphore Cimmérien.

BUCHETTE , PANDOSIE & ELATÉE , étoient trois villes en Epire , dans la Cassiopée , du tems de Démosthène & selon Strabon : d'autres les mettent dans la Thesprotie , les Cassiopéens ayant été rejettés vers les montagnes.

BYZANCE , fameuse ville de la Thrace , appelée aujourd'hui *Constantinople*.

## C

C A B Y L E , petite ville de Thrace , vers le nord & près du mont *Hemus*.

C A L A U R I E , isle voisine de Trézène , à l'extrémité de l'Argolide , peu connue avant qu'elle eût servi de tombeau à Démosthène. Ce fut dans cette isle que se refugia cet illustre orateur , & qu'il prit du poison pour ne pas tomber entre les mains d'Antipater , ennemi de sa patrie.

C A R D I E , ville considérable de la Quersonèse.

C A R I E , contrée de l'Asie-Mineure , au sud-ouest. Elle étoit bornée au nord par l'Ionie , à l'est par la Grande-Phrygie , au sud & à l'ouest par la mer Icarienne. Ses principales villes étoient Halicarnasse , Cnide & Mynde. Il ne reste que la dernière sous le nom de *Mendes* ou *Mentesé*.

C A R Y S T E , ville d'Eubée.

C A S S I O P É E , contrée d'Epire.

C É B R E N E , S C É P S I S & I L I U M , trois villes de Phrygie dont il est parlé dans la harangue de Démosthène contre Aristocrate. Cet *Ilium* n'étoit pas la même que la fameuse ville de Troie.

C É E ou C É O S , isle de la mer Egée , patrie du poète Simo-nide.

CÉPHALÉNIE, grande île, au nord-ouest du Péloponèse.

CÉPHISE, fleuve de la Phocide, sur lequel étoit bâtie Elaréc.

CHALCÉDOINE, ville de l'Asie-Mineure, à l'entrée du Bosphore de Thrace, dans la Bithynie. Cette ville n'est plus aujourd'hui qu'un village, après avoir été fameuse dans l'antiquité.

CHALCIS ou CHALCIDE, capitale de l'Eubée. *Négrepont* est le nom moderne de l'une & l'autre.

CHÉLIDONIENNES (les) & les CYANÉES, îles au-delà desquelles, selon le traité fait par les Athéniens avec Artaxerxès, ses vaisseaux de haut bord ne pouvoient voguer pour venir dans les mers de Grece. Les *Chélidoniennes* étoient au midi sur les côtes de Lycie ou de Pamphylie (dans l'Asie-Mineure); & les *Cyanées* étoient au nord, dans le Pont-Euxin, des deux côtés du Bosphore de Thrace.

CHÉRONÉE, ville de Béotie, près de laquelle Philippe remporta sur les Athéniens une victoire qui le rendit maître de la Grece.

CHERSONÈSE, voyez QUERSONÈSE.

CHIO, île de la mer Egée, sur la côte de l'Asie-Mineure, entre les îles de Lesbos & de Samos: elle étoit autrefois renommée pour ses excellens vins, & l'est encore.

CHYPRE, voyez CYPRE.

CILICIE, province de l'Asie-Mineure, bornée au sud par la Méditerranée, à l'ouest par la Pamphylie, à l'est par la Syrie, & au nord par le mont Taurus.

CIRRHÉE, plaine aux environs de Cirrhe ou Cyrtha, ville de Phocide, près le mont Parnasse.

CITHÉRON, montagne de Béotie, consacrée à Bacchus.

CITTIE ou CITTIVM ou CITIVM, ville de Cypré. Il est parlé dans le plaidoyer de Démosthène d'un Antipater, Cittien d'origine *kittiea*, Suidas dit *kitieus* avec un seul *t*. Au reste, Suidas est le seul qui parle de cette ville.

CLÉONE, ville de l'Argolide, dans le Péloponèse, étoit située entre les villes d'Argos & de Corinthe.

COLIADE, petit promontoire de l'Attique, près de Phalère.

- CORCYRE**, île de la mer Ionienne, se nomme aujourd'hui *Corfou* : la capitale se nommoit aussi *Corcyre*.
- CORESSE**, ville des Céciens, ou habitans de l'île de Cée ou Cia, près du promontoire Sunium de l'Attique.
- CORINTHE**, l'une des plus célèbres villes de la Grèce, dans le Péloponèse : c'est aujourd'hui *Corinto*, dans la Sacanie en Morée. Elle est sur l'isthme qui porte son nom, entre le golfe de Lépante & celui d'Égée. Le premier se nommoit autrefois le golfe de Corinthe, & le second golfe *Saronique*.
- CORONÉE**, ville de Béotie, fondée par Corone, fils de Thersandre.
- CORSIES**, petite ville de Béotie, dont on ignore la position. Il en est parlé dans la harangue de Démosthène, sur les prévarications de l'ambassade.
- COS ou CÔ**, grande île de la mer Egée, sur la côte de la Doride, dans l'Asie-Mineure. C'est aujourd'hui l'île de *Stanchio* ou de *Ling*.
- COTYLÉE**, montagne de l'Eubée, près d'Erétrie.
- CRI TE**, aujourd'hui *Cardie*, île très considérable de la Grèce, située entre les deux mers, que les anciens appelloient *Egée* & de *Libye*. Elle étoit extrêmement peuplée, & l'on dit qu'elle avoit jusqu'à cent villes.
- CRITHOTE & ELÉONTE**, petites villes de la Querfonèse de Thrace.
- CROBYLE** ; aucun auteur ne parle de cette ville dont il est seulement fait mention dans la lettre de Philippe aux Athéniens.
- CUMÆS**, la plus belle & la plus grande ville de l'Eolide, province d'Asie.
- CYANÉIS**, voyez CHÉLIDONI NNES.
- CYCLADES**, îles de la mer Egée ou de l'Archipel, ainsi nommées à cause de leur situation en forme de cercle ; on en compte jusqu'à seize.
- CYPRE ou CHYPRE**, grande île d'Asie, à l'extrémité orientale de la Méditerranée. Elle renfermoit trois royaumes, & étoit fort célèbre dans l'antiquité.
- CYRÈNE**, ville de Libye, bâtie par le Lacédémonien Battus. C'a été la patrie de plusieurs philosophes fameux.

**CYTHNE & SYPHNE**, villes de Grece, obscures & peu connues. Etienne fait mention de Cythne comme d'une des isles Cyclades. Si c'est des habitans de cette isle que Démosthene parle lorsqu'il nomme les Cythniens dans sa harangue *sur le gouvernement de la république*, sans doute qu'ils étoient peu estimés. SYPHNE n'est citée que dans Démosthene, & l'on ignore absolument sa position.

**CYTINIE**, une des trois villes des Doriens près du mont *Oeta*, qui séparoit ces peuples de la Thessalie.

**CYZIQUE**, ville célèbre de la Propontide, ou mer de Marmara, encore aujourd'hui connue sous le nom de *Cyzico*.

## D

**DÉCÉLÉE** étoit un fort de l'Attique, au nord d'Archènes; les Lacédémoniens s'en emparèrent pendant la guerre du Péloponèse, & il devint si fameux qu'il donna son nom à la dernière partie de cette guerre, qui fut nommée *guerre décélétique*.

**DÉLOS**, petite isle de la mer Egée, & l'une des Cyclades, célèbre chez les poètes par la naissance d'Apollon & de Diane.

**DELPHES**, ville de Grece, dans la Phocide, fameuse par le temple & l'oracle d'Apollon: ce n'est plus qu'un amas de ruines, sur lesquelles on a bâti un petit village nommé *Castrum*, entre Salone & Livadia.

**DODONE**, ville d'Epire, auprès de laquelle il y avoit une forêt consacrée à Jupiter, & dont on disoit que les chênes rendoient des oracles. Au milieu de cette forêt étoit un temple bâti en l'honneur de Jupiter Dodonéen.

**DORÉ** ou **DORIDE**, contrée de l'ancienne Grece, bornée au nord par la Thessalie, au sud par l'Etolie & les Locriens-Ozoles, à l'est par la Phocide, & à l'ouest par l'Acarnanie. Il y avoit une autre **DORIDE** dans l'Asie-Mineure, en Carie, où étoient des colonies doriennes, qui y avoient bâti Halicarnasse, &c.

**DORISQUE**, ville & plaine de Thrace, où Xerxès fit la revue de son armée.

**DRONGYLE**, petite ville ou village de Thrace, dont on ignore la position.

**DRYME**, ville de Phocide ; il paroît qu'elle étoit voisine du mont Parnasse , puisque Pline joint son territoire avec celui de Daulia ou Daulis.

**DRYS**, ville de Thrace , proche Byzance , dont on ne fait pas la situation.

## E

**ECBATANE**, grande ville de Médie ; & **SUZE**, capitale de la Susiane. Les rois de Perse passaient l'été à Ecbatane , & l'hiver à Suze.

**ECHINE**, ville d'Acarnanie , bâtie par Echinus. Il y en avoit une autre du même nom dans la Phthiotide , contrée orientale de la Thessalie.

**ETIONÉE**, l'un des promontoires du Pirée , dans l'Attique.

**EGÉE** ou **ÆGÉE**, mer , aujourd'hui l'*Archipel*, partie de la Méditerranée.

**EGINE**, île de la mer Egée , entre l'Argolide & l'Attique , aujourd'hui *Engia*.

**EGOS-POTAMOS**, c'est-à-dire , *la rivière de la chèvre* , dans la Querfonèse de Thrace , au nord de Sestos : les Athéniens y furent entièrement défaits par les Lacédémoniens.

**EGYPTE**, pays d'Afrique , fort connu , au sud de l'isle de Crète , & qui tient à l'Asie par l'isthme de Suez.

**ETONE**, ville d'abord de Thrace , & ensuite de Macédoine , sur la rive gauche du Strymon , à quatre mille pas au-dessous d'Amphipolis. Le fleuve & la ville se nomment aujourd'hui *Stramona*.

**ELATÉE**, grande ville de Grèce , dans la Phocide , sur le fleuve Céphise.

**ELÉE** ou **ELÆA**, ville de l'Eolide , dans l'Asie-Mineure. Il ne faut pas la confondre avec Elis ou Elide.

**ELEONTE**, petite ville de la Querfonèse de Thrace.

**ÉLEUSIS**, ville de l'Attique , où il y avoit un fameux temple de Cérès.

**ELIS** ou **ELIDE**, ville & pays du Péloponèse , à l'ouest. Cette contrée s'appelle aujourd'hui le *Belvedere* : on y voyoit autrefois à Olympie ou Pise , un fameux temple de Jupiter Olympien , près duquel les Grecs célébroient des jeux tous les quatre ans.

**ENIE**, petit pays de Grece, en Thessalie, vers la source du Sperchius; Eniéens, habitans de ce pays.

**EOLIE** ou **EOLIDE**, petite contrée de l'Asie-Mineure, au bord de la mer Egée, où elle se terminoit à l'ouest, bornée au nord par la Grande-Mysie, à l'est par la Lydie, & au sud par l'Ionie: c'est aujourd'hui une partie de la *Natolie* propre.

**EPHÈSE**, ville de l'Ionie, contrée de l'Asie-Mineure. Les Turcs appellent aujourd'hui cette ville *Ajasalouc*, & les Italiens, *Efeso*. Elle est dans la *Natolie* propre, sur l'Archipel, à l'embouchure de la riviere de Chiais (appelée autrefois le Caystre), & vis-à-vis de l'isle de Samos. Ephèse étoit célèbre dans l'antiquité païenne par son temple de Diane, qui passoit pour une des merveilles du monde.

**EPIDAMNE**, ville d'abord d'Illyrie, & ensuite de Macédoine, aujourd'hui *Durazzo*, dans l'Albanie.

**EPIRE**, grande contrée de la Grece, près la mer Ionienne, à l'ouest de la Thessalie.

**ERESSE**, ville de l'isle de Lesbos, patrie de Théophraste.

**ERÉTRIE**, l'une des principales villes de l'Eubée.

**ERGISQUE**, petite ville de Thrace, dont on ignore la position.

**ERYTHRÉE**, ville d'Ionie, dans la presqu'isle de Clazomene: les voyageurs modernes nomment ce lieu *Gesme*; c'est aujourd'hui un village.

**ETOLIE**, contrée de la Grece entre l'Acarnanie à l'ouest, les Locriens-Ozo'es à l'est, & la Doride au nord.

**EUBÉE**, grande isle de la mer Egée, s'étendoit en longueur le long de la Béorie & de l'Attique.

**EURPE**, petit détroit qui séparoit l'Eubée de la terre-ferme, aujourd'hui *détroit de Négreponi*.

## F

**FORUM**, voyez AGORA.

## G

**GANOS**, petite ville de Thrace, sur le bord de la Propontide.

**GANIDE**, les environs de Ganos.

**GÉRESTE**, promontoire de l'Eubée.



**GOLFE ARGOLIQUE**, golfe de la mer Egée, au royaume d'Argos, dont il prenoit son nom. Il s'appelle aujourd'hui *Golfe de Napoli, de Romanie*.

**GRECE**, grand pays au sud-est de l'Europe. On peut dire aussi qu'il y avoit une Grece en Asie, puisque les côtes occidentales de l'Asie-Mineure étoient remplies de colonies grecques, dans ce qu'on appelloit l'Eolide, l'Ionie, la Doride.

## H

**HALE**, voyez ALE.

**HALIARTE**, ville de Béotie, ainsi nommée d'Haliarte son fondateur: elle étoit sur le lac Copais.

**HALICARNASSE**, ville d'Asie dans la Carie, dont elle étoit la capitale. Ses ruines s'appellent aussi *Tabia* suivant les uns, & *Boudron* suivant d'autres; elles sont au nord de l'isle de Cos, appelée aujourd'hui *Stanchio* ou *Lango*.

**HALONÈSE**, isle de la mer Egée, à l'ouest de l'isle de Lemnos; elle étoit voisine de Péparhete & de Sciarthe, & formoit avec ces deux isles une espece de triangle.

**HÉDYLÉE**, montagne entre la Phocide & la Béotie.

**HELLESPONT**, mer, ou long détroit qui sépare l'Europe d'avec l'Asie du côté de la mer Egée; s'appelle aujourd'hui *bras de saint George*, ou *détroit de Gallipoli*. Les anciens entendoient quelquefois par l'*Hellespont*, non seulement le détroit, mais encore le pays & les villes d'Asie que cette partie de mer baignoit.

**HÉRACLÉE**, ville de la partie d'Italie, appelée *la grande Grece*, dans le golfe de Tarente. Il y avoit beaucoup de villes de ce nom dans la Grece.

**HÉRÉE**, place forte dans la Thrace, ou dans la Macédoine: elle avoit été bâtie par les Samiens; on ignore sa position.

## I

**ILIUM**, voyez plus haut CÉBRENE, & plus bas TROIE.

**ILLYRIE**, grande contrée d'Europe, à l'ouest & au nord de la Macédoine: elle a eu différentes bornes en divers tems: la partie qui étoit à l'ouest de la Macédoine,

depuis le fleuve Drilon jusqu'à la mer, fut jointe par Philippe à la Macédoine.

IMBROS, île de la mer Egée à l'ouest de la Querfonèse de Thrace; c'est aujourd'hui l'île de *Lembro*.

IONIE, étoit une contrée de l'Asie-Mineure, le long de la côte de la mer Egée, ayant l'Eolide au nord, & la Carie au sud.

ISMARIDE, lac de Thrace, entre Maronée & Stryme.

ISTHME de la Querfonèse, langue de terre, qui unissoit la Querfonèse à la Thrace, & par le moyen de laquelle les peuples de cette contrée faisoient des incursions sur les possessions des Athéniens dans la Querfonèse.

## L

LACÉDÉMONIE, ou SPARTE, fameuse ville de Grece dans le Péloponèse, sur le bord de l'Eurotas: elle fut appelée originairement *Lélégie*, de Lélex, son fondateur & son premier roi: on la nomma depuis indifféremment *Lacédémone* ou *Sparte*, du nom de Lacédémon, successeur de Lélex ou de Sparte fille de Lacédémon. C'est aujourd'hui une ville archiépiscopale, qui porte le nom de *Misitra d'Ebada*, dans la Sacanie en Morée.

LACONIE, pays de Lacédémone, entre l'Argolide au nord, le golfe Laconique au sud, la mer Egée à l'est, la Messénie à l'ouest, & l'Arcadie au nord-ouest. L'Eurotas la partageoit en deux parties inégales, dont la plus grande étoit à l'est: ce pays est appelé aujourd'hui *Maina*, ou pays des *Magnotes*.

LAMIA, ville de Thessalie, connue par la guerre que les Grecs firent contre les Macédoniens après la mort d'Alexandre, & qui fut appelée *guerre lamiaque*.

LAMPSAQUE, ville de l'Asie-Mineure dans la Mysie, à l'entrée de la Propontide, n'est plus aujourd'hui qu'un misérable bourg.

LARISSE, ville de Thessalie, sur la rive droite du fleuve Pénée: il y en avoit plusieurs autres de ce nom dans la Grece.

LAURIUM, montagne de l'Attique, féconde en mines d'argent: on croit qu'elle étoit près du promontoire Sunium, c'est-à-dire vers la pointe de l'Attique.

**LEMNOS**, île au nord de la mer Egée, entre le Mont-Athos & la Querfonèse de Thrace.

**LESBOS**, île considérable de la mer Egée, sur la côte de l'Eolide dans l'Asie-Mineure. Elle étoit renommée par ses excellens vins : elle appartient aux Turcs, qui l'appellent *Métélin*, du nom de l'ancienne Mirylene sa capitale.

**LEUCADE**, presqu'île de la mer Ionienne, étoit autrefois attachée à l'Acarnanie par un isthme qui a été enlevé : c'est aujourd'hui une île connue sous le nom de *Sainte-Maure*.

**LEUCTRES**, ville de Béotie, fameuse par la bataille qu'Epaminondas, général de Thebes, gagna sur les Lacédémoniens.

**LEUQUE**, voyez AGORA.

**LIBYE**, contrée de l'Afrique, à l'ouest de l'Egypte, qui s'étendoit jusqu'à Cyrene, & aux Syrtes, écueils fameux. Les Grecs ont donné même le nom de *Libye* à toute l'Afrique.

**LOCKES**, ville de la grande Grece en Italie, près du promontoire Zephyrium.

**LOCRIDE**, ou pays des Locriens, contrée de la Grece, au sud-est de la Thessalie : le Parnasse la divisoit en deux parties ; celle qui étoit en-deçà de ce mont étoit habitée par les Locriens-Ozoles, & bornée par l'Etolie & par la Phocide ; la partie au-delà s'étendoit vers le détroit des Thermopyles, le long de la côte de l'Euripe, vis-à-vis de l'Eubée : deux sortes de Locriens l'habitoient, les Locriens-Epicnémides & les Locriens-Opontiens.

**LYDIAS**, fleuve de Macédoine, communément nommé en grec *Ludias* ; quelques auteurs, entre autres Harpocraton, le nomment *Loidias*. Il sépare la province de Bottiée de la Piérie ; c'est le même que l'on appelle aussi *Astrée*.

**LYDIE**, province de l'Asie-Mineure, nommée d'abord *Méonie*. Elle étoit bornée au nord & à l'est par la Phrygie, au sud par la Carie, & à l'ouest par la Mysie : c'est aujourd'hui le pays de Sarcan.

## M

**MACÉDOINE**, royaume au nord de la Grece, & limitrophe de la Thessalie. Les Turcs l'appellent *Macedonia*, ou *Filia-V laieti*.

**MADYTE**, ville de la Querfonèse de Thrace.

**MAGNÉSIE**, ville de Thessalie, au bord de la mer Egée, à l'entrée du golfe Thermaïque, ou de Thessalonique. Il y avoit encore dans la Grece plusieurs autres villes de ce nom.

**MALÉE**, cap de l'isle de Lesbos, au sud de Mitylene, aujourd'hui *Capo Malio S. Angelo*.

**MANTINÉE**, ville d'Arcadie, fameuse par la victoire que les Thébains remportèrent sur les Lacédémoniens, mais qui les priva de leur général Epaminondas.

**MARATHON**, bourg de l'Attique, célèbre par la bataille que les Athéniens y gagnèrent contre les Perses, sous la conduite de Miltiade. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un petit amas de quinze ou vingt *zeugaria* ou métairies, où il y a environ cent cinquante habitans Albanois.

**MARONÉE**, ville de Thrace, entre le Nessus & l'Hebre. Il y avoit aussi dans l'Attique un endroit qui portoit ce même nom, dans lequel on avoit établi des forges.

**MARSEILLE**, ville maritime de la Gaule, dans ce qu'on appelle aujourd'hui *Provence*, fondée 500 ans avant J. C. par une colonie des habitans de Phocée dans l'Ionie. Ces Phocéens, fatigués du joug cruel d'Harpagus, gouverneur pour Cyrus, roi des Perses, abandonnerent la Grece asiatique, & se réfugièrent dans les Gaules.

**MASTIRE**, petite ville de Thrace; Harpocraton croit qu'il faut lire *Bastire*. On ignore sa position.

**MÉANDRE**, riviere d'Asie dans l'Ionie & la Lydie, fameuse par la quantité de tours & de détours qu'elle fait avant que d'arriver à son embouchure : son nom moderne est *Madre*.

**MÉDIE**, contrée d'Asie fort opulente, que les Perses avoient réunie à leur empire.

**MÉGALOPOLIS**, ville du Péloponèse, dans l'Arcadie.

**MÉGARES**, ville de Grece, à une distance presque égale

- de Corinthe & d'Athènes : elle a conservé son ancien nom , & on y voit encore de beaux restes d'antiquité.
- MENDE** , ville d'abord de Thrace , & ensuite de Macédoine , dépendante de Pallene , dont le vin étoit estimé.
- MESSÈNE** , puissante ville du Péloponèse , dans la Messénie , à l'ouest de la Laconie.
- MÉTHONE** ; il y avoit trois villes de ce nom , Méthone du Péloponèse dans la Messénie , Méthone de Thessalie , & Méthone de Thrace. Strabon dit que ce fut Méthone de Thrace qui fut assiégée & prise par Philippe.
- MITYLENE** , ville de l'isle de Lesbos , très puissante & fort peuplée : Castro , aujourd'hui capitale de l'isle , a été bâtie sur ses ruines.
- MÆSIE** , grande région , au nord de la Macédoine & de la Thrace : elle s'étendoit depuis le confluent de la Save dans le Danube jusqu'au Pont-Euxin.
- MONT-SACRÉ** , forteresse de la Thrace , voisine de la mer , au nord & assez près de la Querfonèse de Thrace.
- MUNYCHIE** , port d'Athènes , entre ceux du Pirée & de Phalère. Diane y avoit un temple célèbre , où se réfugioient ceux que l'on poursuivoit pour dettes.
- MYCALE** , promontoire du continent d'Asie , célèbre par la victoire que les Grecs remportèrent sur les Perses.
- MYONÈSE** , petite ville proche d'Ephèse , qui servoit d'asyle aux pirates.
- MYRGISQUE & MYRTIUM** , deux petites villes de Thrace ou de Macédoine , dont la position n'est pas connue.
- MYSIE** , contrée de l'Asie-Mineure , qui se divisoit en grande & en petite. On ignore dans quelle Mysie il faut mettre les Mysiens dont parle Démosthène.

## N

- NAUCRATIS** , ville d'Egypte dans le Delta , à main gauche , en remontant le Nil. Cette ville étoit ancienne , & Strabon dit qu'elle fut bâtie par les Milésiens , qui faisoient un grand commerce en Egypte.
- NAUPACTE** , ville maritime de l'Étolie , près de l'entrée du golfe de Corinthe : c'est aujourd'hui *Lépante* , ville de la Livadie , & elle donne actuellement son nom au golfe.
- NAXE** , isle de la mer Egée , près de laquelle les Athé-

niens battirent les Lacédémoniens.

NEMÉE, ville & forêt de l'Argolide dans le Péloponèse. Ce fut dans cette forêt qu'Hercule tua un lion qui désoloit tout le pays : c'étoit auprès de cette même forêt que se célébroient, tous les deux ans, les jeux néméens. Ce pays étoit placé entre Cléones & Phlionte ; il y avoit un fossé alors connu & appelé *le fossé Némée*, près duquel les Athéniens firent une expédition.

NÉONES, ville de Phocide, près du Mont-Parnasse.

NESSUS, fleuve de Thrace, nommé *Charason* par les Turcs, & *Mestro* par les Grecs. Philippe joignit à son royaume de Macédoine la partie occidentale de la Thrace qui s'étendoit depuis le Strymon jusqu'au Nessus.

NICÉE, voyez AIPONE.

NYMPHÉE, ville du Pont, qui, chaque année, payoit pour tribut un talent aux Athéniens. Ce pourroit bien être la même qu'une ville de ce nom qui étoit dans la Querçonèse Taurique, & sur le bord septentrional du Pont-Euxin.

## O

Océan ATLANTIQUE, mer qui, suivant les anciens, étoit remplie de prodiges & de choses extraordinaires.

ODRYSIÉ, pays de la Thrace, dont les peuples étoient fort puissans.

ŒTÈS ou ŒTA, montagne entre la Thessalie & la Doride, &c. Les habitans se nommoient Œtéens, & avoient droit à l'assemblée des amphiçtyons qui se tenoit aux Thermopyles : c'étoit là que finissoit cette montagne, à l'est, près de la mer, où il n'y avoit qu'un passage fort étroit.

OLYMPIE, autrement PRISE, & aujourd'hui *Longanico*, ville d'Elide dans le Péloponèse, fameuse par les jeux qui s'y célébroient tous les quatre ans, appelés de son nom *olympiques*.

OLYNTHÉ, puissante ville d'abord de Thrace, & ensuite de Macédoine : elle étoit sous la protection des Athéniens, & fut prise par Philippe.

OPHRYNIUM, ville de la Querçonèse de Thrace, qui, da  
rems

tems de Démosthène éprouva un tremblement de terre considérable : on ignore sa position.

OPONTE ou OPUS, ville des Locriens-Opontiens.

ORCHOMENE, l'une des plus belles & des plus agréables villes de Béotie, renommée par son temple des trois Graces. Il y avoit une ville du même nom en Arcadie.

ORÉE, ville considérable de l'Eubée sur la mer Egée ; se nomme encore aujourd'hui *Oreo*.

OROPE, ville de Béotie, à l'est, sur les confins de l'Attique, peu éloignée de la mer.

## P

PAGASE, ville maritime de Theffalie : Philippe l'avoit conquise sur les Athéniens auxquels elle avoit appartenu.

PALLENE, une des trois presqu'îles de la Macédoine, au sud-est.

PANACTE, suivant Harpocraton, étoit une ville entre l'Attique & la Béotie ; suivant d'autres, ce n'étoit qu'une forteresse de l'Attique. Sa position n'est pas connue.

PANDOSIE, voyez BUCHETTE.

PANTICAPÉE, ville capitale du Bosphore Cimmérien.

PAPHLAGONIE, contrée de l'Asie-Mineure, au nord & sur le Pont-Euxin. Elle avoit au sud la Galatie, à l'est la Cappadoce, à l'ouest la Bithynie.

PARALIE (le), endroit de l'Attique, ainsi appelé parce-qu'il étoit voisin de la mer.

PELLA, capitale de Macédoine, célèbre par la naissance d'Alexandre.

PELLENE, ville de l'Argolide dans le Péloponèse : on ignore sa situation. Il y en avoit une autre du même nom dans l'Achaïe : il ne faut pas confondre *Pellene* avec *Pallene* qui est nommée plus haut.

PÉLOPONÈSE, grande presqu'île faisant la partie méridionale de la Grece, & jointe à la septentrionale par l'isthme de Corinthe : elle s'appelloit *Apie* avant que Pélops lui eût donné son nom. On la partageoit en six contrées, l'Argolide, la Laconie, la Messénie, l'Elide, l'Achaïe & l'Arcadie. Le Péloponèse se nomme aujourd'hui *la Morée*.

**PÉLUSE**, ville d'Egypte, à l'embouchure du bras le plus oriental du Nil.

**PÉONIE**, contrée au nord de la Macédoine, & dont les habitans avoient la réputation d'hommes forts & laborieux.

**PÉPARRHETE**, petite isle de la mer Egée, près de celle de l'Halonèse, sur la côte de Macédoine.

**PERGAME**, voyez **TROIE**.

**PÉRINTHE**, une des principales villes de Thrace, qui par la suite prit le nom d'*Héraclée*.

**PERRHÉBIE**, contrée de Thessalie, le long du fleuve Pénée, vers la mer.

**PERSE**, royaume d'Asie très considérable; il s'étendoit depuis l'Asie-Mineure jusqu'à l'Inde.

**PHALERE**, port & bourg de l'Attique, où étoit né le fameux Démétrius connu sous le nom de *Démétrius de Phalère*.

**PHARSALE**, ville de Thessalie, depuis fameuse par la bataille qui décida de l'empire du monde entre César & Pompée.

**PHASÉLIS**, ville de l'Asie-Mineure, située sur les confins de la Lycie & de la Pamphylie; ce qui fait que les auteurs varient à son sujet, quoiqu'on l'attribue ordinairement à la Lycie: c'étoit une ville considérable, qui avoit trois ports.

**PHÉNICIE**, une des trois parties de la Syrie, dont les bornes ont varié. Elle s'étend aujourd'hui de l'ouest à l'est, depuis l'Arabie déserte jusqu'à la mer méditerranée, ayant au nord la Syrie propre, & au sud la Judée, qui sont les deux autres parties de la Syrie.

**PHÈRES**, ville de Thessalie.

**PHLIONTE**, ville maritime du Péloponèse, dans l'Argolide: les habitans se nomment en François *Phliasiens*.

**PHOCIDE**, pays de Grece, situé entre la Béotie & l'Etolie: c'est maintenant une partie de la *Livadie*.

**PHOKUS**, port voisin du Pirée.

**PHRYGIE**, contrée de l'Asie-Mineure, qui avoit la Bithynie au nord, la Galatie à l'est, la Pisidie, la Carie & la Lydie au sud, & la Mysie avec la petite Phrygie à l'ouest.

**PHTIE**, ville de la Phtiotide en Thessalie, sur le golfe Malliaque.



- PHYLE** ; forteresse de l'Attique , au nord d'Athènes. Thrasibule s'y retira avec plusieurs de ses amis , pour y former un parti contre les trente tyrans établis dans Athènes par les Lacédémoniens.
- PHYSQUE**, un des ports de l'isle de Rhod s : on en ignore la position. Il y avoit deux villes grecques de ce nom.
- PIRÉE**, port & fauxbourg d'Athènes , situé à l'embouchure du Céphise.
- PISE**, voyez OLYMPIE.
- PLATÉE**, ville de Béotie , au sud de Thebes , sur les confins de l'Attique & de la Mégaride , proche le fleuve Asope ; fameuse par la bataille que les Grecs y gagnèrent contre les Perses.
- PONT** (le) , doit se prendre dans Démosthène pour le Pont-Euxin , qu'on appelle aujourd'hui la *Mer Noire* ; ainsi quand cet orateur parle du commerce dans le Pont , il veut dire le commerce dans les villes & dans les pays qui étoient sur les bords du Pont-Euxin : quant au Pont , province & royaume au sud-est de cette mer , il n'a été connu que plus tard sous Mithridate , fameux par ses guerres avec les Romains.
- PORTHOS** . place importante de l'Eubée , sur la mer Egée , vis-à-vis de l'isle de Scyros.
- POTIDÉE** , ville bâtie sur l'isthme qui joignoit Pallène à la Macédoine ; elle s'appella par la suite *(assandrie)*.
- PRIENE** (aujourd'hui *paria*) , ville d'Ionie ou de Carie , patrie de Bias , un des sept sages de la Grece.
- PROCONÈSE** , isle de la Propontide , vis-à-vis de Cyzique.
- PROPONTIDE** , petite mer entre l'Hellespont & le Bosphore de Thrace : on l'appelle aujourd'hui la *Mer de Marmara*.
- PSAMATHONTE** , ville de Laconie , dans le Péloponèse , au sud-est.
- PTILÉE** , voyez AGORA.
- PYDNA** , ville de Macédoine , située sur le golfe , appelé anciennement *Sinus Thermæus* , & maintenant *Golfo di Salonichi*.
- PYLES** , voyez THERMOPYLES.
- PYLOS** ou **PYLUS** , l'une des villes de Messénie dans le Péloponèse , où il y en avoit encore deux autres de ce nom.

## Q

**QUERSONÈSE** ou **CHERSONÈSE** : ce mot grec signifie *presqu'île*. Il y en avoit plusieurs dans la Grece , & le Péloponèse en est une ; mais il s'agit dans les harangues de Démosthène & d'Eschine de la Querfonèse de Thrace.

## R

**RHODES**, île & ville de l'Asie-Mineure , au sud-ouest : c'étoit autrefois & c'est encore aujourd'hui une ville considérable.

## S

**SALAMINE**, île de la mer Egée , dans le golfe Saronique , près d'Athènes : elle est célèbre par la victoire que les Grecs y remportèrent sur les Perses. Il y avoit une ville de l'île de Chypre qui portoit le nom de *Salamine*.

**SAMOS**, île de la mer Egée , sur la côte d'Ionie , près du golfe d'Ephèse : on la nomme encore aujourd'hui *Samo*.

**SCAMANDRE**, fleuve de l'Asie-Mineure dans la Troade. Ce fleuve , qu'on nomme encore aujourd'hui *Scamandro* , est fameux dans l'histoire du siège de Troie.

**SEPSIS** , voyez CÉBRENE.

**SCIATHE** , île de la mer Egée , nommée aujourd'hui *Sciatti*.

**SCIONE** , petite ville d'abord de Thrace , ensuite de Macédoine , dépendante de Pallène.

**SCYROS** ou **SIROS** , île de la mer Egée , & l'une des Cyclades , à quinze mille pas de Délos. Il y avoit une autre île de *Scyros* , près de l'Eubée.

**SCYTHIE** , grande région de l'Europe & de l'Asie septentrionales. On trouvoit encore des Scythes près des embouchures du Danube. La Scythie asiatique est ce qu'on nomme aujourd'hui *Grande-Tartarie* ; & celle d'Europe qui se nommoit aussi autrefois *Sarmatie* , répond à ce qu'on appelle aujourd'hui *Pologne* , *Russie d'Europe* , & *Petite-Tartarie*.

**SÉLYMBRIE** ou **SÉLYBRIE** , ville de Thrace , sur les côtes de la Propontide.

- SERRIE**, forteresse de la Thrace, près du Mont-Sacré.
- SESTOS**, ville de Thrace, sur l'Hellespont, vis-à-vis d'Abydos. Sestos est en Europe, Abydos en Asie.
- SICILE**, grande île de la mer Méditerranée, à l'extrémité de l'Italie, dont elle n'est séparée que par un détroit, auquel elle donnoit son nom, & qu'on appelle aujourd'hui *le Fare de Messine*.
- SICYONE**, ancienne ville de la partie septentrionale du Péloponèse, près de l'Asope, autrefois puissante : c'est aujourd'hui *Basilica* ; & elle étoit encore considérable lorsque les Vénitiens étoient maîtres de la Morée.
- SIGÉE**, ville & promontoire à l'entrée de l'Hellespont, où Achille, suivant l'opinion commune, avoit son tombeau.
- SPARTE**, voyez **LACÉDÉMONE**.
- SPHACTERIE**, île du Péloponèse, sur la côte de la Messénie, vis-à-vis de Pylos.
- STAGIRE**, ville de Macédoine, peu éloignée du Mont-Athos, sur le golfe Strymonique : c'étoit la patrie du philosophe Aristote.
- STREPSA**, ville dont la position est incertaine. Etienne la met en Macédoine, & Harpocraton en Thrace. Ortelius a soupçonné qu'elle pouvoit être dans le voisinage de Therma ou Thessalonique, en Macédoine.
- STRYME**, ville d'abord de Thrace, ensuite de Macédoine, près du fleuve Lissus.
- STRYMON**, fleuve de Thrace d'abord, & ensuite de Macédoine, sur les bords duquel les Athéniens battirent les Perses.
- STYRE**, ville d'Eubée. Etienne écrit *Stura* au singulier, & non *Sturai* comme Démosthène.
- SUZE**, voyez **ECBATANE**.
- SYPHNE**, voyez **CYTHNE**.
- SYRACUSE**, ville principale de l'île de Sicile, en Italie. Cette ville, fondée par les Corinthiens, étoit riche & puissante. La Syracuse d'aujourd'hui n'est qu'une partie de l'ancienne ; tout le reste est en ruines.

## T

- TAMYNES**, ville d'Eubée, près Erétrie.
- TANAGRE**, ville de Béotie, de difficile accès, & sur un

lieu élevé ; se nomme à présent *Anatoria*.

**TAURIDE** ou **TAURIQUE**, presqu'isle de la Scythie ; on l'appelle maintenant *Petite-Taurie*. Les anciens habitans immoloient à Diane les étrangers qui y abordoient.

**TÉNÉDOS**, isle près de l'Hellespont, vis-à-vis du promontoire Ségée : c'étoit, suivant Erienne, une des isles Sporades de la mer Egée, & on l'appelloit anciennement *Leucophye*.

**TÉNOS**, l'une des isles Cyclades, dans la mer Egée, au sud-ouest de l'isle d'Andros, dont elle n'est séparée que par un petit détroit de mille pas.

**THASE**, isle de la mer Egée, sur la côte de Thrace, vis-à-vis l'embouchure du Nestus.

**THÈBES**, l'une des principales villes de Grece, capitale de la Béotie ; Alexandre le grand la ruina, mais elle fut ensuite rétablie & devint le siege d'un Archevêché ; on la nomme *Thiva* ou *Strives*.

**THERME** ou **THERMA**, ville de Macédoine, au fond du golfe Thermaïque, auquel elle a donné le nom. Cette ville fut appelée dans la suite *Thessalonique*, & est encore aujourd'hui considérable sous le nom de *Salonichi*.

**THERMOPYLES** ou **PYLES** (*Pyles* signifie portes ou passage, & *thermes* marque qu'il y avoit dans ce lieu des eaux chaudes), étoit un passage important & fameux, entre la Phocide & la Theilalie ; on l'appelle aujourd'hui *Bocca di Lupo*.

**THESPIE**, ville de Béotie, au pied du Mont Hélicon.

**THESSALIE**, grande contrée de la Grece, environnée de hautes montagnes qui la séparoient de la Macédoine au nord, & de la Phocide au sud ; elle étoit bornée à l'est par la mer Egée, & à l'ouest par l'Epire, on la nomme aujourd'hui *Jonn*.

**THEUDOSIE** ou **THÉODOSIE**, ville du Pont dans la Quersonèse Taurique, qui avoit un fort beau port.

**THRACE**, région considérable de l'Europe, dont les limites ont varié selon les tems. Ses bornes les plus communes sont le Mont-Hæmus, la mer Egée, la Propontide & le Pont-Euxin ; elle comprenoit un grand nombre de peuples.

**THRONIUM**, voyez **ALPONE**.

**TILPHOSSÉE** ou **TILPHOSIUM**, en Béotie, à cinquante stades d'Haliarte. Il y avoit auprès une fontaine fameuse où mourut Tiréfius.

**TIRISTASE**, ville de la Querfonèse de Thrace, suivant Pline.

**TRÉZENE**, petite ville située sur le bord de la mer, dans la partie du Péloponèse appelée l'*Argolide*. Lorsque Xerxès vint fondre sur la Grece, les Athéniens envoyèrent leurs femmes & leurs enfans à Trézene, où ils furent reçus avec beaucoup de générosité & d'humanité.

**TRIBALLIE**, partie de la Mœsie, au nord de la Thrace & de la Macédoine. Plusieurs des anciens mettent les Triballes dans la Thrace, & d'autres dans la Grande-Illyrie, dont la Mœsie en effet faisoit partie.

**TRICARANE** & **TRIPHYLIE**, toutes deux en Elide, dans le Péloponèse. Tricarane étoit de la dépendance de la ville de Phlionte, laquelle étoit au nord, à cinq milles de Cyllene, selon Plin. Triphylie étoit une petite contrée dans la partie méridionale de l'Elide.

**TROIE**, capitale de la Troade & du royaume de Priam, dans l'Asie-Mineure, au pied du mont Ida, fameuse par le siège de dix ans que les Grecs lui ont fait soutenir. Ilium & Pergame étoient deux autres noms de cette même ville.

## Z

**ZÉLIE**, ville de la Mysie dans l'Asie-Mineure, peu éloignée de Cyzique.



---

# T A B L E

*Des différentes pieces contenues dans ce volume ;  
en forme d'analyse.*

---

## DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

---

EXORDE, où l'on montre que les orateurs d'Athenes, qu'Eschine & Démosthene eux-mêmes, quoique fort célèbres, sont peu connus par leurs ouvrages. Difficulté de la traduction de toutes leurs harangues; avantage que le lecteur peut tirer de cette traduction. Courage avec lequel elle a été entreprise & achevée. Division de tout le discours en deux parties. La premiere renferme des observations sur l'éloquence, & en particulier sur l'éloquence chez les François, chez les Athéniens & chez les Romains, sur celle d'Eschine, de Démosthene & de Cicéron, avec un précis de leur vie; un parallele de ces deux derniers orateurs qu'on étend sur toute leur personne; la ressemblance, plus ou moins grande, de quelques uns de nos orateurs & écrivains, avec Cicéron, avec Démosthene & Eschine son rival; les moyens d'acquérir la véritable éloquence, & des conseils adressés à la jeunesse qui desire de se former au grand art de la parole.

Dans la seconde partie on donne quelques idées sur la traduction, & spécialement sur la traduction des orateurs; sur les différentes especes de style, & principalement sur le style oratoire; sur les langues grecque, latine & françoise: le traducteur rend compte de son travail dans la traduction de Démosthene & d'Eschine.

## P R E M I E R E P A R T I E.

*Observations sur l'éloquence en général.*

On définit l'éloquence, on examine sa véritable nature ; on distingue son but, des moyens qu'elle emploie pour y parvenir, & on conclut que l'éloquence est *l'art de persuader par le discours, de déterminer sur-le-champ les volontés*. Cette définition ne resserre pas l'éloquence dans des bornes trop étroites, mais en donne une idée plus précise & moins vague. (Note où l'on infere qu'un orateur habile est un homme dangereux, s'il n'a une grande probité). D'après cette définition on n'admet dans l'éloquence proprement dite que les genres délibératif & judiciaire, on rejette le démonstratif. Note à ce sujet où l'on explique les trois genres d'éloquence distingués par les rhéteurs, & où l'on prétend que Cicéron n'a pas admis la division de ces trois genres, dans ses ouvrages sur la rhétorique. Les discours ou traités magnifiques qui roulent sur différens sujets, les oraisons funebres, les sermons même, excepté dans quelques cas, n'appartiennent pas à l'éloquence proprement dite, & pourquoi. On s'arrête aux sermons ; on dit dans une note que lorsqu'ils appartiennent à l'éloquence proprement dite, ils sont dans le genre délibératif, qu'ils demandent un style grave & solide, & non une diction fleurie & apprêtée. Le peu d'action extérieure de nos prédicateurs les plus célèbres, n'auroit pas convenu dans les orateurs de Rome & d'Athènes. Exemple qui prouve invinciblement les principes qu'on a établis ; il est tiré de saint Augustin dans une circonstance où il parla à Hippone. L'usage des Athéniens de n'appeler orateurs que ceux qui entreprenoient de déterminer le peuple sur-le-champ dans des occasions importantes, &

de donner aux autres les noms de philosophes ou de sophistes , prouve ces mêmes principes. Note sur le nom de *sophiste* ; acceptons différentes qu'il a eues en différens tems. Quelques uns objecteront peut-être que nous restreignons l'empire de l'éloquence , que nous renversons toutes les idées reçues , que nous rejettons le genre démonstratif qui est admis par tous les rhéteurs ; nous répondons à ces objections , & nous montrons que dans les conversations ordinaires , on parle quelquefois plus exactement de l'éloquence que dans les conversations savantes. Longue note où nous établissons nos principes d'après l'autorité de Cicéron , qui , dans son livre intitulé *Orator* , explique & détermine ce qu'il appelle éloquence , & ce qui constitue , selon lui , le vrai & parfait orateur.

*Eloquence chez les François.*

Définition du discours d'après l'idée qu'on s'est formée de la véritable éloquence. Dans quel sens on dit que le discours est une conversation. Note qui développe cette idée , & où l'on montre que le discours , pour faire impression , doit s'adresser aux personnes. De la définition qu'on a donnée du discours on infere & on prouve que le François trouve dans son génie & dans sa langue de quoi atteindre à la perfection de l'éloquence. Les François ont excellé dans plusieurs genres qui tiennent à l'éloquence. Raisons pourquoi ils sont restés au-dessous des anciens orateurs dans les genres délibératif & judiciaire. Note sur la tragédie & la comédie : on prétend qu'elles appartiennent plus à l'éloquence qu'à la poésie.

*Eloquence chez les Athéniens.*

Occasions qu'avoient les orateurs d'Athènes de briller ,



fur-tout dans le genre délibératif. Le gouvernement de leur ville purement démocratique ouvroit un champ libre à cette sorte d'éloquence ; honneurs distingués & considération flatteuse que cette éloquence procuroit aux citoyens qui étoient doués du talent de la parole. Note sur le genre délibératif comparé au genre judiciaire ; autre note sur la subtilité d'esprit & sur la délicatesse de l'oreille du simple peuple d'Athènes.

*Eloquence chez les Romains.*

Les Romains furent long-tems insensibles aux charmes de l'éloquence ; pourquoi. Ce qui leur fit enfin goûter le talent de la parole. Eloquence des premiers orateurs de Rome : elle fut toujours fort imparfaite jusqu'à Cicéron. Il étoit plus difficile à la jeunesse romaine de se distinguer dans le genre délibératif qu'à la jeunesse athénienne , mais aussi les grandes causes étoient bien plus multipliées à Rome qu'à Athènes ; raisons de cela.

Eloquence d'Eschine ; un précis de sa vie ; son talent décidé pour la parole ; le cas qu'on faisoit de ses ouvrages ; portrait de ce digne rival de Démosthène. Note sur Platon.

Eloquence de Démosthène. Un précis de sa vie ; inaction dans laquelle il passa les premières années de sa jeunesse ; à quelle occasion il se réveilla de cette espèce de sommeil. Il étudie l'éloquence sous Isée. Il essaie ses forces contre ses ruteurs. Il monte à la tribune , mais est mal reçu. Ses défauts naturels qui sembloient incorrigibles : sa patience & son courage pour les corriger. Il excelle dans l'art de déclamer un discours ; ce qu'il pensoit de la déclamation. Avec quel soin il s'appliquoit à perfectionner son style. Position favorable où il se trouva pour déployer ses ta-

lens. Adversaire redoutable de Philippe, il lui suscite des ennemis dans toute la Grece par l'impétuosité de ses discours. Caractères particuliers de son éloquence. Qualités qui paroissent incompatibles & qu'il réunit. Idée de l'atticisme. Quelques notes dans tout cet article sur Isée & Isocrate; sur le mort d'Eschine, lorsque, réfugié à Rhodes où il ouvrit une école d'éloquence, il lut à ses disciples les deux harangues pour & contre Ctésiphon; sur les figures en général, & sur celles que Démosthène emploie; sur ce que pensoient de l'atticisme certaines personnes à Rome, que Cicéron réfute; sur notre la Fontaine au sujet de la finesse attique qu'il a parfaitement bien saisie.

Eloquence de Cicéron. Un précis de sa vie : ses premières années; excellente éducation qu'il reçoit. Il s'applique aux sciences & aux lettres avec une ardeur avide & infatigable. Sa façon de penser sur le travail nécessaire pour devenir orateur. Ses succès brillans dès qu'il parut au barreau. Il fait un voyage à Athenes, se perfectionne sous les plus habiles maîtres, & reparoit tout autre à Rome où il trouve dans Hortensius un rival dont il ne cessa jamais d'être l'ami. Le caractère propre de son éloquence est de prendre tous les caractères & d'exceller dans tous. Circonstances favorables qui lui fournirent les occasions de faire valoir ses talens. Etendue prodigieuse de son esprit; on peut dire qu'il réunissoit plusieurs grands hommes. Idée de l'urbanité romaine. Note sur la ville d'Athenes où le goût de la bonne éloquence se conserva long-temps, & où les plus riches Romains envoyèrent leurs enfans pour y achever leurs études. Autre note sur le talent de Cicéron pour la poésie.

*Parallele de Cicéron & de Démosthène, étendu sur toute leur personne.*

Leurs premières années & leurs dispositions naturelles comparées. Tous deux d'une complexion foible qu'ils furent fortifier par une sobriété exacte. Ils ne se piquoient ni l'un ni l'autre de la science & de la bravoure militaire, mais ils étoient tous deux excellens politiques. Leur fermeté & leur courage à la tête du gouvernement. Leur zele constant & invariable pour la liberté. Démosthène plus ferme, plus intrépide, & ayant moins besoin d'appui que Cicéron; Cicéron d'un caractère plus droit, plus honnête, plus aimable, plus integre & plus désintéressé que Démosthène. Circonstances de leurs exils & de leurs retours. Comparaison de leur éloquence: en quoi ils se ressembloient, en quoi ils différoient. Préférence donnée à l'orateur grec, pour lequel M. de Fénelon se déclare hardiment dans le beau parallele qu'il nous a laissé de ces deux hommes célèbres, & qu'on rapporte en propres termes. Réflexions sur les invectives & injures qu'ils se font permises l'un & l'autre dans leurs discours, aussi-bien qu'Eschine. Quelques notes sur la fermeté courageuse avec laquelle Cicéron & Démosthène subirent la mort; sur le talent de narrer dans lequel les grands orateurs n'ont jamais été médiocres, & qu'Eschine possédoit souverainement; sur les avocats françois au sujet des invectives & des injures.

On avertit qu'on a rejeté à la fin du discours préliminaire les jugemens, de Cicéron sur Démosthène, de Longin, de Denys d'Halicarnasse, de Quintilien, sur le même Démosthène, sur Eschine & sur Cicéron. Après quoi l'on cite quelques orateurs & écrivains françois que

l'on compare avec ces trois hommes les plus éloquens de l'antiquité. Ressemblance de Massillon avec Cicéron. L'auteur des lettres provinciales a toute la finesse d'Eschine dans ses premières lettres, & toute la force de Démosthène dans ses dernières. Bossuet ne doit pas être comparé à Démosthène, mais plutôt à Platon. Bourdaloue lui ressemble bien plus que Bossuet; Rousseau de Geneve lui ressemble encore davantage.

*Moyens d'acquérir la véritable éloquence.*

La lecture des orateurs doit précéder celle des rhéteurs; ce qu'on doit observer en lisant les orateurs les plus célèbres. Note où l'on montre qu'il faut étudier ceux qui ont bien opéré d'après les regles avant de s'instruire des regles. Défauts qu'on a cru remarquer dans l'éloquence de nos jours, & desquels on doit se prémunir par la lecture des anciens. Maniere d'imiter les anciens orateurs; ce qu'on doit prendre & laisser chez eux.

*Conseils adressés à la jeunesse qui desire de se former à l'éloquence.*

Différens états dans lesquels on peut se distinguer chez nous par le talent de la parole, & qui doivent être pour les jeunes gens un motif de travailler à l'acquérir. L'ardeur infatigable de Cicéron & de Démosthène doit leur servir de modele. La lecture des historiens, des poètes, & principalement les compositions diverses qu'on leur prescrit dans le cours de leurs études, sont fort propres pour les disposer à l'éloquence. Les différentes parties de la philosophie qu'on leur fait étudier sont aussi une excellente préparation. Avec quel soin ils doivent former leur voix, exercer leur mémoire, régler leurs gestes & tous

les mouvemens de leurs corps. Ce qui doit les occuper au sortir de leurs classes ; il faut qu'ils repassent alors sur tout ce qu'ils ont appris de leurs maîtres ; qu'ils étudient le cœur humain pour connoître tous les ressorts par lesquels il peut être remué ; qu'ils approfondissent les objets dont ils auront à parler , suivant l'état où la providence les appelle ; qu'ils essaient de bonne heure leurs forces , sans cependant se trop hâter de paroître au grand jour. En formant leur esprit , ils doivent avoir attention d'épurer leur cœur , afin de n'employer leurs talens que pour l'utilité publique & le bien des particuliers ; ils doivent , en un mot , n'écouter que les sentimens de la raison & de la religion, & jamais les conseils de la haine ou de la cupidité.

## S E C O N D E   P A R T I E

## D U   D I S C O U R S   P R É L I M I N A I R E .

*Réflexions sur la traduction en général.*

Qualités d'un bon traducteur. 1°. Il doit bien connoître la langue de laquelle il traduit ; autrement pourroit-il faire passer dans la sienne toutes les beautés de son auteur ? 2°. Il doit connoître encore mieux la langue dans laquelle il traduit ; il faut qu'il en ait fait une plus grande étude que celui qui compose , qu'il en épuise toutes les ressources , afin de rendre fidèlement telle idée avec le style qui l'accompagne , sans se contenter d'à-peu-près. Une traduction parfaite est celle qui joint la plus exacte fidélité à la facilité du style. 3°. Il doit avoir , sinon la même étendue , du moins la même trempe de génie que l'auteur qu'il traduit : il faut qu'il se transforme en lui , pour ainsi dire , afin de le présenter avec les traits qui lui sont propres , & de lui faire parler une nouvelle langue comme

il a parlé la sienne. Différence du copiste en peinture & du traducteur. Note ; on pourroit conclure delà qu'un traducteur ne peut traduire qu'un auteur seul, le plus analogue à son génie. 4°. Il doit se donner toute la peine nécessaire pour bien traduire. On expose quelle est la tâche d'un traducteur, sur-tout d'auteurs anciens.

*Réflexions sur la traduction des orateurs.*

On dit un mot en passant de la traduction des poètes ; on renvoie au discours préliminaire que M. l'abbé Delisle a mis à la tête de sa traduction des géorgiques, où il prouve fort bien que les poètes doivent être traduits en vers. Une harangue ne doit pas être traduite comme une histoire ou une dissertation savante. Pourquoi cela. C'est sur-tout le style qui intéresse dans la traduction d'un orateur : cette idée est développée, & prouvée principalement par l'exemple de Démosthène & de Cicéron, à qui on ôteroit plus de la moitié d'eux mêmes, si on les dépouilloit du style qui leur est propre. Note, au sujet de la vie que donne à un discours l'action de celui qui le débite ; on avertit le lecteur de se mettre à la place de l'orateur, s'il veut que les beautés de la harangue la plus éloquente ne lui échappent pas.

*Réflexions sur les différentes especes de style, & principalement sur le style oratoire.*

On donne quelques idées en passant sur les styles sublime, simple & tempéré : on dit que ce n'est ni de ces trois styles, ni du style propre à chaque écrivain, qu'on veut parler ; mais du style dont nous devons faire usage suivant les positions différentes où nous pouvons nous trouver, du style de la conversation, du style épistolaire,  
du

du style de la dissertation , du style historique , enfin du style oratoire. On explique en peu de mots les qualités de ces différentes sortes de styles ; on s'arrête au style oratoire qui est l'objet principal. On prouve qu'après le style épistolaire , le style oratoire est celui qui doit approcher davantage du style de la conversation. Il est impossible de régler le ton qui lui est convenable. Les circonstances du sujet , des personnes devant qui , contre qui , ou pour qui l'on parle , &c. circonstances qui varient à l'infini , doivent produire des variétés infinies dans le style. Style des orateurs de Rome & d'Athènes ; cette harmonie musicale sur-tout dont ils étoient si curieux , & qu'il est possible de faire passer dans la langue françoise. Plusieurs notes , sur le sublime simple & le sublime pompeux ; sur cette sentence connue , *il faut écrire comme on parle* , dans quel sens il faut l'entendre ; sur les bienséances & convenances oratoires ; sur la possibilité de traduire en françois les orateurs grecs & latins ; sur les longues périodes , elles sont essentielles à l'éloquence , c'est une erreur de soutenir que notre langue ne comporte pas des phrases aussi longues que les langues grecque & latine ; harmonie propre à Démosthène.

*Réflexions sur les langues grecque , latine & françoise.*

On commence par la langue françoise , que l'on ne considère , ainsi que les deux autres , que par rapport à l'éloquence. On montre toutes les ressources de notre langue ; on examine pourquoi elle l'emporte sur les autres langues vivantes , de l'aveu même des étrangers qui l'apprennent & la parlent avec plaisir. En exposant ses avantages on convient de ses défauts , de la monotonie de ses phrases , des embarras qui résultent du *son , sa , ses ;*

de la rareté de ses conjonctions & particules, &c. On la compare à la langue latine ; on fait voir en quoi le latin est supérieur au françois, & le françois supérieur au latin ; on croit devoir donner la supériorité au françois dans lequel on trouve plus de douceur & de simplicité que dans le latin, plus de conformité avec le grec, qui réunit lui seul, à ce que l'on pense, les avantages des deux autres. Analogie entre la langue grecque & la françoise ; ressemblance de ces deux idiômes en plusieurs points. Le grec varie ses terminaisons ainsi que le latin ; multiplicité de ses conjonctions & de ses particules ; abondance & douceur merveilleuse de ses mots simples & composés ; avec quelle facilité il en pouvoit toujours créer de nouveaux. Sa regle la plus générale est le plaisir de l'oreille ; il fait céder à cette regle toutes les autres. Combien ses particules explétives étoient commodes ; combien la structure de ses verbes est admirable ; facilités qu'ils offroient aux écrivains dans la composition. Plusieurs notes essentielles dans tout l'article qui précède ; sur la clarté dont se pique notre langue ; sur nos terminaisons harmonieuses, & à ce sujet on dit un mot de nos rimes, de notre prosodie, de notre *E* muet ; sur l'avantage de nos articles ; sur notre *son*, *su*, *sés* ; on regrette certains pronoms qui auroient sauvé de l'embarras à l'écrivain, & certains termes expressifs que nous retrouvons dans nos vieux auteurs ; sur l'*oti* des Grecs ; sur les pronoms des Latins ; sur certaines inversions extraordinaires en françois, que l'on croit propres à l'éloquence, & qui sont autorisées par des exemples ; sur la ressemblance qui se trouve entre le grec & le françois, raison de cette ressemblance ; sur la simplicité du langage oratoire dans les beaux siècles de la Grece, simplicité que n'avoient ni les premiers orateurs & sophistes,



ni les Grecs asiatiques ( à cette occasion on parle du langage de la poésie , qui , chez les Grecs , étoit distingué du langage de la prose , & faisoit un langage à part ) sur les conjonctions & particules grecques ; sur la facilité qu'avoient les Grecs de créer de nouveaux termes , par la réunion de plusieurs mots en un seul ; sur la prononciation de notre *κ* , lorsqu'elle est devant une voyelle.

*Le traducteur rend compte de son travail dans la traduction de Démosthène & d'Eschine.*

Traductions précédentes de quelques parties de ces deux orateurs. Jugemens , 1°. sur Tourreil. Mérite & réputation de cet écrivain. Les notes & les préfaces dont il a accompagné sa traduction , sont très estimées & méritent de l'être ; mais sa traduction est faite dans un mauvais goût : il défigure ses originaux. Mot de Racine au sujet de ce traducteur. 2°. Sur M. l'abbé Millot. Justice rendue à ce littérateur estimable. Défauts qu'on a cru remarquer dans sa traduction des deux harangues sur la couronne. 3°. Sur M. de Maucroix. On a cru voir dans sa traduction les mêmes défauts à-peu-près que dans M. l'abbé Millot. 4°. Sur M. l'abbé d'Olivet. Sa traduction des philippiques de Démosthène , & mêmes des catilinaires de Cicéron , a paru foible & bien inférieure à celle des ouvrages philosophiques de l'orateur romain.

Le peu de réussite d'écrivains habiles dans la traduction de quelques discours de Démosthène , a dû effrayer le traducteur de toutes ses harangues ; il n'a rien négligé pour réussir dans son entreprise.

Il avoit commencé à étudier la langue grecque sous d'habiles maîtres ; il l'a étudiée plus particulièrement dans les orateurs dont il avoit entrepris la traduction. Note

où il expose ses idées sur l'étude qu'on fait de cette langue dans l'université de Paris ; comment il pense qu'il faudroit l'étudier. Il s'est instruit dans la langue françoise en lisant , en composant , & sur-tout en traduisant. Il ne s'en est pas tenu à ses propres lumieres , il a consulté des personnes habiles , & d'un goût aussi délicat que solide. Note sur ce qu'on appelle *versions* dans les études , & sur la meilleure maniere d'apprendre les langues mortes. Il s'est pénétré du génie de ses originaux , & , se remplissant pour eux d'un noble enthousiasme , il a tâché d'en transporter les beautés dans sa langue , & de les montrer sous des traits qui leur fussent propres. Enfin , il n'a épargné aucune peine pour que sa traduction fût soignée , pour faire passer dans notre langue cette finesse attique si vantée par les anciens , cette harmonie naturelle dont les orateurs d'Athenes étoient si jaloux.

Difficulté de traduire Démosthene , qui vient sur-tout de ce qu'il joint beaucoup de précision à beaucoup d'harmonie. Note sur la difficulté de traduire Cicéron , quoique moins précis & plus diffus. Il se trouve assez souvent dans Démosthene des cadences brusques & rompues qu'on a tâché de rendre : ces especes de dissonances ont fait reprocher à cet orateur , peut-être avec raison , d'avoir quelquefois de la dureté dans le style. On s'est étudié à ne point s'écarter de cette simplicité précieuse dont les Grecs nous ont donné de si beaux modeles , à être en même tems simple & noble , ce qui a coûté infiniment. Idées sur la simplicité propre aux discours qu'on a traduits. On a tâché de vaincre les difficultés que présentent la marche du discours , & ces transitions heureuses qui en unissent les différentes parties.

Le traducteur a cru devoir laisser un certain air antique

aux orateurs anciens qu'il fait parler françois. En conséquence il a tout traduit, il n'a rien omis; il ne fait jamais apostropher les Ahéniens par le mot de *Messieurs* (note curieuse sur l'usage de Démosthène lorsqu'il apostrophe ses auditeurs); il a francisé plusieurs noms grecs qui reviennent souvent; il a essayé par-tout la traduction littérale, & l'a abandonnée le moins qu'il a pu; quelquefois même il a voulu forcer la langue à admettre certains mots & certains tours. Méthode qu'il a suivie, & qu'il pense qu'on doit suivre, pour saisir le vrai sens des auteurs anciens dans les endroits les plus difficiles.

Il accompagne sa traduction de notes abrégées; écrivains qui lui ont le plus servi pour ces notes. Raison pour laquelle il n'a point expliqué par des notes, les beautés des harangues dont il donne la traduction. A la tête des discours, il a mis des sommaires qui en renferment le sujet & l'analyse. La traduction n'est pas accompagnée du texte grec, parcequ'on se propose de donner par la suite une édition grecque de Démosthène, dont le texte bien épuré sera éclairci par des notes courtes & substantielles. Notes où l'on paie un tribut de louanges & de reconnaissance au savant Reiske, éditeur des orateurs grecs, que la mort a enlevé aux lettres il y a quelques années. Conclusion du discours préliminaire.

---

### *JUGEMENS de Cicéron sur Démosthène, &c.*

APRÈS le discours préliminaire viennent les jugemens qu'on a annoncés plus haut, p. 333. Jugement de Cicéron sur Démosthène, qu'on a extrait de tous ses livres sur la rhétorique: jugement de Quintilien sur Démosthène &

sur Eschine : jugement de Denys d'Halicarnasse sur ces deux mêmes orateurs : parallele un peu étendu de Cicéron & Démosthene , tiré de Quintilien : parallele tiré de Longin , de Démosthene & d'Hypéride ; ce dernier étoit un orateur d'Athenes , qui paroît avoir eu beaucoup de rapports avec Cicéron.

*PRÉCIS historique pour l'intelligence des harangues de Démosthene & d'Eschine.*

POUR lire avec quelque plaisir les harangues de Démosthene & d'Eschine , il faut être instruit du gouvernement d'Athenes ; avant de traiter cet objet , on annonce une idée générale de la constitution de la Grece. Un tableau fort précis de l'histoire de toute cette contrée , d'après MM. de Condillac & Tourreil , du premier état des Grecs , de leur férocité & de leur barbarie primitives , de la manière dont ils furent policés & civilisés , des trois premiers âges de cette nation intéressante , &c. précède l'idée générale qu'on doit donner de sa constitution. Exposé succinct de la constitution de la Grece. Intérêt commun qui réunissoit tous les Grecs ; intérêt particulier qui les divisoit : trois républiques se disputent la prééminence. La constitution sage de Lacédémone , dont elle étoit redevable aux loix de Lycurgue , lui assure la primauté dans la Grece , que lui fait perdre son humeur rigide & militaire. Note sur Lacédémone & sur Lycurgue son législateur. Comment Athenes parvint à aller de pair avec Lacédémone , & même à tenir le premier rang ; comment elle fut dépouillée de cet avantage dont les Lacédémoniens se ressaisirent. Elle se relève de ses pertes , reprend de nou-

velles forces , & se trouve en état de tenir tête à ses rivaux , qui voient s'évanouir leur nouvelle puissance dans la Grece parcequ'ils en abusent. Notes sur Athenes & sur Solon son législateur. Autres notes sur les victoires de Marathon , de Salamine , de Platée , sur la guerre du Péloponèse , sur le siege de Syracuse entrepris par les Athéniens. Thebes , contente du second rang , avoit laissé d'abord Athenes & Lacédémone se disputer la prééminence ; animée par plusieurs victoires qu'elle remporte sous la conduite d'Epaminondas , elle aspire à dominer parmi les Grecs , & veut se maintenir dans sa supériorité , même après la mort de ce général. Trois puissances divisoient donc la Grece & se disputoient la primauté , lorsque Philippe parut. Notes sur Thebes , sur la Béotie , sur les victoires de Leuctres & de Mantinée.

On annonce une histoire abrégée de Philippe ; mais on se propose auparavant de dire un mot de l'assemblée des amphictyons , de faire connoître les jeux de la Grece , & de tracer une esquisse du gouvernement d'Athenes.

#### *Assemblée des amphictyons.*

Quelle étoit l'assemblée des amphictyons ; à qui on en attribue l'établissement ; pourquoi elle fut établie , dans quel lieu elle se tenoit ; les députés que chaque ville y envoyoit , les noms de ces députés. Les amphictyons avoient deux sortes d'assemblées ; quel étoit leur pouvoir ; on abusa souvent de cette belle institution. Note sur la ville de Delphes & sur les Thermopyles.

#### *Jeux solennels de la Grece.*

Il y avoit quatre jeux solennels dans la Grece. Les olympiques , les pythiques , les néméens , & les isthmi-

ques. Pourquoi tous quatre ainsi nommés. Récompenses qu'on y donnoit aux vainqueurs. Les olympiques étoient, sans contredit, les plus célèbres de ces jeux ; raisons de leur célébrité.

*Gouvernement d'Athenes.*

C'est Thésée qui y établit le premier le gouvernement populaire. Comment il réunit en une seule ville les bourgs qui composoient l'Attique ; comment il en partagea les habitans. Solon, par la sagesse de ses loix, fixe & regle la forme de ce gouvernement. Divisions différentes des Athéniens, égalité qu'il établit entre eux. Notes sur Thésée, sur les bourgs d'Athenes & de l'Attique, sur la division des Athéniens suivant leur revenu ; seconde note sur les bourgs. Autorité du peuple. Sénat des Cinq-cents : pourquoi ainsi appelé. Quels étoient dans ce sénat les prytanes, les proëdres & l'épistate. Regles suivant lesquelles il s'assembloit : nom donné au décret qu'il rendoit, & qui, pour avoir force de loi, devoit être approuvé par le peuple. Assemblée du peuple. On en distinguoit de deux sortes. Le lieu n'en étoit point fixe. Principales regles de ces assemblées. Maniere dont le peuple y donnoit son suffrage ; forme des décrets qu'on y faisoit passer. Note sur le Pnyce.

Des magistrats. Archontes ; étoient au nombre de neuf. Archonte proprement dit ; le roi, le polémarque, les thesmothes. Nomothetes qu'il ne faut pas confondre avec ces derniers. Des jugemens. Ce qui se pratiquoit dans le barreau d'Athenes pour les plaideurs & pour les juges. Note où l'on avertit qu'on a parlé plus au long des magistrats & des juges dans le traité sur la juridiction d'Athenes, mis à la suite de ce précis historique. De l'a

réopage. D'où lui venoit son nom d'aréopage : à qui on en attribuoit l'établissement. Solon en fut le restaurateur, s'il n'en étoit pas le fondateur. Le nombre des membres de ce sénat n'étoit point fixé. Ceux qui y étoient admis Quelles étoient ses fonctions , son district , sa maniere de juger , la réputation dont il jouissoit , la part qu'il avoit au gouvernement.

De la guerre. Valeur des Athéniens. Récompenses accordées aux gens braves pendant leur vie & après leur mort. Ce que l'état faisoit pour eux , pour leurs peres & meres , pour leurs enfans. Armées d'Athenes. De quelles troupes elles étoient composées. Les citoyens servoient chacun à leur tour. On punissoit celui qui ne se rangeoit pas sous le drapeau , ou qui l'abandonnoit avant le tems marqué. L'infanterie légère , ou armée pésamment , faisoit la principale force des Athéniens ; ils avoient peu de cavalerie. On éli-soit tous les ans dix nouveaux généraux qui commandoient chacun leur jour. Plaisanterie de Philippe sur la multiplicité des généraux d'Athenes. District & pouvoir des généraux , soit dans la ville , soit hors de la ville. Marine des Athéniens. Elle étoit fort considérable. Quel nombre de vaisseaux ils pouvoient équiper. Quels étoient à Athenes les triérarques. Ils formoient différentes compagnies. Comment ces compagnies étoient distribuées avant Démosthene , comment elles le furent par ce ministre. Ce qu'on appelloit la loi des échanges.

Le traducteur annonce qu'il n'a pas prétendu donner une connoissance parfaite de tout le gouvernement d'Athenes , mais seulement présenter sous un même point de vue ce qu'il y a de plus essentiel , qu'il suppléera par des notes , dans le cours de sa traduction , à ce qu'il n'aura pu mettre dans ce précis , qu'il croit cependant à pro-

pos de dire quelque chose des principales fêtes d'Athènes & de l'année attique.

Les panathénées étoient des fêtes en l'honneur de Minerve. D'où elles prenoient leur nom. Il y en avoit de deux sortes. Les combats représentés dans ces fêtes, les vers & hymnes qu'on y chantoit, &c. Fêtes de Bacchus ou bacchanales. Il y en avoit de deux sortes. On y donnoit au peuple des jeux & des spectacles, &c. Fêtes éleusiennes ou d'Eleusis, appelées par excellence les mystères : on en rapporte l'origine & l'établissement à Cérès même. En quel tems & pendant combien de jours elles se célébroient ; heureux effets qu'elles produisoient, &c. Année attique. Elle étoit lunaire. A quel mois il est probable que les Athéniens commençoient leur année. On a suivi le P. Pétaur pour la manière dont il fait répondre les mois attiques aux mois françois. On explique comment à Athenes on comptoit les jours du mois. On termine tout ce qui regarde les Athéniens, par un portrait un peu détaillé de ce peuple, auquel on oppose un portrait des Romains, comme on a opposé dans un long parallèle Cicéron à Démosthène ; après quoi on passe à l'histoire abrégée de Philippe.

#### *Histoire abrégée de Philippe.*

De qui Philippe étoit fils. Envoyé à Thebes. Il est élevé par Epaminondas. Il repasse en Macédoine qui venoit de perdre son roi. Les Macédoniens lui donnent la couronne au préjudice de son neveu qui n'étoit encore qu'un enfant. Il monte sur le trône âgé de vingt-quatre ans. Sa politique dans les premières années de son regne, sur-tout vis-à-vis des Athéniens. Ses premières conquêtes. Sa conduite dans la guerre nommée *sacrée*, où presque tous les peu-



ples de la Grece prirent parti. Il prend Méthone, se concilie les Theſſaliens, marche vers les Thermopyles, sous le prétexte d'aller punir les Phocéens sacrileges : les Athéniens lui ferment ce passage, & l'arrêtent dans sa course. Etat de la Grece dans ce tems où l'histoire commence à nous le montrer aux prises avec Athenes. Il attaque Olynthe & l'emporte d'assaut. Les Thébains implorent son secours contre les Phocéens ; il prend part à la guerre de Phocide, où il avoit jusqu'alors gardé la neutralité. Les Athéniens lui proposent la paix, il l'accepte & la conclut à son avantage. Il s'empare des Thermopyles, réduit les Phocéens, les fait juger par les amphictyons qui décident qu'on ruinera leurs villes, & que lui Philippe sera nommé amphictyon à leur place. Consternation des Athéniens à cette nouvelle. Il tourne ses armes du côté de l'Illyrie. Ses tentatives dans la Thrace, sur le Péloponèse & sur l'Eubée, qui ne lui réussissent pas, ou qui ne lui réussissent qu'en partie. La paix est rompue, & la guerre ouverte entre lui & les Athéniens. Ses intrigues pour se faire nommer chef des amphictyons dans la guerre d'Amphisse ; comment il parvient à son but. Au lieu d'attaquer les Amphissiens, il s'empare d'Elatée. Alarme que la prise de cette ville répand dans Athenes. Démosthene donne aux Athéniens alarmés un conseil qui est suivi & exécuté. Leur alliance avec les Thébains est conclue, mais n'a pas d'heureuses suites. Philippe vainqueur à Chéronée. Justice rendue par les Athéniens au zele integre de Démosthene, même après leur défaite. Le roi de Macédoine nommé généralissime des Grecs contre les Perses. Assassiné lorsqu'il se préparoit à marcher contre ceux-ci. Joie indécente des Athéniens lorsqu'ils apprennent sa mort. Alexandre son fils prend sa place. Portrait un peu étendu de Philippe.

ses bonnes & ses mauvaises qualités. Notes diverses dans le cours de l'histoire abrégée de ce prince, sur les premiers rois de Macédoine, sur les mines d'or qu'il ouvrit près de Crénides, & sur l'usage qu'il fit de cet or, sur la guerre de Phocide qu'il termina, sur Amphipolis, sur la Querfonèse, &c.

---

*TRAITÉ de la juridiction & des loix d'Athenes.*

**C**OMBIEN il est difficile dans ces sortes de matieres de bien établir & de fixer ses idées : dans quelles sources on a puisé. Division naturelle du traité qu'on annonce, en deux parties ou traités ; traité de la juridiction d'Athenes, & traité des loix de cette même ville.

*Traité de la juridiction d'Athenes.*

Différence du magistrat & du juge. Des magistrats. Différentes especes de magistrats ; réduites à trois, d'après Eschine : on ne parle que des principaux. Sénat des Cinq-Cents : son pouvoir & son autorité. Membres de ce sénat élus au sort, n'étoient reçus qu'après un examen, &c. Des archontes. Archonte proprement dit ; le roi, le polémarque, thesmothetes : leurs fonctions & leurs districts : examens qu'ils subissoient avant que d'entrer en charge. Logistes ou juges des comptes. Questeurs ou trésoriers ; leurs especes différentes & leurs fonctions diverses. Ondécemvirs.

Des juges. Il y avoit dix tribunaux à Athenes, indépendamment du tribunal de l'aréopage dont on a parlé dans le précis historique. Quatre jugeoient les causes criminelles & les causes pour meurtre ; les six autres,

sous différens noms, jugeoient les causes civiles. Héliée ; pourquoi ainsi nommé ; nombre des juges que renfermoit ce tribunal. On cite dans une note le serment des héliastes ; on marque ce qu'il avoit de particulier , & ce qu'il avoit de commun avec le serment des autres juges. Tout citoyen pouvoit se présenter pour être juge : les seules conditions qu'on exigeoit. Rétribution des juges.

Diverses sortes de causes. Formes à observer pour obtenir justice. Il y avoit plusieurs voies pour obtenir justice. Voie la plus ordinaire. Il falloit avoir action du magistrat. Différentes especes d'actions. Le magistrat avoit droit d'interroger les parties avant que de les envoyer devant les juges ; cette interrogation se nommoit *anacrifis* ; deux sortes d'*anacrifis*. Ce qui se pratiquoit dans les causes publiques, criminelles ou capitales , lorsque le magistrat avoit donné action. Tout le monde , excepté les femmes , les enfans & les esclaves , admis à plaider soi-même sa cause ; on pouvoit la faire plaider par un autre. Tems que pouvoit durer le plaidoyer déterminé par une horloge d'eau nommée *clepsydre*. Les femmes , les enfans & les esclaves , ne pouvoient citer personne en justice de leur chef & en leur nom. Maniere de rendre le jugement. Remarques sur les causes publiques pour crimes d'état , & sur celles qui étoient portées directement au peuple.

Un mot sur les Quarante & sur les citoyens du bourg : Arbitres. Il y en avoit de deux sortes : choisis par les parties ou par le sort ; quel âge devoient avoir les arbitres choisis par le sort ; regles qui leur étoient prescrites ; conjectures sur les arbitres choisis par les parties , d'après quelques passages de Démosthene.

Moyens divers employés par les parties ; écrits , aveux ;

dépositions de témoins , &c. On faisoit beaucoup usage de témoins dans le barreau d'Athenes. Pourquoi. Les Athéniens n'avoient pas ce que nous appellons *notaires* , c'est un avantage dont nous ne sentons pas assez le prix , & dont ils étoient privés. Promptitude avec laquelle on rendoit chez eux la justice , opposée aux lenteurs de nos tribunaux. Note à ce sujet. Différentes loix pour les témoins.

Peines usitées chez les Athéniens. L'infamie , la servitude , &c. On rapporte les principales.

*Traité des loix d'Athenes.*

Dracon , premier législateur d'Athenes. Solon vient après lui & réforme ses loix , excepté celles contre les meurtriers. Comment il procede dans cette opération ; ce qu'il répondit à quelqu'un qui lui demandoit si les loix qu'il avoit données aux Athéniens étoient les meilleures. Noms des tables sur lesquelles il fit graver ses loix.

Différentes loix de Solon qui font connoître l'esprit de ce législateur. Loi qui permettoit à tout le monde d'épouser la querelle de celui qui étoit outragé. Autre loi qui déclaroit infâmes ceux qui ne prenoient aucun parti dans les différends publics. Loix sur les additions aux dots , sur les donations par testament , sur les récompenses des vainqueurs aux jeux isthmiques & olympiques , sur les arts & métiers , sur les enfans nés d'une courtisane , sur la défense de dire du mal des morts. Pourquoi Solon n'avoit fait aucune loi contre le parricide.

Formes à observer pour abolir une loi ancienne ou pour en établir une nouvelle. Dans quelle assemblée on proposoit la chose , dans quelle assemblée on faisoit passer ce qu'on avoit proposé ; ce qu'on devoit faire

dans l'intervalle d'une assemblée à l'autre; risques que l'on couroit en voulant abolir ou établir des loix, &c.; loix portées avant Euclide & depuis Euclide.

Loix pour les mariages: loix concernant les filles & les femmes. Cécrops, roi d'Athènes, est le premier qui soumet le mariage à des loix. Il n'étoit point permis à un citoyen d'épouser une étrangère, ni à une citoyenne d'épouser un étranger. Polygamie défendue, excepté dans des cas urgens. Séparations & divorces. Mariages des fils mineurs, des filles & des femmes. Réglemens pour les filles pupilles. Droit qu'avoit le plus proche parent de revendiquer une pupille avec sa succession. Note sur cette façon de parler *revend quer une pupille*, & sur le terme grec *epiklêros*. Explication d'une loi de Solon au sujet des dots & additions à la dot. Adultères; comment punis. Fils légitimes & bâtards.

Loix concernant les enfans mâles jusqu'à ce qu'ils fussent inscrits sur les registres des citoyens. Différentes divisions du peuple d'Athènes. Plusieurs époques à remarquer dans les vingt premières années des jeunes Athéniens. Depuis un an jusqu'à sept, étoit le tems où l'on présentait ses enfans aux citoyens de sa curie, qui pouvoient les refuser s'ils ne les croyoient pas légitimes: on pouvoit les attaquer sur leur refus. Note sur les fêtes apaturiennes ou les apaturies; d'où ces fêtes avoient pris leur nom: conjecture dans cette même note sur la présentation des enfans mâles & femelles à la curie. A quatorze ans, âge de puberté: on étoit pour lors au nombre des éphèbes. Deux ans après l'âge de puberté, les pupilles étoient majeurs & censés hommes, ce qu'on ne peut pas assurer des autres jeunes Athéniens. Note sur la

majorité de Démosthene & sur celle des pupilles en général. A dix-huit ans les éphebes étoient inscrits sur le registre des jeunes Athéniens constitués à la garde des frontieres. On ignore le tems où on leur faisoit prêter ce qu'on appelloit le serment des éphebes. A vingt ans ils étoient inscrits sur le registre des citoyens, après avoir prêté serment. Loix pour les tuteles, favorables aux pupilles, sans être trop contraires aux tuteurs. Loix pour l'adoption. Ceux qui pouvoient adopter, ceux qui pouvoient être adoptés, ce que devenoient les adoptifs, &c. Loix pour les successions. Restrictions mises à la liberté de disposer de son bien par testament. A qui il n'étoit pas permis de tester, à quel âge on pouvoit tester, &c. Matière des successions fort embrouillée : ce qui a semblé le plus probable après avoir examiné tous les passages. Loix pour le commerce. Loix particulieres pour les mines, pour les olives & les figes, production de l'Attique, qu'il étoit défendu de transporter hors du pays. Quelques réflexions à ce sujet sur le droit de propriété. Loix pour le commerce des blés. Dernieres peines infligées à quiconque faisoit ce commerce pour un autre port que pour celui d'Athenes. Pour quelle raison la liberté du commerce étoit gênée dans cette partie. Monopoleurs punis de mort. Les loix favorisoient les commerçans fideles ; comment cela. Façon de faire valoir son argent ; la plus commune étoit de prêter sur des vaisseaux à certain intérêt & à certaines conditions. Défendu de prêter à un commerçant prévaricateur. Ce qu'on appelloit prêter pour voyages depuis Athenes jusqu'à une ville désignée, & depuis cette ville jusqu'à Athenes, ou seulement depuis Athenes jusqu'à une certaine ville. Le prêteur entroit dans toutes les pertes que

que faisoit le vaisseau : quantité de marchandises que l'emprunteur étoit obligé de mettre sur le vaisseau comme gage de l'argent prêté. Intérêts ; il y en avoit d'illicites , il y en avoit de permis. Intérêt de l'argent se marquoit par mois. Deux sortes d'intérêts ; celui qu'on tiroit de l'argent prêté sur terre , & celui que produisoit l'argent prêté sur un vaisseau. Quatre autres sortes d'intérêts ; dont deux paroissent exorbitans , & que l'on doute avoir été autorisés par la loi.

Conclusion des deux traités. On n'a rien dit des loix concernant les meurtres & les vols, parce que Démofthene les expose & les développe assez clairement dans ses harangues contre Aristocrate & contre Timocrate.



# TABLE PARTICULIERE

*des principaux titres de ce volume.*

<b>E</b> xplication des attributs & des inscriptions grecques qui accompagnent le buste de <i>Démosthène</i> , page iij	
Avertissement du traducteur,	v
Discours préliminaire,	i
Précis historique, pour l'intelligence des harangues d' <i>Eschine</i> & de <i>Démosthène</i> ,	152
Noms des tribus & bourgs d' <i>Athènes</i> par ordre alphabétique,	228
Traité de la juridiction & des loix d' <i>Athènes</i> , pour servir à l'intelligence des harangues d' <i>Eschine</i> & de <i>Démosthène</i> ,	238
Dictionnaire géographique des royaumes, provinces, villes, places & ports dont il est parlé dans les harangues de <i>Démosthène</i> & d' <i>Eschine</i> ,	305
Table des différentes pièces contenues dans ce volume, en forme d'analyse,	328

## NOTA

On vend, par le même Auteur, chez de Bure, fils aîné, rue Serpente; Théophile Barrois, quai des Augustins; Didot, fils aîné, rue Dauphine; Nyon l'aîné, rue du Jardinier; Crapart, place de S. Michel, à l'entrée de la rue d'Enfer;

Œuvres complètes d'*Isocrate*, traduites en françois, 3 vol. in-8<sup>o</sup>.

Œuvres complètes de *Lysias*, aussi traduites en françois, 1 vol. in-8<sup>o</sup>.





Discours de Lycurgue , d'Andocide , d'Ifée , &c. , traduites en françois , 1 vol in-8°.

Homélies & Lettres choisies de S. Jean Chrysostome , traduites en françois , 4 vol. in-8°.

*Chez les Libraires ci-dessus nommés , & chez Brocas , rue S. Jacques ; Nyon jeune , place des Quatre Nations ; Colas , place Sorbonne ;*

Discours choisis de Cicéron , traduits en françois à l'usage des classes , 3 vol. in-12.

*Chez M. Didot , fils aîné , seulement ,*

*Isocratis opera , grecè & latinè , 3 vol in-4°.*

*Idem , 3 vol. in-8°.*

*Lysia opera , grecè & latinè , 3 vol in-8°.*

*Idem , 3 vol. in-8°.*

*Chez Crapart seulement ,*

Œuvres complètes de Démosthène & d'Eschine , traduites en françois , nouvelle édition , 6 vol in-8°. celle qui paroît maintenant avec des corrections considérables.

Homélies & Lettres choisies de S. Basile , traduites en françois , 1 vol. in-8°.

*Chez Nyon l'aîné seulement ,*

Harangues d'Hérodote , de Thucydide & de Xénophon ; traduites en françois , 2 vol. in-8°.

*Chez Théophile Barrois seulement ,*

Discours sur l'éducation , 1 vol. in-12.



1. The first of these is the fact that the  
2. second of these is the fact that the  
3. third of these is the fact that the  
4. fourth of these is the fact that the  
5. fifth of these is the fact that the

... ..  
... ..  
... ..

[illegible]

*[Faint handwritten notes at the bottom of the page]*

1. The first is the fact that the system is not a simple one. It is a complex system with many interacting components. The second is the fact that the system is not a simple one. It is a complex system with many interacting components.

1. The first part of the paper is devoted to the study of the properties of the function  $f(x)$  defined by the equation

[illegible]

1. Les compléments de la notation & la notation  
 2. Les compléments de la notation & la notation  
 3. Les compléments de la notation & la notation  
 4. Les compléments de la notation & la notation  
 5. Les compléments de la notation & la notation  
 6. Les compléments de la notation & la notation  
 7. Les compléments de la notation & la notation  
 8. Les compléments de la notation & la notation  
 9. Les compléments de la notation & la notation  
 10. Les compléments de la notation & la notation

(1980) 2: 1-12

1980-1981

[illegible]

...ni dot. ...



**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance**

**The Library  
University of Ottawa  
Date due**

--	--	--	--



a39003 009607614b

PA

3951 Demosthenes.

.F8A1

1788 Oeuvres complètes

